



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

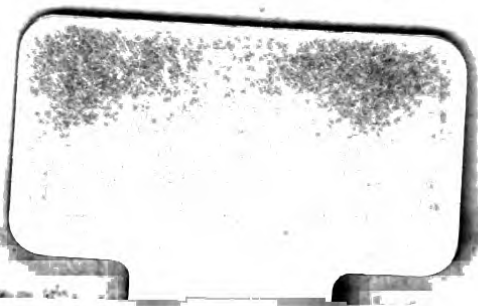
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



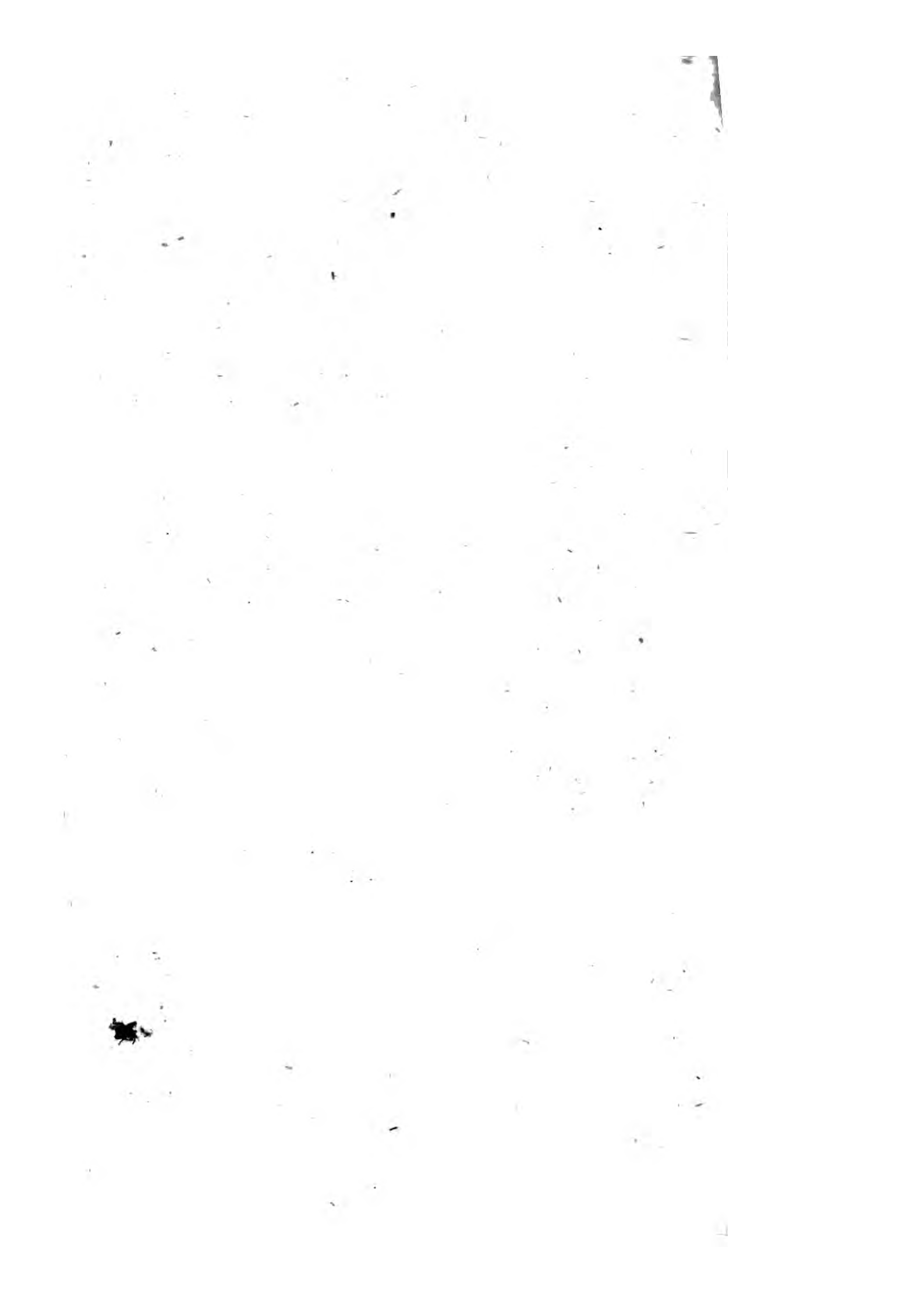
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

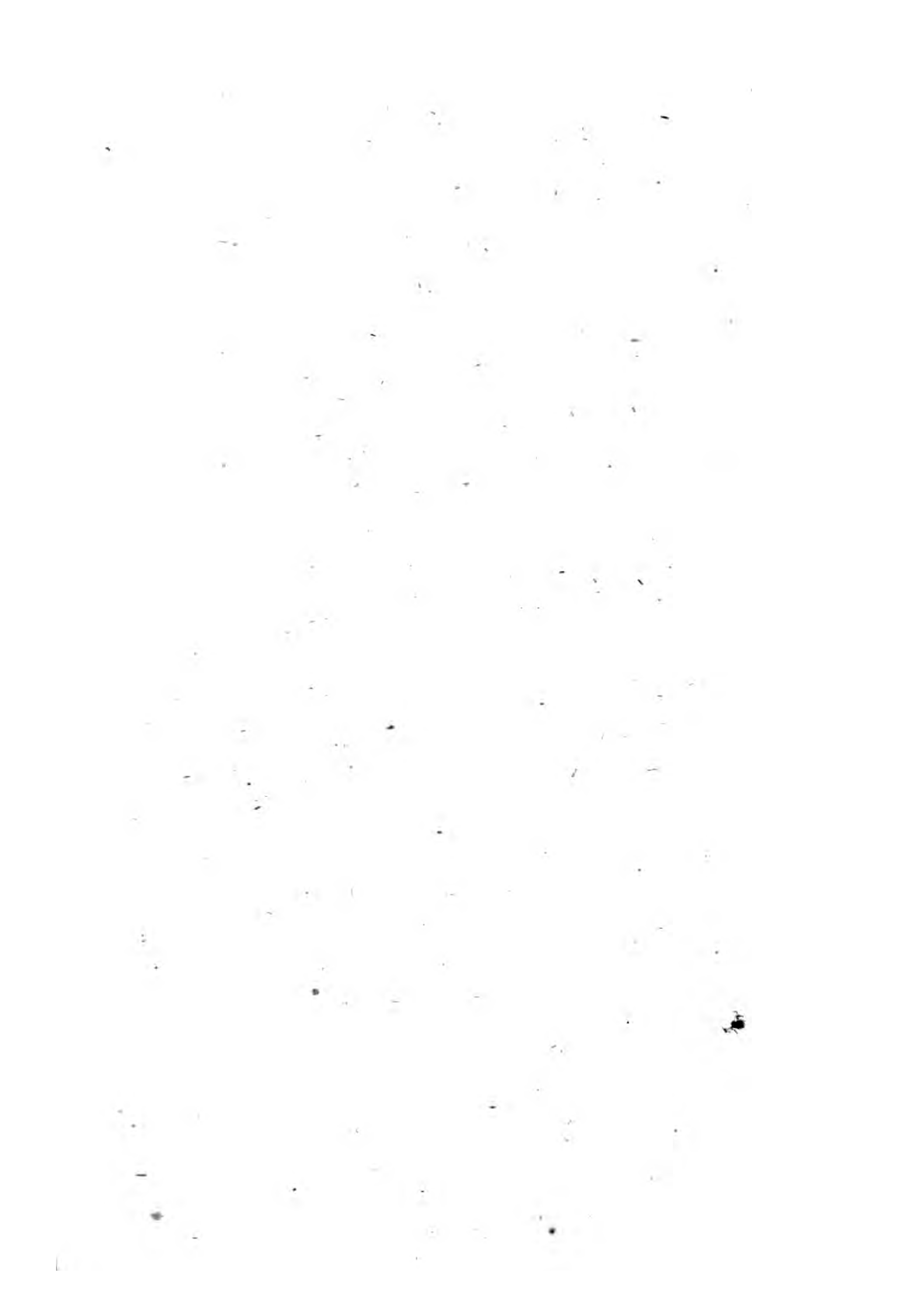


VI. 1785/1(69)



~~S-111~~





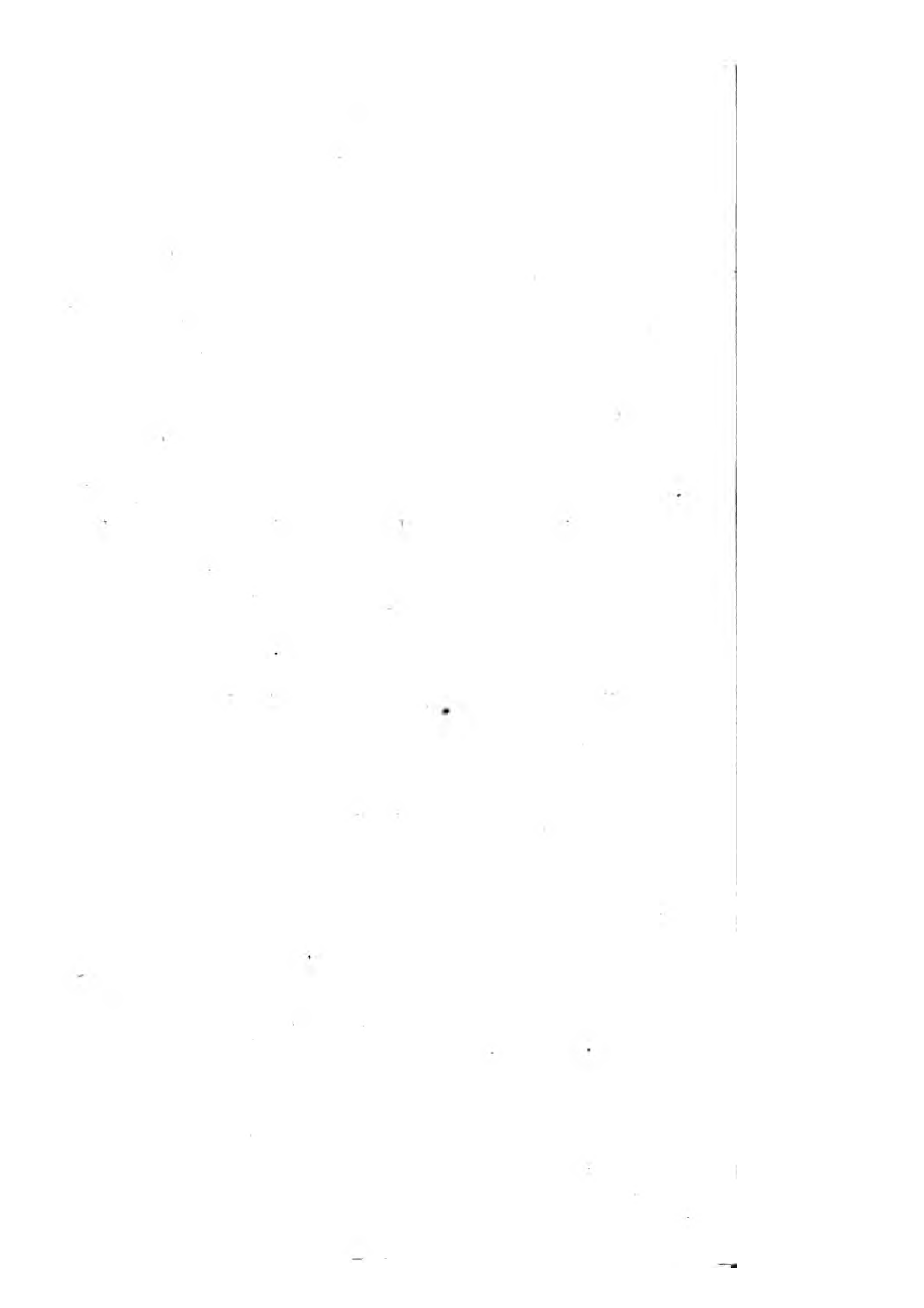


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-NEUVIEME.

69



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D È M. D E V O L T A I R E.

S U I T E D E 1 7 3 6 - 1 7 3 9.

Corresp. générale. **Tome II.** * **A**



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E,

A M. D E L A C H A U S S É E.

A Paris , 2 mai.

I L y a huit jours , Monsieur , que je fais
chercher votre demeure , pour présenter 1736.
Alzire à l'homme de France qui fait et qui
cultive le mieux cet art si difficile de faire
de bons vers. Je pense bien comme vous ,
Monsieur , sur cet art que tout le monde
croit connaître et qu'on connaît si peu. Je
dirai de tout mon cœur avec vous :

L'unique objet que notre art se propose
Est d'être encor plus précis que la prose ;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux. (*)

Il faut avouer que personne ne justifie
mieux que vous ce que vous avancez.

(*) Vers de l'épître à *Cléo*.

— On m'a parlé aujourd'hui d'une place à
1736. l'académie française ; mais ni les circon-
stances où je me trouve , ni ma santé , ni la
liberté , que je préfère à tout , ne me per-
mettent d'oser y penser. J'ai répondu que
cette place devait vous être destinée , et que
je me ferais un honneur de vous céder le peu
de suffrages sur lesquels j'aurais pu compter ,
si votre mérite ne vous assurait de toutes les
voix.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec toute
l'estime que vous méritez ,

votre , &c.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris , hôtel d'Orléans , mai.

IL s'agit , mon aimable protecteur , d'affu-
rer le bonheur de ma vie.

M. le bailli de *Froulai* , qui me vint voir
hier , m'apprit que toute l'aigreur du garde
des sceaux contre moi venait de ce qu'il était
persuadé que je l'avais trompé dans l'affaire
des Lettres philosophiques , et que j'en avais
fait faire l'édition.

Je n'appris que dans mon voyage à Paris ,

de l'année passée, comment cette impression s'était faite : j'en donnai un mémoire. 1736.
 M. Rouillé, fatigué de toute cette affaire qu'il n'a jamais bien vue, demanda à M. le duc de Richelieu s'il lui conseillait de faire usage de ce mémoire.

M. de Richelieu, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait causé, persuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait cela plaisant) qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde des sceaux; M. de Richelieu, dis-je, me croyant trop heureux d'être libre, dit à M. Rouillé : L'affaire est finie; qu'importe que ce soit Jore ou Josse qui ait imprimé ce... livre? que Voltaire s'aïlle faire..., et qu'on n'en parle plus. Qu'arriva-t-il de cette manière légère de traiter les affaires sérieuses de son ami? que M. Rouillé crut que mes propres protecteurs étaient convaincus de mon tort, et même d'un tort très-criminel. Le garde des sceaux fut confirmé dans sa mauvaise opinion; et voilà ce qui, en dernier lieu, m'a attiré les soupçons cruels de l'impression de la Pucelle; c'est de là qu'est venu l'orage qui m'a fait quitter Cirey.

M. le bailli de Froulai, qui connaît le terrain, qui a un cœur et un esprit digne du

— votre, m'a conseillé de poursuivre vivement
1736. l'éclaircissement de mon innocence : l'affaire est simple. C'est *Josse*, *François Josse*, libraire, rue Saint-Jacques, à la fleur de lis, le seul qui n'ait point été mis en cause, le seul impuni, qui imprima le livre, qui le débita, par la plus punissable de toutes les perfidies. Je lui avais confié l'original sous serment, uniquement afin qu'il le reliât pour vous le faire lire.

Le principal colporteur, instruit de l'affaire, est greffier de Lagni : il se nomme *Lyonais*. J'ai envoyé à Lagni, avant-hier; il a répondu que *François Josse* était en effet l'éditeur. On peut lui parler.

Il est démontré que, pour supprimer le livre, j'avais donné quinze cents livres à *Jore* de Rouen; c'est *Paquier*, banquier, rue Quincampoix, qui lui compta l'argent. *Jore* de Rouen fut fidelle, et ne songea à débiter son édition supprimée que quand il vit celle de *Josse* de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. Echauffez M. *Rouillé* en faveur d'un honnête homme, de votre ami malheureux et calomnié.

L E T T R E I I I.

1736.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 30 mai.

POINT de littérature cette fois-ci, mon cher ami; point de fleurs. Il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles.

Jore, que j'ai accablé de présens et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ses lettres, par lesquelles il me remercie de mes bontés et de mes gratifications; *Jore*, conseillé par *Launay*, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuse par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie; que monsieur le garde des sceaux lui proposait de le rétablir dans sa maîtrise, à condition qu'il dît toute la vérité de l'histoire du livre en question. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien, Monsieur, que ce que vous m'aurez permis de dire.

Moi qui suis bon, mon cher ami; moi qui ne me défie point des hommes, malgré la funeste expérience que j'ai faite de leur perfidie, j'écris à *Jore* une longue lettre bien détaillée, bien circonstanciée, bien regorgeante de

_____ vérité (*), et je l'avertis qu'il n'a autre chose
1736. à faire qu'à tout avouer naïvement.

A peine a-t-il cette lettre entre les mains, qu'il sent qu'il a contre moi un avantage, et alors il me fait proposer doucement de lui donner mille écus, ou qu'il va me dénoncer comme auteur de *Lettres philosophiques*. M. d'*Argental* et tous mes amis m'ont conseillé de ne point acheter le silence d'un scélérat. Enfin, il me fait assigner; il se déclare imprimeur des *Lettres*, pour m'en dénoncer l'auteur; mais cette iniquité est trop criante; pour qu'elle ne soit pas punie. C'est ce malheureux *Demoulin* qui m'a volé enfin une partie de mon bien, qui me suscite cette affaire; c'est *Launay* qui est de moitié avec *Jore*. Ah! mon ami, les hommes sont trop méchants. Est-il possible que j'aye quitté Cirey pour cela? Il ne fallait sortir de Cirey que pour venir vous embrasser.

Adieu, mon cher ami; l'ode sur la superstition n'était que pour vous, pour *Formont* et pour *Emilie*; et tout ce que je fais est pour vous trois. Allez, allez, malgré mes tribulations, je travaille comme un diable à vous plaire.

(*) Voyez la lettre du 24 mars.

L E T T R E I V.

1736.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris , 2 juillet.

MON cher ami , le ministère a été si indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui fe fait agir *Jore* , qu'on a forcé ce misérable de donner un défitement pur et simple , et à rendre cette lettre arrachée à la bonne foi. Cette maudite lettre fe fait tout l'embaras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des Lettres philosophiques. Rien n'était donc si dangereux que de gagner sa cause juridiquement contre *Jore*. Mais je vous avoue qu'au milieu des remercimens que je dois à l'autorité qui m'a si bien servi en cette occasion , j'ai un petit remords , comme citoyen , d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il m'a tant fait de mal qu'il faut bien permettre qu'il me fasse du bien une fois en ma vie.

Je retourne bientôt à Cirey ; c'est là que mon cœur parlera au vôtre , et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon esprit pendant mon séjour à Paris. J'ai eu à effuyer des banqueroutes

— 1736. et des calomnies. Enfin , je n'ai perdu que de l'argent ; et je pars , dans deux ou trois jours , trop heureux , et ne connaissant plus de malheur que l'absence de mes amis. Madame de *Bernières* est - elle à Rouen ? notre philosophe *Formont* y est-il ? comment vont vos affaires domestiques , mon cher ami ? êtes-vous aussi content que vous méritez de l'être ? avez-vous le repos et le bien-être ? Adieu ; je ferai heureux si vous l'êtes.

L E T T R E V.

A M. B E R G E R.

A Cirey, le . . . juillet.

Vous êtes le plus aimable et le plus exact correspondant du monde. Voilà la *Henriade* sous votre coulevrine. Je ne veux plus rien y changer , après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez , comme la bordure du tableau et le dernier sceau à la réputation de l'ouvrage , s'il en mérite quelqu'une. *Prault* n'ira pas plus vite ; ainsi je ferai toujours à portée de corriger quelques vers , quand vous m'en indi-

querez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami *Thiriot*, mais il est critique paresseux 1763. autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, son amitié et sa critique : marquez-moi franchement les vers qui déplairont à vous et à vos amis : c'est pour vous autres que j'écris ; c'est à vous que je veux plaire. Il est vrai que mes occupations me détournent un peu de la poésie. J'étudie la philosophie de *Newton*. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philosophie dont le monde parle, et qui est si peu connue ; mais dans les intervalles de ce travail, la *Henriade* aura quelques-uns de mes regards. L'harmonie des vers me délassera de la fatigue des discussions. *Rousseau* peut écrire contre moi tant qu'il voudra ; je suis beaucoup plus sensible aux vérités que j'étudie, et qui me paraissent éternelles, qu'aux calomnies de ce pauvre homme, qui passeront bientôt : malheur surtout dans ce siècle à un versificateur qui n'est que versificateur.

A-t-on imprimé les harangues des nouveaux récipiendaires à l'académie ? Adieu : mille complimens à tous nos amis, à ceux qui font des opéra, à ceux qui les aiment. Je vous embrasse.

Si vous voyez M. de *Mairan*, je vous prie

— de lui demander si M. *Lamare* lui a remis
1736. une brochure qu'il avait eu la bonté de me
confier. C'est un philosophe bien estimable
que ce M. de *Mairan* : il semble qu'il a rai-
son dans tout ce qu'il écrit.

J'ai reçu les lettres que M. *Duclos* a bien
voulu me renvoyer ; je lui écrirai pour le
remercier.

L E T T R E V I.

A M. B E R G E R.

A Cirey.

IL y a du malheur sur les paquets que vous
m'envoyez , mon aimable correspondant. Je
n'ai encore rien reçu de ce qu'on remit entre
les mains de M. *du Châtelet* , à son départ
de Paris. Ce petit ballot arriva trop tard pour
être mis dans la chaise déjà trop chargée ;
et fut envoyé au coche : Dieu fait quand
je l'aurai.

L'aventure de M. *Rafle* ne peut être vraie.
Je n'ai ni créancier qui puisse m'arrêter , ni
rien par devers moi qui doive me faire crain-
dre le gouvernement sage sous lequel nous
vivons. Je suis loin de penser que le magis-
trat en question soit mon ennemi ; mais s'il

l'était, il n'est pas en son pouvoir de nuire à un honnête homme.

 1736.

La lettre dont vous me parlez, et qu'on doit mettre à la tête de la *Henriade*, est de M. *Cocchi*, homme de lettres très-estimé. Elle fut écrite à M. de *Renuccini*, secrétaire et ministre d'Etat à Florence. Elle est traduite par le baron *Elderchen*. Je ne me souviens pas qu'il y ait un seul endroit où M. *Cocchi* me mette au-dessus de *Virgile*. Sa lettre m'a paru sage et instructive. Si c'était ici une première édition de la *Henriade*, j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette lettre; trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais, après vingt éditions, on ne peut plus avoir ni orgueil ni modestie sur ses ouvrages; ils ne nous appartiennent plus, et l'auteur est hors de tout intérêt. Au reste, n'ayant point encore reçu les exemplaires du poëme que j'avais demandés, je ne puis rien répondre sur ce qui concerne l'édition.

Le petit poëme que vous m'avez envoyé est d'un pâtissier (*); il n'est pas le premier auteur de sa profession. Il y avait un pâtissier fameux qui enveloppait ses biscuits dans ses vers, du temps de maître *Adam*, menuisier de Nevers. Ce pâtissier disait que si maître *Adam* travaillait avec plus de bruit, pour lui

(*) *Favart*.

— 1736. il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtissier d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de son four dans ses vers.

Je viens de recevoir une lettre de M. *Sinetti*; mais il n'a point encore reçu les *Alzire*.

Le gentil *Bernard* devrait bien m'envoyer sa *Claudine*; mais que fait le gentil *la Bruère*?

Je ne vous dis rien sur l'*Orosmane* dont vous me parlez; apparemment que le mot de cette énigme est dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore reçue. Quand *Thiriot* fera-t-il à Paris? Adieu.

L E T T R E V I I.

A M. T H I R I O T.

Le 5 septembre.

J'AI reçu, mon cher ami, le prologue et l'épilogue de l'*Alzire* anglaise: j'attends la pièce pour me consoler, car franchement, ces prologues-là ne m'ont pas fait grand plaisir. Je vous avoue que si j'étais capable de recevoir quelque chagrin dans la retraite délicieuse où je suis, j'en aurais de voir qu'on m'attribue cette longue épître de fix cents vers dont vous me parlez toujours, et que

vous ne m'envoyez jamais. Rendez-moi la justice de bien crier contre les gens qui m'en font l'auteur , et faites-moi le plaisir de me l'envoyer. 1736.

Vous aurez incessamment votre Chubb et votre Descartes. Vous me prenez tout juste dans le temps que j'écris contre les tourbillons , contre le plein , contre la transmission instantanée de la lumière , contre le prétendu tournoiement des globules imaginaires qui font les couleurs , selon *Descartes* ; contre sa définition de la matière , &c. Vous voyez , mon ami , qu'on a besoin d'avoir devant ses yeux les gens que l'on contredit ; mais quand cela sera fait , vous aurez votre sublime rêveur *René*.

Je ne conçois pas que les trois épîtres de *Rousseau* puissent avoir de la réputation. Les *d'Argental* , les président *Hénault* , les *Pallu* , les duc de *Richelieu* , me disent que cela ne vaut pas le diable. Il me semble qu'il faut du temps pour asseoir le jugement du public ; et quand ce temps est arrivé , l'ouvrage est tombé dans le puits.

Encouragez le divin *Orphée-Rameau* à imprimer son *Samson*. Je ne l'avais fait que pour lui. Il est juste qu'il en recueille le profit et la gloire.

On me mande que la *Henriade* est au

1736. dixième chant. Je ne connais point cette édition en quatre volumes, dont vous me parlez. Tout ce que je fais, ce qu'on en prépare une magnifique en Hollande : mais elle se fera assurément sans moi.

Nous étudions le divin *Newton* à force. Vous autres serviteurs des plaisirs, vous n'aimez que des opéra. Eh ! pour Dieu, mon cher petit *Mersenne*, aimez les opéra et *Newton*. C'est ainsi qu'en use *Emilie*.

Que ces objets sont beaux ! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée.
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
Marcher après *Newton* dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature ?

Voilà ce que je dis à *Emilie* dans des contrefols vernis, dorés, tapissés de porcelaine, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de la *Henriade* ; mais on ne fera tort ni à la *Henriade* ni à ma félicité.

Algarotti

Algarotti n'est point à Venise, nous l'attendons à Cirey tous les jours. Adieu, père *Mersenne*; si vous étiez homme à lire un petit traité de newtonisme, de ma façon, vous l'entendriez plus aisément que *Pemberton*.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Faites souvenir de moi les *Pollion*, les Muses, les *Orphée*, les pères d'*Aglaure*. Vale, te amo.

L E T T R E V I I I.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, ce 23 septembre.

J'AVAIS ôté ce monstre subalterne d'abbé *Desfontaines* de l'ode sur l'ingratitude, mais les transitions ne s'accommodaient pas de ce retranchement, et il vaut mieux gâter *Desfontaines* que mon ode; d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté en relevant sa turpitude. Je vous envoie donc l'ode; chacun est content de son ouvrage; cependant je ne le suis pas de m'être abaissé à cette guerre honteuse; je retourne à ma philosophie; je ne veux plus connaître qu'elle, le repos et l'amitié.

J'avais deviné juste, vous étiez malade, mon cœur me le disait; mais si vous ne l'êtes plus, écrivez-moi donc. M. *Berger* a pressé

— 1736. l'impression de la *Henriade* ; mais je vais le prier d'aller bride en main , afin que les derniers chants se sentent au moins de vos remarques. Envoyez-moi cette pièce de la *Ménagerie* ; je ne fais ce que c'est. On dit qu'il paraît une réponse de *la Chaussée* aux trois impertinentes épîtres de *Rousseau* , et qu'elle court sous mon nom. Il faut encore m'envoyer cela ; car nous aimons les vers , tout philosophes que nous sommes à Cirey.

Or , qu'est-ce que *Pharamond* (*) ? A-t-on joué *Alzire* à Londres ? Ecoutez , mon ami ; gardez-moi , vous et les vôtres , le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi , et qu'on veut représenter à toute force.

J'ai grand'peur que le petit *Lamare* , grand fureteur , grand étourdi , grand indiscret , et *super hæc omnia ingratiſſimus* , n'ait vu le manuscrit sur ma table ; en ce cas je le supprimerais tout-à-fait. *Emilie* vous fait mille compliments. Ne m'oubliez pas auprès de *Pollion* et de vos amis. Adieu , mon ami , que j'aimerai toujours. Que devient le père d'*Aglaure* ? Adieu ; écrivez - moi sans soin , sans peine , sans effort , comme on parle à son ami , comme vous parlez , comme vous écrivez. C'est un plaisir de griffonner nos lettres ; une

(*) Tragédie de *Cahusac*.

autre façon d'écrire ferait insupportable. Je les trouve comme notre amitié, tendres, libres et vraies. 1736.

LETTRE IX.

A M. DE LA FAYE.

SECRETAIRE DU CABINET DU ROI.

Septembre.

ON vous attend à Cirey, mon cher ami; venez voir la maison dont j'ai été l'architecte. J'imite *Apollon*; je garde des troupeaux, je bâtis, je fais des vers, mais je ne suis pas chassé du ciel; vous verrez sur la porte:

*Ingens incepta est, fit parvula casa; sed ævum
Degitur hic felix et benè, magna sat est.*

Vous serez bien plus content de la maîtresse de la maison que de mon architecture. Une dame qui entend *Newton*, et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des visites des sages de toute espèce.

Vous aurez peut-être vu à Strasbourg un

— 1736. assez gros libelle qui voudrait être diffamatoire, mais qui n'est pas à craindre, attendu qu'il est de *Rousseau*. Il dit gravement, dans ce beau libelle, que la source de sa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en passant à Bruxelles, je scandalisai le monde à la messe, et que je lui récitai des vers satiriques; et ce qui est de plus incroyable, c'est qu'il ose citer sur cela M. le duc d'*Aremberg* et M. le comte de *Lannoy*. En vérité, être accusé d'indévotion, et s'entendre reprocher la satire par *Rousseau*, c'est être accusé de vol par *Cartouche* et de sodomie par *Duchaufour*. Je vous envoie la *Crépinade* qui ne le corrigera pas, parce qu'il n'a pas été corrigé par monsieur votre père. Adieu, je vous attends; il y a encore ici

Certain vin frais dont la mouffe pressée,
 De la bouteille avec force élancée,
 Avec éclat fait voler le bouchon;
 Il part, on rit, il frappe le plafond.
 De ce nectar l'écume pétillante
 De nos Français est l'image brillante.

L E T T R E X.

1736.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 25 septembre.

J E deviens bien paresseux , mon cher ami , mais ce n'est pas quand votre amitié ordonne quelque chose à la mienne. J'avais parole , à peu-près , de placer la petite *Linant* chez madame la duchesse de *Richelieu* ; mais l'enfant qu'il fallait élever , se meurt. Enfin , j'ai obtenu de madame *du Châtelet* qu'elle la prendrait , quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait pour le moins autant de répugnance à servir , que madame *du Châtelet* en a à se faire servir par la sœur du gouverneur de son fils. Ce sont de petits désagrémens qu'il faut sacrifier à la nécessité. Enfin , voilà toute la famille de *Linant* placée dans nos cantons. La mère , le fils , la fille , tout est devers Cirey , *quia Cideville sic voluit*.

Comptez que *Linant* n'a désormais rien à faire que de se tenir où il est. Son élève est d'un caractère doux et sage , et ce caractère excellent fera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et

— 1736. des agrémens à espérer pour *Linant*. S'il pouvait se rendre un peu utile, savoir écrire, savoir que deux et trois font cinq, se rendre nécessaire ; en un mot, cela vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oisif d'une misérable tragédie qui, depuis quatre ans, est à peine commencée. Il n'est pas né poète ; il en avait l'oïveté et l'orgueil. Vous l'avez, me semble, corrigé de cet orgueil si mal placé ; si vous le corrigez de son oïveté, vous lui aurez tenu lieu de père.

Newton est ici le dieu auquel je sacrifie ; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités subalternes. Voici ce Mondain qu'*Emilie* croyait vous avoir envoyé. Donnez-en, mon cher ami, copie au philosophe *Formont*, à qui je dois bien des lettres. Cette vie de Paris, dont vous verrez la description dans le Mondain, est assez selon le goût de votre philosophie.

La vie que je mène à Cirey serait bien au-dessus, si j'avais plus de santé, et si je pouvais y embrasser mon cher *Cideville*.

La sottise de *Roussseau* et de moi continue toujours ; j'en suis fâché, cela déshonore les lettres.

L E T T R E X I.

1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

Vous allez donc, mon cher ami, dans le royaume de M. *Oudri*? Je voudrais bien qu'un jour il voulût exécuter la *Henriade* en tapiserie; j'en achèterais une tenture. Il me semble que le temple de l'amour, l'affassinat de *Guise*, celui d'*Henri III* par un moine, saint *Louis* montrant sa postérité à *Henri IV*, font d'assez beaux sujets de dessin: il ne tiendrait qu'au pinceau d'*Oudri* d'immortaliser la *Henriade* et votre ami.

Je suis fâché de la multitude des édits de *Louis XV*: la multitude des lois est dans un Etat ce qu'est le grand nombre de médecins, signe de maladie et de faiblesse. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris, et je feuilleterai mon *Prault*: ce libraire en use très-mal, selon la coutume des libraires; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles.

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune *Baculard d'Arnaud* et de ne lui avoir pas donné douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or.

— 1736. Exhortez-le de ma part à apprendre à écrire , cela peut contribuer à sa fortune : au lieu de vingt-quatre francs , donnez-lui-en trente , et je cache vite ma lettre , de peur que je n'augmente la somme. Pardon , mon cher abbé , mon indiscretion n'est pardonnable qu'à l'amitié.

L E T T R E X I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey , septembre.

TRENTE-CINQ mille livres pour les tapiseries de la Henriade ! c'est beaucoup ; mon cher trésorier. Il faudrait , avant tout , savoir ce que la tapisserie de don *Quichotte* a été vendue : il faudrait surtout , avant de commencer , que M. de *Richelieu* me payât mes cinquante mille francs. Suspendons donc tout projet de tapisserie , et que M. *Oudri* ne fasse rien sans un plus amplement informé.

Faites-moi , mon cher abbé , l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire , et envoyez-la de ma part chez madame de *Vinterfeld* , rue Platrière. (*)

(*) Madame de *Vinterfeld* était fille de madame du *Noyer* , qui , vers le commencement de ce siècle , se réfugia en Hollande avec ses deux filles ; l'aînée épousa le fameux *Cavalier* , qui

Encore

Encore un autre plaisir : il y a un chevalier de *Mouhy* qui demeure à l'hôtel Dauphin , 1736.
rue des Orties ; ce chevalier veut m'emprunter cent pistoles , et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous , soit que vous alliez chez lui , je vous prie de lui dire que mon plaisir est d'obliger les gens de lettres quand je le peux ; mais je suis actuellement très-mal dans mes affaires ; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent , et que vous espérez que le remboursement en fera délégué de façon qu'il n'y ait rien à risquer ; après quoi , vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce chevalier , et le résultat de ces préliminaires.

Dix-huit francs au petit d'*Arnaud* : dites-lui que je suis malade , et que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles. Je suis un bavard bien importun , mais je vous aime de tout mon cœur.

avait été l'un des chefs des Camisards. La puinée , qui est celle dont il est ici question , et qui dans sa jeunesse porta le nom de *Pinpette* , avait vu M. de *Voltaire* à la Haie , à la fuite de M. de *Châteauneuf* ambassadeur de France : elle fut la première qui lui inspira une passion violente ; il conserva toujours pour elle une estime et une affection singulière.
Note de l'A. d. V.

1736.

L E T T R E X I I I .

A M. B E R G E R .

A Cirey, . . . septembre.

J'AI enfin reçu, mon cher Monsieur, le paquet de M. *du Châtelet*. Il y avait un Newton. Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage, comme de raison; ensuite je suis venu au fretin. J'ai lu ma *Henriade*; j'envoie à *Prault* un *errata*.

S'il veut décorer mon maigre poëme de mon maigre visage, il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé *Mouffinot*, cloître de Saint-Méri. Cet abbé *Mouffinot* est un curieux, et il faut qu'il le soit bien pour qu'il s'avise de me faire graver. Je connaissais la Comtesse *des Barres*. Il n'y a que le tiers de l'ouvrage; mais ce tiers est conforme à l'original qu'on me fit lire, il y a quelques années.

Le Dissipateur est comme vous le dites; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort au-dessous. Ils ont tort de s'être brouillés avec M. *Destouches*; ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas.

Le Mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on souffrir une

aussi calomnieuse, aussi abominable et aussi plate histoire que celle de madame la duchesse de *Berri*? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Est-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela? Je suis bien fâché que vous ne puissiez pas venir vous-même. 1736.

A l'égard de la lettre du signor *Antonio Cocchi*, il la faut imprimer; elle est pleine de choses instructives. Il y a autant de courage que de vérité à oser dire que les fictions, dans les poèmes, sont ce qui touche le moins; en effet, le voyage d'*Iris* et de *Mercur*, et les assemblées des dieux seraient bien ignorés sans les amours de *Didon*; et DIEU et le diable ne seraient rien sans les amours d'*Eve*. Puisque M. *Cocchi* a l'esprit si juste et si hardi, il en faut profiter; c'est toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra seulement échancre les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phrase: *il n'y a rien de plus beau que la Henriade*. Adoucissons ce terme; mettons: *il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, &c. Mais comptez qu'il est bon d'avoir, en fait de poème épique, le suffrage des Italiens.

Le dévot *Roussseau* a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la Bibliothèque française, de concert avec ce malheureux *Desfontaines*, qui a été mon traducteur, et que

— 1736. j'ai tiré de bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre l'ingratitude ? J'ai été obligé de répondre et de me justifier (*) ; car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponse à M. *Saurin* le fils, parce que monsieur son père y est mêlé ; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait : il faut être bien sot ou bien méchant pour m'accuser d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment est-ce que vous n'avez pas battu ces misérables qui répandent de si plates calomnies ? La pièce est quatre fois trop longue au moins, d'ailleurs extrêmement inégale. Il ferait aisé d'en faire un bon ouvrage, en faisant trois cents ratures, et en corrigeant deux cents vers ; il en resterait une centaine de judicieux et de bien frappés : si je connaissais l'auteur, je lui donnerais ce conseil. Quand vous aurez la réponse au libelle diffamatoire de *Desfontaines*, et de *Rousseau*, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'*Olivet*, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse.

(*) Voyez cette réponse dans les *Mélanges littéraires*, tome IV, page 441.

L E T T R E X I V.

1736.

A M. T H I R I O T.

15 octobre.

SI vous êtes à Saint-Urain, tant mieux pour vous ; si vous êtes à Paris, tant mieux pour vos amis qui vous voient. Ce bonheur n'est pas fait pour moi ; mais on ne saurait tout avoir : au moins ne me privez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le secret plus que jamais sur cet anonyme qu'on joue (*) : vous connaissez l'Envie, vous savez comme ce vilain monstre est fait. S'il savait mon nom, il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, *Pollion* et *Polymnie*, un secret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus ? Je vous le demande avec la dernière instance.

Je persiste à trouver les trois épîtres de *Rousseau* mauvaises en tout sens, et je les jugerais telles si *Rousseau* était mon ami. La plus mauvaise est sans contredit celle qui regarde la comédie ; elle est digne de l'auteur des *Aïeux* chimériques, et se ressent toute

(*) L'Enfant prodigue.

— 1736. entière du ridicule qu'il y a , dans un très-mauvais poëte comique, de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre , est de donner une comédie dans le genre qu'il condamne : ce serait la seule manière dont tout artiste devrait répondre à la critique.

Je vous envoie la lettre du prince de Prusse : ne la montrez qu'à quelques amis ; on m'y donne trop de louanges.

La lettre de M. *Cocchi* n'est pas , à la vérité , moins pleine d'éloges ; mais elle est instructive , elle a déjà été imprimée dans plusieurs journaux , et il est bon d'opposer le témoignage impartial d'un académicien de la Crusca aux invectives de *Rousseau* et de *Desfontaines*.

J'ai adressé ma lettre au Prince royal à monsieur votre frère , pour la remettre au ministre de Prusse , que je ne connais point. A l'égard de l'épître en vers que j'adresse à ce prince , je l'ai envoyée à M. *Berger* pour vous la montrer ; mais je ferais au désespoir qu'elle courût. L'ouvrage n'est pas fini. J'ai été deux heures à le faire , il faudrait être trois mois à le corriger ; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail misérable de compasser des mots.

Un temps viendra où j'aurai plus de loisir ,

et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je ———
 touche à l'âge où l'on se corrige et où l'on 1736.
 cesse d'imaginer.

Mille respects à votre petit Parnasse.

L E T T R E X V.

A M. B E R G E R.

A Cirey, 18 octobre.

OUI, je compte entièrement sur votre amitié et sur toutes les vertus sans lesquelles l'amitié est un être de raison. Je me fie à vous sans réserve.

Premièrement, il faut que le secret soit toujours gardé sur l'Enfant prodigue. Il n'est point joué comme je l'ai composé, il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original : vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec *Prault* dans le temps ; mais surtout que l'ouvrage ne passe point pour être de moi ; j'ai mes raisons.

Vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de dérouter les soupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaisir de l'incognito, et tout le succès du théâtre et de l'impression.

Embrassez pour moi l'aimable *la Bruère*.

— 1736. Peut-on ne pas s'intéresser tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux ? Si un opéra d'une femme réussit, j'en suis enchanté ; c'est une preuve de mon petit système que les femmes sont capables de tout ce que nous faisons, et que la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. Comment appelez-vous par son nom cette nouvelle muse (*) qu'on appelle *la Légende* ? *Grégoire VII* n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Avez-vous vu le *Mondain* ? Je vous l'enverrai pour entretenir commerce.

L E T T R E X V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 18 octobre.

Vos sentimens, Monsieur, et votre esprit m'ont déjà rendu votre ami ; et si, du fond de l'heureuse retraite où je vis, je peux exécuter quelques-uns de vos ordres, soit auprès de MM. de *Richelieu* et de *Vaujour*, soit auprès de votre famille, vous pouvez disposer de moi.

(*) Mademoiselle *Duval* des chœurs de l'opéra.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'avec l'esprit brillant et philosophe que vous avez, vous ne vous fassiez une grande réputation. *Descartes* a commencé comme vous par faire quelques campagnes ; il est vrai qu'il quitta la France par un autre motif que vous ; mais enfin, quand il fut en Hollande, il en usa comme vous, il écrivit, il philosopha, et il fit l'amour. Je vous souhaite dans toutes ces occupations le bonheur dont vous semblez si digne.

Je suis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine : en ce cas, je vous supplierais de m'adresser l'ouvrage à Nanci, sous le nom de madame la comtesse de *Beauveau*. Je vous garderai un profond secret sur votre demeure. Il faut que *Rousseau* vous croye déjà parti de Hollande, puisqu'il a fait une épigramme sanglante contre vous. Elle commence ainsi :

*Cet écrivain, plus errant que le juif
Dont il arbore et le style et le masque.*

Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette satire. Elle a, dit-on, dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents.

Voulez-vous bien me permettre de vous

— 1736. envoyer une réponse en forme, que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait insérer dans la Bibliothèque française ?

J'aurais encore, Monsieur, une autre grâce à vous demander, c'est de vouloir bien m'instruire quels journaux réussissent le plus en Hollande, et quels sont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un sur la probité de qui on puisse compter, je serai bien aise d'être en relation avec lui. Son commerce me consolera de la perte du vôtre que vous me faites envisager vers le mois d'avril. Mais, Monsieur, en quelque pays que vous alliez, fût-ce en pays d'inquisition, je rechercherai toujours la correspondance d'un homme comme vous, qui fait penser et aimer.

Supprimons dorénavant les inutiles formules, et reconnaissons-nous l'un et l'autre à notre estime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me sens déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchise que vous m'avez écrite, et que je mérite.

L E T T R E X V I I .

1736.

A M. DE PONT-DE-VEsLE,

L E C T E U R D U R O I .

A Cirey, 19 octobre.

J'APPRENDS, Monsieur, le détail des obligations que je vous ai; vous n'êtes pas de ces gens qui souhaitent du bien à leurs amis, vous leur en faites. D'autres diraient, *comment se tirera-t-on de là? la chose est embarrassante*; et quand ils auraient plaint leur homme, le laisseraient là, et iraient souper. Pour vous, vous raccommodez tout, et très-vîte et très-bien, et vous servez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers, et vous leur coupez des scènes, et les pièces font jouées, et la police et les sifflets ont un pied de nez, et malgré les mauvais plaisans on réussit.

Ajoutez vîte à toutes vos bontés celle de me faire tenir cet Enfant par la poste. Vous pouvez aisément me faire contresigner cet Enfant-là, ou vous ou monsieur votre frère; et puis, s'il vous plaît, dites-moi l'un et l'autre comment cela va, s'il faut bien corriger, si cela peut devenir digne de paraître au grand

— jour de l'impression ; je vous croirai , *par amabile fratrum*. Pourquoi mesdemoiselles *Fessard* disent-elles que cela est de moi ? pourquoi madame de *Saint-Pierre* l'affure-t-elle ? Je ne l'ai point avoué , je ne l'avouerais pas. Je ne me vante que de votre amitié , de vos bontés , de mon tendre attachement pour vous , et point du tout de l'Enfant.

L E T T R E X V I I I .

A M. T H I R I O T .

21 octobre.

LE mensonge n'est un vice que quand il fait du mal : c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable , non pas timidement , non pas pour un temps , mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une *Croupillac* ? qu'il la siffle si elle ne vaut rien , mais que l'auteur soit ignoré ; je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les *Prévost* et les *la Roque* à détourner le soupçon qu'on a du pauvre auteur. Ecrivez-leur un petit mot tranchant et net. Consultez

avec l'amî *Berger*. Si vous avez mis *Sauveau* du secret, mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion. 1736.

Je suis sûr de *Pollion* et de *Polymnie*. Vous ne leur auriez pas dit mon secret, si vous n'étiez bien sûr qu'ils sont aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé à tout autre qu'à eux, eût été une infidélité impardonnable; mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à eux par une nouvelle reconnaissance; et à vous par une nouvelle grâce que vous me faites.

Comment va la fanté de *Pollion*? vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme à un homme aimable.

Emilie a presque achevé ce dont vous parlez; mais la lecture de *Newton*, des terrasses de cinquante pieds de large, des cours en balustrade, des b. ins de porcelaine, des appartemens jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. Nous ressemblons bien au Mondain; mais l'avez-vous ce Mondain?

Voici bien autre chose; c'est cette épître (*) que les beaux esprits n'entendront peut-être pas, car ils sont peu philosophes; et que

(*) Epître 44, vol. d'Epîtres.

— 1736. les philosophes ne goûteront guères, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous savez assez de la philosophie de *Newton*, et vous avez de l'oreille: ceci est donc fait pour vous, mon cher *Mersenne*.

L E T T R E X I X.

A M. B E R G E R.

A Cirey, le 2 novembre.

J E ne fais point, Monsieur, partager les profits d'une affaire dans laquelle je ne mets point de fonds, que je ne connais et que je ne veux connaître que pour rendre service. J'ai déjà écrit à la personne en question pour vous faire avoir l'intérêt que vous désirez. Je vous instruirai de sa réponse aussitôt que je l'aurai reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté, et je n'ai jamais eu sur cet article autre chose à me reprocher que d'avoir fait plaisir, et d'avoir prodigué mon bien à des amis ingrats. L'abbé *Makarti* n'est pas le dixième qui m'ait marqué de l'ingratitude, mais c'est le seul qui ait été empalé. Parmi les infames calomnies dont j'ai été accablé, l'accusation d'avoir eu part à la publication des Lettres philosophiques m'a été une des plus sensibles. On disait que je les faisais vendre pour en retirer

de l'argent, tandis qu'en effet je n'épargnais ni soins ni argent pour les supprimer. Je suis bien aise d'être loin d'un pays où de si lâches calomnies ont été ma seule récompense, et je crois que je n'y reviendrai de long-temps. 1736.

Je vous remercie, Monsieur, de l'amitié que vous voulez bien me conserver, et des nouvelles que vous me mandez. Si j'avais fait quelque chose de nouveau en poésie, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer; mais les choses auxquelles je m'occupe présentement sont d'une toute autre nature. Je vous prie seulement, à propos de poésie et de calomnie, de vouloir bien vous opposer à l'injure que l'on m'a faite de glisser le nom de *Crosat* dans l'épître à *Emilie*. Je ne connais et n'ai jamais vu ni M. *Crosat* l'aîné ni monsieur son frère, et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer là leur nom, si ce n'est pour me faire un ennemi de plus; mais si ces messieurs sont sages, ils doivent faire comme moi, qui regarde avec un profond mépris toutes ces misères. J'écrirai bientôt à M. *Sinetti*, et je prierai M. *Demoulin* de faire un petit ballot de livres que je veux lui envoyer. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé de mon amitié, et de me conserver la vôtre. Permettez-moi d'affurer M. *Bernard* de mon estime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être, &c.

1736.

L E T T R E X X.

A M. D E M A I R A N.

A Cirey, le 9 novembre.

EN partant de Paris, Monsieur, au mois de juin, je chargeai un jeune homme, nommé *Lamare*, de vous remettre le Mémoire sur les forces motrices, que vous aviez eu la bonté de me prêter; mais j'ignore encore si ce jeune homme vous l'a rendu. Il ferait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'instruire; mais c'est un trésor qui n'est pas à son usage.

La veille de mon départ, j'avais demandé à *M. Pitot* s'il avait lu ce Mémoire, il m'avait répondu que non; sur quoi je conclus que dans votre académie il arrive quelquefois la même chose qu'aux assemblées des comédiens: chacun ne songe qu'à son rôle, et la pièce n'en est pas mieux jouée.

J'avais encore demandé à *M. Pitot* s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la masse par le carré de la vitesse; il m'avait assuré qu'il était de ce sentiment, et que les raisons de *MM. Leibnitz* et *Bernoulli* lui avaient paru convaincantes: mais à peine fus-je arrivé

à

à Cirey qu'il m'écrivit qu'il venait de lire
 enfin votre Mémoire, qu'il était converti, que
 vous lui aviez ouvert les yeux, que votre
 dissertation était un chef-d'œuvre. 1736.

Pour moi, Monsieur, je n'avais point à
 changer de parti. Il n'était pas question de me
 convertir, mais de m'apprendre mon caté-
 chisme. Quel plaisir, Monsieur, d'étudier sous
 un maître tel que vous ! J'ai trop tardé à
 vous remercier des lumières et du plaisir que
 je vous dois. Avec quelle netteté vous expo-
 sez les raisons de vos adversaires ! vous les
 mettez dans toute leur force, pour ne leur
 laisser aucune ressource lorsqu'ensuite vous
 les détruisez. Vous démêlez toutes les idées,
 vous les rangez chacune à leur place ; vous
 faites voir clairement le mal-entendu qu'il y
 avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force
 pour porter un fardeau quatre lieues que pour
 une lieue, &c. &c. J'admire comme vous
 distinguez les mouvemens accélérés qui sont
 comme le carré des vitesses et des temps,
 d'avec les forces qui ne sont qu'en raison des
 vitesses et des temps.

Quand vous avez fait voir, par le choc des
 corps mous et des corps à ressort (articles
 XXII, XXIII, XXIV), que la force est
 toujours en raison de la simple vitesse, on
 croirait que vous pouvez vous passer d'autres

1736. — raisons , et vous en apportez une foule d'autres. Le n° XXVIII est sans réplique. Je serais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves si claires les *Wolf*, les *Bernoulli* et les *Musschembroeck*.

Serait-ce abuser de vos bontés , Monsieur , de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre , qui m'occupe depuis quelques jours ? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondemens de la catoptrique. Ce fondement est qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occasions où cette règle fondamentale se trouve fausse.



Dans ce cas-ci ; par exemple , je devrais , par les règles , voir l'objet A au point de concours D : cependant je les vois en *l. k. i. h. g.* successivement , à mesure que je recule mon œil du miroir concave , jusqu'à ce qu'enfin mon œil soit placé en un point où je ne vois plus rien du tout.

Cela ne prouve-t-il pas manifestement que nous ne connaissons point, que nous n'apercevons point les distances par le moyen des angles qui se forment dans nos yeux? Je vois souvent l'objet très-près et très-gros, quoique l'angle soit très-petit. Il paraît donc que la théorie de la vision n'est pas encore assez approfondie. *Taquet* et *Barrou* n'ont pu résoudre la difficulté que je vous propose. Voulez-vous bien me mander ce que vous en pensez?

Madame la marquise *du Châtelet*, qui est digne de vous lire (et c'est beaucoup), trouve qu'il n'y a personne qui soit plus fait pour faire goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous assurer de son estime, et de vous faire ses complimens. Ses sentimens pour vous, Monsieur, vous consoleront de l'ennui de ma lettre, et me feront pardonner mon importunité.

Je suis avec la plus respectueuse estime, &c.

1736.

L E T T R E X X I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey , 12 novembre.

J'E remercie , mon cher abbé , le chevalier de *Mouhi* de ses nouvelles , et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que parce qu'il m'emprunte : prêtez-lui cent écus , faites-lui en espérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats , ni mettre les hommes à portée d'être injustes. Je consens de prêter , mais je ne veux plus perdre. Il me propose des billets de *Dupuis* , libraire ; prêtez-lui donc mon argent sur les billets de ce *Dupuis*.

Je vous supplie instamment d'envoyer à mademoiselle *Quinault* , rue d'Anjou-Dauphine , le joli petit secrétaire que je lui ai destiné. L'homme qui le portera ne doit pas laisser à mademoiselle *Quinault* le temps de le refuser. Dressez-le donc à cela.

Vous m'avez fait un grand plaisir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai est à votre service ; vous savez combien je vous aime , combien je vous estime , et à quel point vous pouvez compter en tout sur moi.

A M. T H I R I O T.

Le 18 novembre.

EH bien, quand on vous envoie des épîtres sur *Newton*, voilà donc comme vous traitez les gens ! Je m'imagine que si vous ne répondez point, c'est que vous étudiez à présent *Newton*, et que la première lettre que je recevrai de vous fera un traité sur le carré des distances et sur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer à m'envoyer la dispute d'*Orphée-Rameau* avec *Euclide-Castel*. On dit qu'*Orphée* a battu *Euclide*. Je crois en effet notre musicien bien fort sur son terrain.

On m'a envoyé l'Enfant prodigue tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raison de le défavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait estropié chez les révisseurs successeurs de l'abbé *Cherrier*, mais estropié au point qu'il ne pouvait marcher. Les deux frères charmans (*) que vous connaissez, lui ont vite donné des jambes de bois. Mon ami, donnez-vous la peine de le relire entre les mains de notre *Berger* qui va le faire

(*) Messieurs d'*Argental* et de *Pont-de-Vesse*.

— 1736. imprimer, et vous m'en direz des nouvelles. Eh bien, bourreau; eh bien, marmotte en vie, paresseux *Thiriot*, vous laissez faire l'édition de Paris et l'édition hollandaise de la *Henriade* sans y mettre un petit mot, sans corriger un vers; ah, quel homme, quel homme! Embrassez pour moi l'imagination de *Sauvau*; si vous rencontrez *Colbert-Melon* et *Varron-Dubos*, bien des complimens. Menez-vous toujours une vie charmante chez *Pollion*? êtes-vous, après moi, un des plus heureux mortels de ce monde? digérez-vous?

Savez-vous que le duc d'*Aremberg* a chassé *Roussseau* pour ce beau libelle imprimé contre moi? Voilà une assez bonne réponse, c'est une terrible philippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. *Roussseau* est chassé par-tout, *Desfontaines* est détesté, et vit seul comme un lézard; moi, je vis au milieu des délices; j'en suis honteux; *vale*; écrivez donc, loir, marmotte; dégourdissez votre indifférence.

L'ambassadeur *Fakener* vous fait mille complimens. Adieu, mon aimable, et paresseux, et vieil ami; adieu. *Bibe, vale, scribe.*

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

23 novembre.

JE demande à M. *de Brezé* le secret qu'il exige de moi. Je ne suis pas difficile en affaires, mais je veux éviter toute discussion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un paiement certain d'année en année, ou de six mois en six mois, sans la moindre remise; qu'il consente à cela par un écrit entre vos mains; qu'il affirme, par cet écrit, qu'il n'y a aucune saisie sur les maisons que j'ai choisies pour m'être hypothéquées; qu'il renonce à toutes lettres d'Etat de repit, paiement en billets, et à autres injustices royales. Ces précautions prises, je consens à tout.

Faites une bonne œuvre, mon bon janséniste; envoyez chercher le jeune d'*Arnaud*; c'est un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi se débaucher. Donnez-lui, cette fois-ci, dix-huit francs; exhortez-le sérieusement à apprendre à écrire. Assurez-le de mon amitié, et qu'il compte sur mes secours quand je serai plus riche. Il paraît avoir de bonnes mœurs: il

_____ mérite vos conseils ; voilà les gens qu'il faut
1736. aider :

Quid mihi fortunas, si non conceditur uti ?

Et *uti*, c'est faire du bien chacun selon son petit pouvoir. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E X X I V.

A M. T H I R I O T.

Le 24 novembre.

O N m'a mandé que le Mondain avait été trouvé chez M. de *Luçon*, et que le président *Dupuy* en avait distribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il est triste de passer pour un hétérodoxe, et de se voir encore tronqué, estropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a grande raison de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage dans lequel on ose dire qu'*Adam* ne se faisait point la barbe, que ses ongles étaient un peu trop longs, et que son teint était hâlé ; cela mènerait tout droit à penser qu'il n'y avait ni ciseaux, ni rasoir, ni savonnette, dans le paradis terrestre ; ce qui ferait une hérésie aussi criante qu'il y en ait.

ait. De plus, on suppose, dans ce pernécieux libelle, qu'*Adam* caressait sa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'*Adam*, trouvées dans les archives de l'arche sur le mont Ararat, par S^t *Cyprien*, il est dit expressément que le bon homme ne . . . , ait point, et qu'il ne . . . a qu'après avoir été chassé; et de là vient, à ce que disent tous les rabbins, le mot . . . er de misère. *Ut ut est*, la hauteur et la bêtise avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis, m'aurait donné la plus extrême indignation, si elle ne m'avait pas fait pouffer de rire.

Il n'est pas encore sûr que j'aïlle en Prusse. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du Prince philosophe; demandez si ce Prince a chez lui des comédiens français; en ce cas, nous lui enverrions le *Prodigue* pour l'amuser. Je suppose que le ministère trouve très-bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles), le *Mondain*, l'ode à *Emilie*, la *Newtonique*, une lettre sur *Locke*, afin de lui faire ma cour *in omni genere*.

De qui est donc ce beau poème didactique? de M. de *La Chaussée*, sans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi si j'ai deviné.

— 1736. Voici une copie plus exacte de la Newtonique, vous pouvez la donner ; mais il faut commencer par des gens un peu philosophes et poètes, *pauci quos æquus amavit Jupiter.*

Mon copiste, qui n'est ni poète ni philosophe, avait mis pour la période de vingt-six mille ans :

Six cents siècles entiers par de-là vingt mille ans,

ce qui fe fait quatre-vingts mille ans au lieu de vingt-six mille ; bagatelle.

Mille complimens à vous, à votre Parnasse. Si vous voyez l'aimable philosophe *Mairan*, dites-lui qu'il songe à moi, qu'il vous donne sa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame *Faveroles*, à Bar-sur-Aube ; retenez cela. Réponse sur tous les articles. Aimez-moi ; adieu, *Mersenne*.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 27 novembre.

A S S U R É M E N T vous êtes le père *Mersenne* : ce n'est pas tout-à-fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs sentimens, comme les ennemis de *Descartes* entraînaient *Mersenne* dans les leurs ; c'est parce que vous êtes le conciliateur des Muses. Je vous permets très-fort d'aimer d'autres vers que les miens ; je suis une maîtresse assez indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres ; c'est beaucoup pour un poète. Je vous fais mon compliment sur votre beau porte-feuille ; je voudrais bien que le Mondain y fût, et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement ? Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux, et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent, fait il y a long-temps.

— 1736. Ces persécutions d'un côté, et de l'autre une nouvelle invitation du Prince de Prusse et du duc de Holstein me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. *Platon* allait bien chez *Denis*, qui assurément ne valait pas le Prince de Prusse. Cela vient comme de cire; vous ferez l'agent du Prince à Paris, et notre commerce en fera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre *Mersenne* et vous: son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockholm tua *Descartes*.

Dites à votre frère qu'il fasse partir sur le champ, par le coche de Bar-sur-Aube, à l'adresse de madame *du Châtelet*, le nouveau paquet du Prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà longtemps que mon voyage était médité. Je serais très-fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

Adieu; je pars incessamment avec un officier du Prince. Nous irons à petites journées. Ecrivez-moi toujours, cela m'est important; vous m'entendez. Une autre fois je vous parlerai de *Newton* et de l'Enfant prodigue. Je vous embrasse.

A. M. B E R G E R.

A Cizey, 27 novembre.

V O I C I le Mondain pour ce qu'il vaut. La petite vie dont il y est parlé vaut beaucoup mieux que l'ouvrage. Je me mêle aussi d'être voluptueux ; mais je ne suis pas tout-à-fait si paresseux que ces messieurs dont vous faites si bien la critique, qui vantent un souper agréable en mourant de faim, et qui se donnent la torture pour chanter l'oïveté.

Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce de moi cet hiver ; mais ils ont très-mal compté. Je ne fais point le fin avec vous ; je me casse la tête contre *Newton*, et je ne pourrais pas à présent trouver deux rimes. J'avais fait l'Enfant prodigue à Pâques dernier : il était juste que, dans ce saint temps, je tirasse mes farces de l'Évangile. DIEU m'aida, et cela fut fait en quinze jours. Depuis ce temps, je n'ai vu que des angles, des *a*, des *b*, des planètes, et des comètes. Mais *Mercur*e n'est pas plus éloigné de *Saturne* que cette étude l'est d'une tragédie.

Est-il vrai que ce monstre d'abbé *Desfontaines*

— a parlé de l'Enfant prodigue? Ce brutal ennemi
1736. des mœurs et de tout mérite saurait-il que cela
est de moi? Mettez-moi un peu au fait, je vous
en prie; et continuez d'écrire à votre véritable
ami. *Vale, te amo.*

L E T T R E X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce premier décembre.

VOTRE ministère à l'égard de Cirey, *benefactor in utroque jure*, est le même que celui des protecteurs des couronnes à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre; vous en détournez les orages; vous êtes une bien aimable créature. Vous sentez tout ce que je vous dois, car votre cœur entend le mien, et vous avez mesuré vos bontés à mes sentimens. Ecoutez, nous sommes dans les horreurs de *Newton*; mais l'Enfant prodigue n'est pas oublié. Mandez-moi vos avis, c'est-à-dire, vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer, et le reprendre à Pâques? très-volontiers; en ce cas, nous attendrons à Pâques à le faire imprimer; mais gare l'ami *Minet* et les comédiens de campagne qui en ont, dit-on,

des copies. Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez-nous la copie que vous avez, avec annotations; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité, qu'il faut conserver. Je crois la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde cuvée. Je demande toujours un passe-port pour monsieur le président, car monsieur le sénéchal me paraît si provincial et si antiquaille que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque chose à me mander librement, vous savez le moyen, vous avez l'adresse. Au reste, je vous avertis que quand vous voudrez avoir une tragédie, il faudra faire vos supplications à la divinité newtonienne qui, à la vérité, souffre les vers, mais qui aime passionnément la règle de *Kepler*, et qui fait plus de cas d'une vérité que de *Sophocle* et d'*Euripide*.

Qu'avez-vous ordonné du sort de ce petit écrit (*) sur les trois infames épîtres de mon ennemi? Vous sentez qu'on obtient aisément d'imprimer contre moi; mais quiconque prend ma défense est sûr d'un refus. En vérité, méritai-je d'être ainsi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me soutiennent.

Vous croyez bien que madame du Châtelet vous dit toutes les choses tendres que vous méritez.

(*) Voyez *Mélanges littéraires*, tome II, page 174.

1736.

L E T T R E X X V I I I .

A M. D E M A I R A N .

A Cirey, le premier décembre.

J'ABUSE de vos bontés, Monsieur; mais vous êtes fait pour donner des lumières, et moi pour en profiter.

Sur ce que vous me dites, dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématique, j'ai consulté le mémoire de 1715 que vous m'indiquez, et j'y ai vu le prétendu merveilleux de la roue d'*Aristote*, réduit aux lois mathématiques. Il est clair que vous avez très-bien expliqué ce qui était échappé à *Taquet* et aux autres.

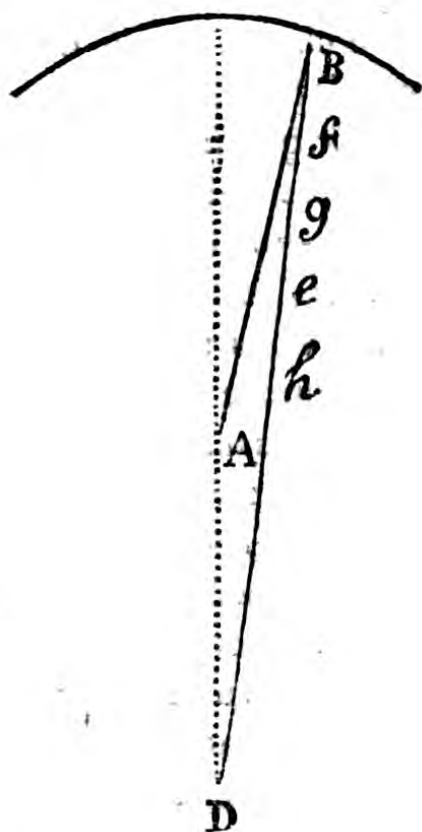
J'ose croire sur ce fondement que peut-être ne vous éloignerez-vous pas de mes idées sur la question d'optique que j'ai pris la liberté de vous proposer. Ni *Taquet*, ni *Barrou*, ni *Grimaldi*, ni *Molineux* n'ont pu la résoudre. C'était une question du ressort du P. *Mallebranche*, mais il ne l'a point traitée; et j'ai grand'peur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait, à mon avis, sur la raison pour laquelle nous voyons le soleil et la lune plus grands à l'horizon qu'au méridien.

Je suis bien loin d'admettre du merveilleux dans ma difficulté ; ce sont les opticiens qui , en ne l'expliquant pas , en font une espèce de miracle. Il n'y a que l'obscur qui soit merveilleux ; et je ne cherche qu'à ôter l'obscurité qui enveloppe depuis long-temps cette question. Il me paraît qu'elle en vaut la peine , et qu'elle tient à une théorie assez sûre et assez curieuse. Voulez-vous vous donner la peine de voir *Grimaldi* , page 312 , et *Barrou* , *ad finem lectionum* ? Vous trouverez la chose très-obscurément énoncée dans *Barrou* , et très-clairement dans *Grimaldi* ; mais de raison , ni l'un ni l'autre n'en donne. Voici le fait :

Prenez un miroir concave : tenez votre montre dans une main , à la distance d'un demi-pied du miroir ; reculez ensuite petit à petit le miroir de votre œil : plus vous le reculez , plus votre montre vous paraît près , jusqu'à ce qu'enfin elle semble être sur la surface du miroir d'une manière très-confuse ; reculez encore un peu plus , vous ne voyez plus rien du tout.

Or , lorsque vous voyez ainsi l'objet de très-près , vous devriez le voir très-loin , par la règle de catoptrique , qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'interfection de la perpendiculaire d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'interfection est très-loin derrière

— votre œil, et malgré cela l'objet vous semble
1736. très-près. J'aurai bien de la peine à faire ma
figure, car je suis très-mal-adroit.



Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence sur la droite infiniment petite de la courbe du miroir ; l'angle de réflexion B lui est égal. Le rayon réfléchi est B, *e* ; le cathète est la ligne pointillée ; l'interfection de cette ligne et du rayon réfléchi est en D : donc je dois voir l'objet en D ; mais je le vois en *f*, en *g*, quand mon œil est placé à peu-près en *h*.

Voilà , encore un coup , ce que nul opticien n'a éclairci.

1736.

L'évêque de Cloine , savant anglais , est le seul que je sache qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me semble qu'il prouve très-bien que nous ne connaissons point les distances ni les grandeurs par les angles , c'est-à-dire , que ces angles ne sont point une cause immédiate du *jugement prompt* que nous portons des distances et des grandeurs , comme les configurations des parties des corps sont une cause immédiate des saveurs que nous sentons , et la dureté , cause immédiate du sentiment de résistance que nous éprouvons ; &c. (*)

Dans le cas présent , nous jugeons l'objet très-près , non à cause de ce *point d'interfection* qui n'en pourrait rendre raison , mais parce qu'en effet ce point d'interfection étant très-éloigné , l'objet en doit paraître confus. Mais comme nous sommes accoutumés à voir confusément un objet qui est trop près de nos yeux , l'objet , en cette expérience , devant paraître et paraissant confus , nous le jugeons à l'instant très-près.

Mais un homme qui aurait la vue si mauvaise qu'il ne pourrait absolument voir qu'à un doigt de ses yeux , verrait très-loin (dans

(*) Voyez les lettres à M. Pitot , année 1737.

— 1736. cette même expérience) cet objet que le miroir concave représente très-près aux yeux ordinaires.

C'est donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les distances ; nous ne pouvons les apercevoir par elles-mêmes ; nous ne le pouvons par les angles optiques , puisque ces angles sont en défaut dans plusieurs cas. Et non-seulement les distances , mais aussi les grandeurs , les situations des objets ne sont point senties au moyen de ces angles : car si ces angles produisaient ces effets , ils les auraient produits dans l'aveuglé né à qui M. *Chefelden* abaissa les cataractes. Cet aveuglé-né avait quinze ans quand *Chefelden* lui donna la vue ; il fut long-temps sans pouvoir distinguer si les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui , s'ils étaient grands ou petits , &c. Cet aveuglé semble décider la question ; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveuglé. En ce cas , vous ferez mon *Chefelden* , et je vous écris , *Domine , ut videam*.

Est-il vrai que le son se réfracte de l'air dans l'eau , et cela en même proportion que la lumière ? D'où l'a-t-on pu savoir ? Il n'y a que les poissons qui puissent nous le dire , et ils passent pour être sourds et muets. Je vous demande un petit mot sur cela.

Il court, à ce que l'on me mande, une
 épître sur la philosophie de *Newton*; j'ai peur
 qu'elle ne soit très-informe; souffrez que je vous
 en envoie une copie exacte. Je souhaiterais
 que ce petit ouvrage pût prouver que la phy-
 sique et la poésie ne sont point incompatibles.

1736.

Je vous supplie de vouloir bien me dire,
 dans votre réponse, pourquoi la lumière est,
 selon *Musschembroeck*, dix minutes à traverser
 le grand orbe annuel, et arrive cependant en
 sept minutes ou environ du soleil à nous.
 N'a-t-il pas pris dix minutes pour environ
 quatorze minutes? *Ignosce et doce.*

L E T T R E X X I X.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 décembre.

UNE comédie; après une comédie, de la
 géométrie; après la géométrie, la philosophie
 de *Newton*; au milieu de tout cela, des maladies;
 et avec les maladies, des persécutions plus
 cruelles que la fièvre: voilà, mon cher ami,
semper amate, semper honorate, ce qui m'a empê-
 ché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou
 travailler, ou souffrir, a été, sans discontinuer,
 ma destinée. Nous avons envoyé les vers sur

— 1736. *Newton* au philosophe *Formont*, et j'envoie au délicat, au charmant *Cideville*, l'Enfant prodigue. Ce n'est pas que vous ne soyez philosophe, et que M. de *Formont* ne soit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre *Newtonique*, et vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaisir d'autant plus sensible de vous l'envoyer, que c'est encore un secret pour le public. On doute que cet Enfant soit de moi, mais je n'ai point pour vous de secrets de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de son père.

J'ai fait cet Enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de *Rouffseau*, où cet auteur des *Aïeux* chimériques et des plus mauvaises pièces de théâtre que nous ayons, ose donner des règles sur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très-bien réunir l'intéressant et le plaisant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchants ne sont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'*Argental* le manuscrit; il vous le fera tenir.

M. et mademoiselle *Linant* vous assurent

de leurs respects , et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton ; je crois qu'ils font l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils pussent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt par-tout de faim ; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du chyle. Il a de l'esprit , mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur , mais je ne m'aveugle pas en leur faisant du bien ; et je vois *Linant* de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien , mon cher ami , vous coupez donc des forêts , vous abattez ces arbres que vous avez incrustés de C et de toutes les autres lettres de l'alphabet , car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre : tantôt c'est *Chloé* , tantôt c'est *Lycoris* ou *Glycère* qui a eu le cœur de l'*Horace* de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats , et que vous serez las de votre maîtresse , il faut venir voir l'héroïne et le palais de Cirey ; nous cacherons les compas et les quarts de cercle , et nous vous offrirons des fleurs.

— 1736. P. S. Je vous ai parlé de persécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage scandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore ? Dans quel siècle vivons-nous ! et après quel siècle ! faire à un homme un crime d'avoir dit qu'*Adam* avait les ongles longs, traiter cela sérieusement d'hérésie ! Je vous avoue que je suis outré, et qu'il faut que l'amitié soit bien puissante sur mon cœur pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des *Descartes* et des *Bayle*. Jamais l'hypocrisie n'a plus infecté les Espagnols et les Italiens. Il s'est élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte ; et pourquoi ? parce que j'ai fait la *Henriade*, *Charles XII*, *Alzire*, &c. ; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaisir à mes compatriotes. -

*Virtutem incolumem odimus ,
Sublatam ex oculis quærimus , invidi.*

LETTRE

L E T T R E X X X.

1736.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

IL est certain que c'est M. le président *Dupuy* qui a distribué des copies du *Mondain* dans le monde, et qui pis est, des copies très-défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle est, n'était pas faite assurément pour être publique. Vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société qui sont, comme les parades du prince *Charles* et du duc de *Nevers*, supportables à huis clos. Il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poëme de la *Pucelle*, poëme cependant plus mesuré que l'*Arioste*, quoique peut-être aussi gai. Enfin, malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfans dans la maison, ils se sont mis quelquefois à courir les rues. Le *Mondain* a été plus libertin qu'un autre. Le président *Dupuy* dit qu'il le tenait de l'évêque de *Luçon*, lequel prélat, par parenthèse, n'était pas encore assez mondain, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter douze mille plaisirs.

Corresp. générale. Tome II. * F

1736. Venons au fait. Il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce Mondain de *Voltaire*, à cet autre mondain d'évêque. Je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie :

Les parfums les plus doux
Rendent la peau *douce*, fraîche et polie,

Il fallait mettre :

Rendent la peau plus fraîche et plus polie.

Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poète qu'un vers estropié.

Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et j'ose dire la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde pour vivre en paix avec un honnête homme dont les

mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera, sans doute, mais il faudra bien s'y résoudre; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi, aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs, que menacé ici. 1736.

Mon sieur le Prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-temps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à sa cour. On m'a offert une place auprès de l'héritier d'une vaste monarchie, avec dix mille livres d'appointemens; on m'a offert des choses très-flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes.

Je voudrais seulement savoir, une bonne fois pour toutes, quelle est l'intention du ministère, et si, parmi mes ennemis, il n'y en a point d'assez cruel pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis, au reste, je ne les connais pas; je n'ai jamais offensé personne; ils m'accablent gratuitement.

*Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.*

Je demande uniquement d'être au fait, de

— 1736. bien favoir ce qu'on veut , de n'être pas toujours dans la crainte , de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis , de favoir précisément les intentions. M. le bailli de *Froulai* , M. de *Biffi* peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance , qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour , et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse que vous avez passé toutes ses espérances.

Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être , et à la cour , et en amour. Vous êtes né pour plaire , même à vos rivaux. Je ferai consolé de tout ce qu'on me fait souffrir , si j'apprends au moins que la fortune continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus que moi.

Permettez - moi de présenter mes respects à mademoiselle de *Tressan* et à madame de *Genlis*. Vous m'écriviez :

Formosam resonare doces Amaryllida sylvas ,

faudra - t-il que je réponde ,

Nos patriam fugimus ?

Adieu, *Pollion* ; adieu, *Tibulle*. On me traite comme *Bavius*.

L E T T R E X X X I.

1736.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, 10 décembre.

J'ATTENDS avec bien de l'impatience, Monsieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai sûrement ces vérités courageuses que les autres hommes osent à peine penser. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres, et j'ose dire à la raison humaine.

L'habitude que vous avez prise de si bonne heure de mettre vos pensées par écrit, est excellente pour fortifier son jugement et ses connaissances. Quand on ne réfléchit que pour soi, et comme en passant, on accoutume son esprit à je ne sais quelle mollesse qui le fait languir à la longue; mais quand on ose, dans une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en philosophe et penser pour soi et pour le public, on acquiert bientôt une force de génie qui met au-dessus des autres hommes. Continuez à faire un si noble usage du loisir que peut vous laisser l'attachement respectable qui vous a conduit où vous êtes.

Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un autre prodige: c'est le Prince royal, qui est

— à peu-près de votre âge , et qui pense comme
 1736. vous. Je compte à mon retour passer par
 la Hollande , et avoir l'honneur de vous y
 embrasser. Un de mes amis , qui va à Leyde,
 et qui doit y passer quelque temps , fera en
 attendant , si vous le voulez bien , le lien de
 notre correspondance. Il s'appelle de *Révol* ;
 il est sage , discret et bon ami. Ce sera lui qui
 vous fera tenir ma lettre ; vous pourrez vous
 confier à lui en toute sûreté. Je ne lui ai point
 dit votre demeure , et vous resterez le maître
 de votre secret ; je lui ai dit seulement qu'il
 pouvait vous écrire chez M. *Prosper* , à la Haie.

Adieu , Monsieur ; permettez - moi de pré-
 senter mes respects à la personne qui vous
 retient où vous êtes.

L E T T R E X X X I I .

A M. B E R G E R .

A Cirey, 12 décembre.

JE reçois votre lettre du 8. Je fais partir par
 cet ordinaire la pièce et la préface , pour être
 imprimées par le libraire qui en offrira davan-
 tage ; car je ne veux faire plaisir à aucun de
 ces messieurs qui sont comme les comédiens ,

créés par les auteurs , et très - ingrats envers leurs créateurs.

 1736.

Je suis indigné contre *Prault* de ce qu'il ne m'envoie point le carton du portrait de M. le duc d'*Orléans* , et de ce qu'il ne m'envoie point la préface imprimée , et de ce qu'il a l'impertinence de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites - lui sentir ses torts , et punissez - le en donnant la pièce à un autre.

Vous aurez la *Newtonade* ou plutôt l'*Eucliade*. *Thiriot* doit vous la faire voir ; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela.

Je vous prie de passer chez l'abbé *Mouffinot* ; il y a une très - jolie pendule d'or moulu , dont je veux faire présent à mademoiselle *Quinault* pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille ; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra forcer mademoiselle *Quinault* à accepter cette bagatelle. Voilà déjà une petite négociation en attendant mieux.

A l'égard de l'*Enfant prodigue* , il faut qu'il soit mieux que la *Henriade*. Je suis honteux de la négligence de *Prault* ; mauvais papier , mauvais caractère , point de table ; cela est honteux.

Vous trouverez la pièce et la préface chez

— 1736. M. d'Argental qui vous remettra l'une et l'autre; ainsi, négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra.

Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès de *Castel* et de *Rameau*? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez-moi ce procès; écrivez-moi souvent; sachez comment va l'Enfant prodigue; aimez le père, qui vous aime de tout son cœur.

Je défie M. le chevalier de *Villefort* d'avoir dit, et même d'avoir connu combien on est heureux à *Cirey*.

Les nuages que les *Rousseau* et les *Desfontaines* veulent élever, du sein de la fange où ils rampent, ne vont pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux, mais c'est sans y songer.

Adieu.

L E T T R E X X X I I I .

1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, décembre.

QUE dites-vous, mon cher abbé, de ce petit *Lamare* qui est venu excroquer de l'argent chez vous par un mensonge, et qui ne m'a pas écrit depuis que j'ai quitté Paris ? L'ingratitude me paraît innée dans le genre-humain bien plus que les idées métaphysiques dont parlent *Descartes* et *Mallebranche*. Vous avez raison d'être plus content du jeune *Baculard* à qui vous avez donné de l'argent, que du sieur *Lamare* qui vous en a escamoté, et je vois leurs caractères fort différens ; je crois dans l'un encourager la vertu, je ne vois rien dans l'autre. Vous les connaissez, c'est à vous d'en juger.

Si vous avez de l'argent, je vous prie de donner cent francs à M. *Berger*, et si vous ne les avez pas, de vendre vite quelqu'un de mes meubles pour les lui donner, duffiez-vous lui donner cinquante francs une fois, et cinquante livres une autre fois. Ayez la bonté de lui faire ce plaisir ; je lui ai une grande obligation de vouloir bien s'adresser à moi. Le plus grand regret que j'aye dans le dérangement où

— 1736. *Demoulin* a mis ma fortune , est d'être si peu utile à des amis tels que *M. Berger*. Il faut songer à ce qui me reste , oublier ce que j'ai perdu, et tâcher d'arranger mes petites affaires de façon que je puisse passer ma vie à être un peu utile à moi et à ceux que j'aime.

Si le chevalier de *Mouhi* vient vous voir , dites - lui que je suis prêt à lui faire tous les plaisirs qui dépendront de moi ; mais ne vous engagez pas , et même ne lui donnez pas de parole trop positive.

Depuis huit jours je suis sur le point de partir pour aller voir le prince de Prusse , qui m'a fait l'honneur de m'écrire souvent pour m'inviter d'aller à sa cour passer quelque temps. Je vous embrasse , mon cher chanoine , et vous aimerai toujours bien sincèrement, même après avoir vu le prince royal de Prusse.

L E T T R E X X X I V .

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'AI reçu , Monsieur , votre lettre du 10 décembre , et depuis ce temps une heureuse occasion a fait parvenir jusqu'à moi votre livre de philosophie. Mes louanges vous seront

fort inutiles : je suis un juge bien corrompu. —
 Je pense absolument comme vous presque sur 1736.
 tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu suspect, je vous dirais : *Macte animo, generose puer, sic itur ad astra*. Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends grâces, au nom de tous les gens qui pensent, au nom de la nature humaine qui réside dans eux seuls, des vérités courageuses que vous dites : *Vos exæquat victoria cælo*. Je vous trouve l'esprit de *Bayle* et le style de *Montagne*. Votre livre doit avoir un très-grand succès, et les écrits de la superstition et de l'hypocrisie ne serviront qu'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indepair* m'a réjoui ! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini ! mais qu'il y a de choses qui m'ont plu ! et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire ! Vous devez mener une vie très-heureuse : vous vivez avec les belles-lettres, la philosophie, tous les arts. Je vous fais bien mes complimens sur tout cela.

Qu'il me soit permis de profiter de votre exemple, et d'être un peu philosophe à mon tour. Je vous envoie une épître à madame la marquise *du Châtelet*, épître qui est, ce me semble, dans un autre goût que celles de *Rousseau*. N'est-ce pas un peu rappeler l'art des vers à son origine que de faire parler à

— 1736. *Apollon* le langage de la philosophie ? Je voudrais bien n'avoir consacré mon temps qu'à des choses aussi dignes de la curiosité des hommes raisonnables. Je suis surtout très-affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuses à repousser les indignes attaques de *Rousseau* et de *Desfontaines*. La jalousie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'est devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me console et me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres.

L E T T R E X X X V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à quatre heures du matin, décembre.

V O T R E amie a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage aussi innocent que le *Mondain* avait servi de prétexte à quelques-uns de mes ennemis ; mais son étonnement s'est tourné dans la plus grande confusion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me persécuter sur ce misérable prétexte. Sa juste douleur l'a emporté sur la résolution de passer avec moi sa vie. Elle n'a pu souffrir que je restasse plus longtemps dans un pays où je suis traité si inhu-

mainement. Nous venons de partir de Cirey; nous sommes à quatre heures du matin à Vassy où je dois prendre des chevaux de poste. Mais, mon véritable, mon tendre et respectable ami, quand je vois arriver le moment où il faut se séparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi, qui a quitté pour moi Paris, tous ses amis et tous les agrémens de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous sentez bien ce que j'éprouve; l'état est horrible. Je partirais avec une joie inexprimable; j'irais voir le prince de Prusse, qui m'écrit souvent pour me prier d'aller à sa cour; je mettrais entre l'envie et moi un assez grand espace pour n'en être plus troublé; je vivrais dans les pays étrangers, en français qui respectera toujours son pays; je ferais libre et je n'abuserais point de ma liberté; je ferais le plus heureux homme du monde: mais votre amie (*) est devant moi qui fond en larmes. Mon cœur est percé. Faudra-t-il la laisser retourner seule dans un château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ma vie, parce que j'ai des ennemis à Paris? Je suspends, dans mon désespoir, mes résolutions; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi.

(*) Madame la marquise du Châtelet.

— 1736. C'est bien assurément réunir l'absurdité de l'âge d'or, et la barbarie du siècle de fer, que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falsifié. Enfin, je ne fais que croire. Tout ce que je fais, c'est que je voudrais être ignoré de toute la terre, et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée à neuf heures du soir à me laisser partir; mais moi je vous dis, à quatre heures du matin, à présent de concert avec elle, faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort, mandez-le-nous à l'adresse ordinaire, et j'acheverai ma route; si vous le croyez calmé véritablement, je resterai. Mais quelle vie affreuse! Etre éternellement bourrelé par la crainte de perdre, sans forme de procès, sa liberté sur le moindre rapport! j'aimerais mieux la mort. Enfin, je m'en rapporte à vous: voyez ce que je dois faire. Je suis épuisé de lassitude, accablé de chagrin et de maladie. Adieu; je vous embrasse mille fois, vous et votre aimable frère.

Pourquoi mademoiselle *Quinault* ne m'aime-t-elle pas assez pour daigner recevoir un colifichet de ma part?

L E T T R E X X X V I.

1736.

A M A D A M E

D E C H A M P B O N I N.

De Givet, décembre.

MONSIEUR de *Chambonin*, Madame, a un cœur fait comme le vôtre ; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service à la plus adorable personne du monde ; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolation ; j'ai perdu mille fois davantage, vous le savez ; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent ; c'est la plus belle ame qui soit jamais sortie des mains de la nature : voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez - lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne se pas unir eux - mêmes. Hélas ! vous partagez nos douleurs ! non, ne les partagez pas, vous seriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez sur moi comme sur vous - même. Je vous remercie encore une fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de *Chambonin*.

1736.

L E T T R E X X X V I I .

A M. DE S'GRAVESENDE.

Vous vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande (1). Vous savez si nos prétendues disputes sur le spinozisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge que vous avez daigné le réfuter publiquement ; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de *Fleuri*. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle

(1) *Rousseau* avait publié que M. de *Voltaire* avait prêché l'athéisme à Leyde, où M. *s'Gravesende* était professeur de philosophie.

d'un homme qui fait son apologie , mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous , et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au cardinal ; deux mots et votre nom feront beaucoup , je vous en répons : il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie , et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret , c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins , ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde , l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois , je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.

L E T T R E X X X V I I I .

A M. T H I R I O T .

A Leyde, le 17 janvier.

I L est vrai , mon cher ami , que j'ai été très-malade , mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force ; ce sont des ressorts délicats qui me mettent au tombeau , et qui m'en retirent bien vîte. Je suis venu à Leyde

— 1737- consulter le docteur *Boërhaave* sur ma fanté, et *s'Gravesende* sur la philosophie de *Newton*. Le Prince royal me remplit tous les jours d'admiration et de reconnaissance; il daigne m'écrire comme à son ami; il fait pour moi des vers français tels qu'on en fesoit à Versailles dans le temps du bon goût et des plaisirs. C'est dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui glisser quelques mots de vous dans toutes mes lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne ferai-je pas trop heureux? Je ne vis que pour l'amitié; c'est elle qui m'a retenu à Cirey si long-temps; c'est elle qui m'y ramènera si je retourne en France. Le Prince royal m'a envoyé le comte *Bork*, ambassadeur du roi de Prusse en Angleterre, pour m'offrir sa maison à Londres, en cas que je voulusse y aller, comme le bruit en a couru: je suis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire *Ledet*, qui a gagné quelque chose à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaissance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui, quand je viens à Amsterdam voir comment va la philosophie newtonienne. Il s'est avisé de prendre pour enseigne la tête de votre ami *Voltaire*. La modestie qu'il faut

avoir défend à ma sincérité de vous dire l'excès
de considération qu'on a ici pour moi. 1737.

Je ne fais quelle gazette impertinente, misérable écho des misérables nouvelles à la main de Paris, s'était avifé de dire que je m'étais retiré dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette imposture en déclarant, dans la gazette d'Amsterdam, que je défavoue tout ce qu'on fait courir sous mon nom, soit en France, soit dans les pays étrangers, et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilège ou une permission connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune prise, et j'aurai la consolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.

J'ai trouvé ici le gouvernement de France en très-grande réputation; et ce qui m'a charmé, c'est que les Hollandais sont plus jaloux de notre compagnie des Indes que *Roussseau* ne l'est de moi. J'ai vu aujourd'hui des négocians qui ont acheté, à la dernière vente de Nantes, ce qui leur manquait à Amsterdam. Voilà de ces choses dont *Pollion* peut faire usage auprès du ministre dans l'occasion; mais, comme je fais plus de cas d'un bon vers que du négoce et de la politique, tâchez donc de me marquer ce que vous trouvez de si négligé dans les vers dont vous me parlez. Je suis aussi sévère que vous pour

— le moins ; et dans les intervalles que me laisse
 1737. la philosophie , je corrige toutes les pièces
 de poésie que j'ai faites , depuis Oedipe jusqu'au
 Temple de l'Amitié. Il y en aura quelques-
 unes qui vous seront adressées ; ce seront
 celles dont j'aurai plus de soin.

L E T T R E X X X I X .

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde , 20 janvier.

S I les Lettres juives me plaisent , mon cher
Isaac ! si j'en suis charmé ! Ne vous l'ai-je pas
 écrit trente fois ? Elles sont agréables et instruc-
 tives , elles respirent l'humanité et la liberté.
 Je soutiens que c'est rendre un très-grand
 service au public que de lui donner , deux fois
 par semaine , de si excellens préservatifs. J'aime
 passionnément les Lettres et l'auteur ; je vou-
 drai pouvoir contribuer à son bonheur ; j'irai
 l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de
 l'avoir vu si peu , et je veux du mal à *Newton*
 qui s'est fait mon tyran , et qui m'empêche
 d'aller jouir de la conversation aimable de M.
Boyer. (*)

(*) Nom de famille du marquis d'Argens.

J'irai, j'irai sans doute. J'ai été obligé d'aller à Amsterdam pour l'impression de mes guenilles ; j'y ai vu M. *Prévost* qui vous aime de tout son cœur : je le crois bien , et j'en fais tout autant. Je n'ai osé avilir votre main à faire un dessin de vignette ; mais vous ennobliez la vignette , et votre main ne ferait point avilie. — 1737.

Je vous enverrai l'épître du fils d'un bourgmestre sur la politesse hollandaise , et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries.

Adieu , Monsieur ; je vous embrasse tendrement. J'espère encore une fois venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je présente mes respects à mademoiselle *le Couvreur* d'Utrecht (*) ; vous faites tous deux une charmante synagogue , car synagogue signifie assemblée.

P. S. Ma foi , jè suis enchanté que vous ayez reçu des nouvelles qui vous plaisent. Si j'avais un fils comme vous , et qu'il se fît turc , je me ferais turc et j'irais vivre avec lui et servir sa maîtresse. Malheur aux Nazaréens qui ne pensent pas ainsi.

Je vous renvoie la politesse hollandaise : faites - en usage le plutôt que vous pourrez.

(*) Mademoiselle *Cochois*, comédienne.

— 1737. Voilà le canevas ; vous prendrez de vos couleurs , vous flatterez la nation chez qui vous êtes , et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E X L.

A M. T H I R I O T.

Le 28 janvier.

MON cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie , et tâcher d'être aussi insensible aux traverses , que nos cœurs sont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de *Rouffeau* fut informé , il y a un mois , que j'avais passé par Bruxelles ; aussitôt sa vertu se ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Prusse , parce que j'étais chassé de France ; sa probité a même été jusqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Prusse. Voyant que **DIEU** ne bénissait pas ses pieuses intentions , et que j'étais tranquille à Leyde où je travaillais à la philosophie de *Newton* , il a recouru chrétiennement à une autre batterie. Il a semé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéisme à Leyde , et que j'en ferais chassé comme *Descartes* ; que j'avais eu une dispute publique avec le professeur *s'Gravesende* sur l'existence de **DIEU** , &c.

Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris par un moine défroqué, qui se fait autrefois un libelle hebdomadaire intitulé le Glaneur. Ce moine est chassé de la Haie, et est caché à Amsterdam. J'ai été bien vite informé de tout cela. Il se fait ici, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de scandales et de mensonges à la main, qu'ils débitent chaque semaine dans tout le Nord pour de l'argent. On paye deux, trois cents, quatre cents florins par an à des nouvellistes obscurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie. Ces messieurs-là sont une engeance à étouffer.

1737.

Vous avez à Paris des personnes bien plus charitables, qui composent pour rien des chansons sur leur prochain. On vient de m'en envoyer une où vous, et *Pollion*, et le gentil *Bernard*, et tous vos amis, et moi indigne, ne sommes pas trop bien traités, mais cela ne dérangera ni ma philosophie ni la vôtre, et *Newton* ira son train.

Tranquille au haut des cieux que *Newton* s'est soumis, Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Après les consolations de l'amitié et de la

1737. — philosophie , la plus flatteuse que je reçoive est celle des bontés inexprimables du prince royal de Prusse. J'ai été très-fâché que l'on ait inféré dans les gazettes que je devais aller en Prusse, que le prince m'avait envoyé son portrait , &c. Je regarde ses faveurs comme celles d'une belle femme , il faut les goûter et les taire. Mandez - lui , mon cher ami , que je suis discret , et que je ne me vante point des caresses de ma maîtresse. De mon côté , je ne vous oublie pas quand je lui parle de belles - lettres et de mérite.

Mille respects , je vous prie , à votre Parnasse , à nos loyaux chevaliers. Parlez un peu à M. d'*Argental* des saintes calomnies du béat *Rousseau*. Adieu ; nous ne sommes qu'honnêtes gens , Dieu merci ; je vous embrasse.

L E T T R E X L I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam , le 28 janvier.

J'E n'ai pu achever la lecture de l'Almanach du diable. Je suis persuadé que *Belzébuth* sera très-fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage ; il est très-inintelligible ; je ne fais si vous y êtes fonné. On dit qu'il y en a deux éditions ;

je

Je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre , Almanach du diable , peut fournir une bonne lettre juive. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre *Becker* qui a fait le Monde enchanté pour prouver qu'il n'y a point de diable ; sur l'origine du diable , dont il n'est pas dit un mot dans la très - sainte Ecriture ; sur son histoire faite en anglais. — 1737.

Ah ! mon cher *Isaac* , mon cher *Isaac* , vous êtes selon mon cœur ! Que ne puis - je travailler auprès de vous ! que n'êtes-vous à Amsterdam ! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs , de mes imprimeurs , pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont - ils voulu vous jouer ! *Ah ! traditori !*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit bourgmestre. Embellissez , enflez cela : le canevas doit plaire à ce pays - ci. Il est bon d'avoir les bourgmestres pour soi , si on a les jésuites contre.

Sæpe premente Deo , fert Deus alter opem.

Mon cher *Isaac* , je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il est parlé de *Jacques Clément* et des précepteurs de *Ravaillac*. Vous êtes plus hardi qu'*Henri IV* ; il craignait les jésuites.

1737.

L E T T R E X L I I I .

A M. T H I R I O T .

A Leyde, le 4 février.

J'AI fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les manes de ce M. de *La Creuse* qui s'est tué comme *Brutus*, *Cassius*, *Caton*, *Othon*, pour avoir perdu une commission de tabac; mais je ne fais si mes représentations sourdines en faveur de cette ame romaine ou anglaise réuffiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuscrit de l'Enfant prodigue; vous y reprenez toutes les fautes qui n'y sont plus. Vous êtes le contraire des amans qui trouvent toujours dans leurs maîtresses des beautés que personne n'y trouve plus qu'eux. Il est bon d'être sévère, mais il faut être exact, et ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie sera toujours intéressant. Si quelque plaisanterie vient se présenter à moi pour égayer le sujet, je la prendrai; mais pour les mœurs et la tendresse, mon ame en a un magasin tout plein.

Mes récréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres, et mon occupation sérieuse d'étudier *Newton* et de tâcher de

réduire ce géant - là à la mesure des nains mes confrères. Je mets *Briarée* en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblans. J'ai entrepris une besogne bien difficile ; ma santé n'en est pas meilleure ; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement , et que mon ouvrage ne réussira point ; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que *Polymnie* entendra toute cette philosophie , comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles ; vous les jetterez au feu si vous avez trop soupé la veille , et si vous n'êtes pas en état de lire.

Je suis enchanté que ma nièce lise *Locke*. Je suis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que ses enfans se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des profélytes dans ma famille.

Je ne suis pas fâché des calomnies que saint *Rousseau* a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu'il fallait bien qu'elles retombassent sur lui. Ce bon dévot fera le patron des calomniateurs. Il avait publié partout que j'avais eu une belle querelle avec *s'Gravesende* , au sujet de l'existence de DIEU. Cela a indigné M. *s'Gravesende* et tout le monde. Oh , pour le coup , je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de

— 1737. physique, à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment, presque toujours dans la solitude. Pour peu que je veuille de société, je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux *Desfontaines*. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

Mon cher ami, je vous fais là un long détail de petites choses; pardon. Faites mes complimens aux preux chevaliers, au Parnasse, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Varron-Dubos* et à *Colbert-Melon*. Eh bien, *Castor* et *Pollux* sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de *Pollion*, devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre ame tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Ecrivez à *Emilie*; elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu; que *Berger* m'écrive donc, il m'oublie.

L E T T R E X L I I I .

1737.

A M. THIRIOT.

A Leyde , le 14 février.

J E reçois votre lettre du 7 février , mon cher ami. Je pars incessamment pour achever à Cambridge mon petit cours de newtonisme ; j'en reviendrai au mois de juin , et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres soyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est pas aussi clair qu'une fable de *La Fontaine* , il faut le jeter au feu. A quoi bon être philosophe , si on n'est pas entendu des gens d'esprit ?

J'ai vu l'ode de *Rousseau* ; elle n'est pas plus mauvaise que les trois épîtres.

Solve senescentem maturè sanus equum . . .

Apollon lui a ôté le talent de la poésie , comme on dégrade un prêtre avant de le livrer au bras séculier. J'ai appris dans ce pays - ci des traits de son hypocrisie , à mettre dans le *Tartufe*. C'était un scélérat qui avait le vernis de l'esprit : le vernis s'est en allé , et le coquin est demeuré.

M. d'*Aremberg* , convaincu de ses impostures , et qui pis est , ennuyé de lui , ne veut plus le

— voir. Il est réduit à un juif nommé *Médina*,
 1737. condamné en Hollande au dernier supplice.
 Il passe chez lui sa journée au sortir de la messe.
 Il communique, il calomnie, il ennuie; n'en
 parlons plus.

Le Prince royal est plus *Titus*, plus *Marc-Aurèle* que jamais.

J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce sont
 les plus aimables amis que j'aye après vous.
 Je n'ai point vu le nouveau rien de l'ex-jésuite.

L E T T R E X L I V .

A M. D E C I D E V I L L E .

Amsterdam, ce 18 février.

MON cher *Cideville*, j'ai reçu vos lettres
 où vous faites parler votre cœur avec tant
 d'esprit. Pardon, mon cher ami, si j'ai tardé
 si long-temps à vous répondre. Je vais bien
 haïr la philosophie qui m'a ôté l'exactitude
 que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je
 à connaître le chemin de la lumière, et la
 gravitation de Saturne? Ce sont des vérités
 stériles; un sentiment est mille fois au-dessus.
 Comptez que cette étude, en m'absorbant
 pour quelque temps, n'a point pourtant des-
 séché mon cœur; comptez que le compas ne

m'a point fait abandonner nos mufettes. Il me ferait bien plus doux de chanter avec vous , 1737.
lentus in umbrâ , formosam resonare docens Amarryllida sylvas , que de voyager dans le pays des démonstrations ; mais , mon cher ami , il faut donner à son ame toutes les formes possibles. C'est un feu que DIEU nous a confié , nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables , ouvrir toutes les portes de son ame à toutes les sciences et à tous les sentimens ; pourvu que tout cela n'entre pas pêle - mêle , il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire et vous aimer ; je veux que vous soyez newtonien , et que vous entendiez cette philosophie comme vous savez aimer.

Je ne fais pas ce qu'on pense à Rouen et à Paris , et j'ignore la raison pour laquelle vous me parlez de *Rousseau*. C'est un homme que je méprise infiniment comme homme , et que je n'ai jamais beaucoup estimé comme poète. Il n'a rien de grand ni de tendre ; il n'a qu'un talent de détail ; c'est un ouvrier , et je veux un génie. Il faut que vous vous foyez mépris quand vous m'avez conseillé de le louer , et même de caresser quelques personnes dont vous croyez qu'on doit mendier le suffrage. Je ne louerai jamais ce que je méprise , et je

—
1737. ne ferai jamais ma cour à personne. Prenez des sentimens plus hauts et plus honorables pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait que la France où l'on puisse vivre : c'est un pays fait pour les jeunes femmes et les voluptueux , c'est le pays des madrigaux et des pompons ; mais on trouve ailleurs de la raison , des talens , &c. *Bayle* ne pouvait vivre que dans un pays libre : la fève de cet arbre heureusement transplanté , eût été étouffée dans son pays natal.

Je fais que par - tout la jalousie poursuit les arts ; je connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poison de *Rouffseau* m'a été lancé jusqu'ici. Il a écrit que j'avais eu une dispute sur l'athéisme avec *s'Gravesende*. Sa calomnie a été confondue , et ainsi le seront tôt ou tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains personne , je ne demanderai de faveur à personne , et je ne déshonorerai jamais le peu de talens que la nature m'a donné , par aucune flatterie. Un homme qui pense ainsi mérite votre amitié , autrement j'en ferais indigne. C'est cette amitié seule qui me fera retourner en France , si j'y retourne.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur. Mille tendres complimens à M. de *Formont* que vous voyez , ou à qui vous écrivez.

J'ai

J'ai lu la pauvre ode de *Rouffseau* sur la paix ; — cela est presque aussi mauvais que tous ses derniers ouvrages.

L E T T R E X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Leyde, ce 25 février.

JE ne fais rien de rien. Si vous savez de mes nouvelles, mon respectable et généreux ami, vous me ferez un sensible plaisir de m'en apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le Prince de Prusse. Ce sera pour cet été, si en effet je me résous d'y aller; en attendant, je m'occuperai à l'étude. J'aurai des secours où je suis, et je ne perdrai pas mon temps; on le perd toujours dans une cour. Je sacrifie à présent l'idée d'une tragédie à la physique, à laquelle je me suis remis. *Newton* l'emporte sur ce Prince royal, il l'emportera bien sur des vers alexandrins; mais je vous jure que j'y reviendrai, puisque vous les aimez.

Le genre de vie que je mène est tout-à-fait de mon goût, et me rendrait heureux si je n'étais pas loin d'une personne qui avait daigné faire dépendre son bonheur de vivre avec moi.

Mandez - moi, je vous prie, vos intentions

Corresp. générale. Tome II. * I

— 1737. fur notre Enfant (*). Je n'écris point à mademoiselle *Quinault* ; je compte que vous joindrez à toutes vos bontés celle de l'assurer de ma tendre reconnaissance.

Si cet Enfant a en effet gagné sa vie, je vous prie de faire en sorte que son pécule me soit envoyé, tous frais faits. C'est une bagatelle ; mais il m'est arrivé encore de nouveaux désastres ; j'ai fait des pertes dans le chemin.

Souffrez que je joigne ici une lettre pour *Thiriot* le marchand. Adieu ; on ne peut être plus pénétré de vos bontés. Adieu, les deux frères que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie.

L E T T R E X L V I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

JE vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires à personne, et surtout de dire que je suis en Angleterre ; j'ai pour cela de très-fortes raisons. Il y aurait à moi, dans le moment critique où je me

(*) L'Enfant prodigue.

trouve , beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de *Pinga* une partie forte qui serait trop long - temps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amuser ; pareille somme dans les tableaux , cela vous amusera encore plus. Les billets des fermiers généraux font à fix pour cent ; c'est l'emploi le plus sûr de l'argent. Amusez-vous encore là - dessus. Achetez des actions ; cette marchandise baissera dans peu , du moins je le pense : c'est encore là un honnête délassement pour un chanoine , et je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amusemens. 1737.

De plus , mettons entre les mains de *M. Michel* , dont vous connaissez la probité et la fortune , la moitié de notre argent comptant , à raison de cinq pour cent , et pas davantage , ne fût-ce que pour six mois , cela vaudra quelque chose ; en fait d'intérêt il ne faut rien négliger , et dans le placement de son argent se conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela , comme mes autres affaires , soit dans un profond secret.

Encore dix-huit francs à d'*Arnaud* et deux *Henriades*. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre , mais je ne ferai pas si ingrat.

1737.

L E T T R E X L V I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

JE suis très-aïse , mon cher correspondant , que M. *Berger* me croye en Angleterre. J'y suis pour tout le monde , excepté pour vous. Remettez , je vous prie , cent louis d'or à M. le marquis *du Châtelet* , qui me les rapportera.

A présent , mon cher abbé , voulez - vous que je vous parle franchement ? Il faudrait que vous me fîssiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire , une marque d'amitié. Agifsons fans aucune façon. Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines ; traitez-moi comme un chapitre ; prenez le double , de votre ami le poëte philosophe , de ce que vous donnait votre cloître , fans préjudice du souvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela , et aimez-moi.

L E T T R E X L V I I I.

1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

L'HOMME qui a le secret du tombac qui se file, n'est pas le seul; mais je crois qu'on n'en peut filer que très-peu, et qu'il se casse. Sondez cet homme au tombac; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre, un laboratoire, la table, et une pension de cent écus. Il ferait à portée de faire ses expériences, et d'essayer de faire de l'acier, ce qui est bien plus aisé assurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philosophale, je ne suis pas surpris que, de six mille livres de rente, il soit réduit à rien. Un philosophe qui a six mille livres de rente, a la pierre philosophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt.

Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive sans délai à M. de *Guise*, à M. de *Lezeau* et autres; pour que vous voyiez M. *Pâris Duverney*, et que vous lui fassiez entendre qu'on me fera grand plaisir de me laisser jouir de la pension de la reine et de l'argent du trésor

— royal, dont j'ai un très-grand besoin, et
1737. dont je ferai très-obligé.

Veillez encore, mon cher abbé, arranger à l'amiable ma rente, mon dû et les arrérages avec l'intendant de M. de *Richelieu*; le tout sans marquer une défiance injuste. Cela devrait être consommé depuis plus d'un mois. Une assurance d'un paiement régulier épargnerait à monsieur le Duc des détails défagréables, délivrerait son intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami, beaucoup de pas perdus, des corvées fatigantes et infructueuses.

Nous en dirons davantage là-dessus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très-bonne machine pneumatique, ce qui est rare à trouver; un bon télescope de réflexion, ce qui pour le moins est aussi rare; les volumes des pièces qui ont été couronnées à l'académie. Ce sont là des choses savantes dont mon esprit peu savant a un besoin très-urgent.

Je n'ai, mon cher abbé, ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiste que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la messe; il aime la solitude: il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie, que quand un appartement que je bâtis

fera achevé ; en attendant , il faut que chacun étudie de son côté , et que vous m'aimiez toujours. 1737.

L E T T R E X L I X.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

IL y a plaisir , mon cher ami , à vous donner des commiffions favantes , tant vous vous en acquittez bien : on ne peut rendre service ni mieux ni plus promptement.

Je viens de faire fur le champ l'expérience que le favant charbonnier , M. *Grosse* , conseille fur le fer. J'en ai pesé un morceau de deux livres , que j'ai fait rougir fur une tuile à l'air ; je l'ai pesé rouge , je l'ai pesé froid , il a toujours été de même poids. J'ai pesé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés ; j'en ai pesé depuis deux livres jusqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer rouge plus grand , je l'ai trouvé plus petit de beaucoup , ce que j'attribue à l'effet de la fournaife prodigieusement ardente , qui aura enlevé quelques particules de fer ; c'est ce que je vous prie de dire au sieur *Grosse*.

— 1737. quand vous le verrez ; voyez donc promptement ce gnome , et avec votre *incognito* ordinaire , faites-lui une nouvelle consultation. C'est un homme bien au fait. Sachez donc , 1°. s'il croit que le feu pèse : 2°. si les expériences faites par M. *Homborg* et autres , doivent l'emporter à ce fujet sur celle du fer rouge et refroidi qui pèse toujours également. Nous sommes environnés , mon cher abbé , d'incertitudes dans tous les genres possibles. La moindre vérité donne des peines infinies à trouver.

3°. Demandez - lui si le miroir ardent du Palais royal fait le même effet sur les matières mises dans l'air libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là - dessus le faire jafer long-temps , lui demander les effets des rayons du soleil dans ce vide sur la poudre à canon , sur le fer , sur les liqueurs , sur les métaux , prendre un petit nota de toutes les réponses de ce savant.

4°. L'interroger si le phosphore de *Boyle* , si le phosphore igné s'allument dans le vide ; enfin , s'il a vu de bon naphte de Perse , et s'il est vrai que ce naphte brûle dans l'eau (*). Vous voilà , mon cher abbé , archi-physicien.

(*) M. de *Voltaire* s'occupait alors d'un Mémoire sur la nature et les lois de la propagation du feu , qu'il envoya pour concourir au prix de l'académie des sciences ; M. *Euler*

Je vous lutine furieusement , car j'ajoute —
 encore que le temps me presse. J'abuse 1737.
 excessivement de votre complaisance ; mais ,
 en revanche , je vous aime excessivement.

eut le prix , et l'académie fit une mention honorable du Mémoire de M. de *Voltaire*. Ses expériences sur le poids d'une masse de métal rougie au feu , comparé au poids de la même masse refroidie , ont été répétées par M. de *Buffon* , qui a trouvé que le poids de la masse refroidie était plus petit. Mais un savant physicien anglais a répété récemment cette expérience , et a trouvé le même résultat que M. de *Voltaire*. Il est difficile de faire cette expérience d'une manière concluante ; mais la plupart des physiciens sont de l'avis de M. de *Voltaire*.

Quant à l'augmentation du poids des métaux calcinés , ce phénomène observé par *Boyle* est très-réel ; mais il ne dépend point de la chaleur actuelle de ces métaux. Ils ne perdent point cette augmentation en refroidissant , mais seulement lorsqu'on les remet dans l'état métallique. Cette augmentation de poids a été long-temps un phénomène inexplicable. Comme les métaux ne se calcinent point dans les vaisseaux fermés , plusieurs physiciens avaient soupçonné qu'elle était due à l'air de l'atmosphère qui se combinait dans cette opération avec la terre métallique. Cette conjecture a été vérifiée depuis , et on a trouvé que l'augmentation de poids que les métaux acquièrent par la calcination , est due à une combinaison de la terre métallique , non avec l'air de l'atmosphère , mais avec celle des parties constituantes de cet air , à laquelle les chimistes donnent le nom d'air vital , d'air déphlogistiqué ; et dans le temps où M. de *Voltaire* écrivait ces lettres , la doctrine de *Sthal* était inconnue en France ; ainsi l'on ne doit point être étonné qu'il ne s'exprime pas toujours avec l'exactitude que le langage des chimistes a pu acquérir depuis cette époque. *Note de l'A. d. V.*

1737.

L E T T R E L.

A M. P I T O T,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 17 de mai.

Vous m'aviez flatté, Monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des Elémens de la philosophie de *Newton*, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manuscrit qui n'est qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'instruire.

Si après cela vous trouvez que le public puisse tirer quelque utilité de l'ouvrage, et que vous vouliez l'abandonner à l'impression, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques-uns des mystères newtoniens cachés jusqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère sans ce goût de la nouveauté, et surtout sans vos soins. Les libraires le demandent déjà avec assez d'empressement.

Je me flatte qu'un esprit philosophique —
 comme le vôtre ne sera point effarouché 1737.
 de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle
 propriété de la matière. Les effets en sont
 calculés ; et il est de toute impossibilité de
 reconnaître , pour principe de ces effets ,
 l'impulsion telle que nous en avons l'idée.
 Enfin, vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de questions avec vous , qu'ayant vu les expériences de M. *s'Gravesende* sur les chutes et les chocs des corps , j'ai été obligé d'abandonner le système qui fait la quantité de mouvement le produit de la masse par la vitesse , et en gardant pour M. de *Mairan* , et pour son mémoire , une estime infinie , je passe dans le camp opposé , ne pouvant juger d'une cause que par ses effets , et les effets étant toujours le produit de la masse par le carré de la vitesse , dans tous les cas possibles et à tous les momens.

Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraissent vraies) d'un docteur *Barclai* , évêque de Cloine , sur la manière dont nous voyons. Vous en lirez une petite ébauche dans ces *Elémens* ; mais je me repens de n'en avoir pas assez dit. Il me paraît surtout qu'il décide très-bien une question d'optique que personne n'a jamais pu résoudre. C'est la

— raison pour laquelle nous voyons dans un
1737. miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être suivant les lois ordinaires.

Il décide aussi la question du différend entre *Régis* et *Mallebranche*, au sujet du disque du soleil et de la lune qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils soient vus à l'horizon sous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve assez que *Mallebranche* et *Régis* avaient également tort.

Pour moi qui viens d'observer ces astres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous assurer que je les ai vus tout aussi grands que quand mes yeux les regardaient sans tube. Tous les assistans en ont jugé comme moi.

Ce n'est donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces astres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'au méridien, comme le dit *Mallebranche*.

J'ajouterai un article sur ce phénomène et sur celui des miroirs concaves, dans mon livre. En attendant, permettez que je vous consulte sur un fait d'une autre nature, qui me paraît très-important.

M. *Godin*, après le chevalier de *Louville*,

assure enfin que l'obliquité de l'écliptique a ———
diminué de près d'une minute depuis l'érec- 1737.
tion de la méridienne de *Cassini* à Sainte-
Pétrone. Il est donc constant que voilà une
nouvelle période , une révolution nouvelle
qui va changer l'astronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de
l'écliptique , ou l'écliptique de l'équateur.
Dans les deux cas , tous les méridiens doi-
vent changer peu à peu. Celui de Sainte-
Pétrone a donc changé : il est donc midi
un peu plutôt qu'il n'était. A-t-on fait sur
cela quelques observations ? Le système du
changement de l'obliquité , qui entraîne une
si grande révolution , pourrait-il subsister sans
qu'on se fût aperçu d'une aberration sensible
dans le mouvement apparent des astres ? Je
vous prie de me mander quelles nouvelles
on fait du ciel sur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles aussi
sur les mesures des degrés vers le pôle ? Je
serai bien attrapé si la terre n'était pas un
sphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe ;
mais je crois encore que M. de *Maupertuis*
trouvera la terre comme il l'a devinée. Il
est fait pour s'être rencontré avec celui que
Platon appelle l'éternel géomètre.

On ne peut être avec plus d'estime , que
moi , Monsieur , votre , &c.

1737.

L E T T R E L I.

A M. P I T O T.

Le 20 juin.

Vous devez avoir actuellement, Monsieur, tout l'ouvrage (*) sur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande, et j'ai appris depuis que le gouvernement désirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'Argenson fait de quoi il s'agit; je n'ai osé lui écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me permet guère d'avoir aucune correspondance à Paris, et surtout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela, il y a long-temps que j'aurais écrit à M. d'Argenson, avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé, et qui, depuis vingt-cinq ans, m'a toujours honoré de ses bontés. Je compte qu'il m'a conservé la même bienveillance.

Je vous supplie, Monsieur, de lui montrer cet article de ma lettre, quand vous le trouverez dans quelque moment de loisir. Vous l'instruirez mieux que je ne le ferais

(*) Les Elémens de la philosophie de *Newton*.

touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant
commencé l'édition en Hollande, et en ayant 1737.
fait présent au libraire qui l'imprime, je n'ai
songé à le faire imprimer en France que
depuis que j'ai su qu'on désirait qu'il y
parût avec privilège et approbation.

Ce livre est attendu ici avec plus de curio-
sité qu'il n'en mérite, parce que le public
s'empresse de chercher à se moquer de l'au-
teur de la Henriade devenu physicien. Mais
cette curiosité maligne du public servira encore
à procurer un prompt débit à l'ouvrage, bon
ou mauvais.

La première grâce que j'ai à vous deman-
der, Monsieur, est de me dire en général
ce que vous pensez de cette philosophie,
et de me marquer les fautes que vous y
aurez trouvées. J'ai un instinct qui me fait
aimer le vrai; mais je n'ai que l'instinct,
et vos lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique assez clai-
rement; je suis comme les petits ruisseaux;
ils sont transparens parce qu'ils sont peu
profonds. J'ai tâché de présenter les idées
de la manière dont elles sont entrées dans
ma tête. Je me donne bien de la peine pour
en épargner à nos Français qui, généra-
lement parlant, voudraient apprendre sans
étudier.

— 1737. Vous trouverez, dans mon manuscrit, quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, et c'est peut-être ce qui sera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails surtout que j'ai recours à votre tête algébrique et infatigable; la mienne, poétique et malade, est fort empêchée à peser le soleil.

Si madame votre femme est accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce sera un honnête homme et un philosophe de plus, car j'espère qu'il vous ressemblera. (*)

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter sur ma reconnaissance autant que sur mon estime et mon amitié; il serait indigne de la philosophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très-humble, &c.

P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier comme vous faites, et encore plus de parler d'acte par-devant notaire; je le déchirerais. Votre nom me suffit, et je ne veux point que le nom d'un philosophe

(*) Le fils de M. Pitot est actuellement avocat général de la cour des aides de Montpellier.

foit déshonoré par des obligations en par-
chemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de justice n'auraient pas beau jeu. 1737.

L E T T R E L I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'AI reçu vos lettres, mon cher *Isaac*, comme nos pères reçurent les cailles dans le désert; mais je ne me lasserai pas de vos lettres comme ils se lassèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours assuré un succès invariable pour les Lettres juives. Comptez que vous vous lasserez plutôt d'en écrire, que le public de les lire et de les désirer.

Je suis très-aise que vous ayez exécuté ce petit projet d'Anecdotes littéraires. Le goût que vous avez pour le bon et pour le vrai ne vous permettra pas de passer sous silence les Visions de *Marie Alacoque*:

Les vers français que *Jésu-Christ* a faits pour cette sainte; vers qui feraient penser que notre divin Sauveur était un très-mauvais poëte, si on ne savait d'ailleurs que

Corresp. générale. Tome II. * K

— Languet , archevêque de Sens , a été le Pel-
1737. legrin qui a fait ces vers de *Jésu-Christ* :

L'impertinence absurde des jésuites qui , dans leur misérable journal , viennent d'affurer que l'Essai sur l'homme , de *Pope* , est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne :

Le style d'un certain père *Regnault* , auteur des *Entretiens physiques* ; style digne de son ignorance. Ce bon père a la justice d'appeler les admirables découvertes et les démonstrations de *Newton* sur la lumière , un *système* ; et ensuite il a la modestie de proposer le sien. Il dit qu'*Hercule* était *physicien* , et qu'on ne pouvait résister à un *physicien de cette force*. Il examine la question du vide , et il dit ingénieusement : Voyons s'il y a du vide ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse.

C'est-là le style de nos beaux esprits savans , qui ne peuvent imiter que les défauts de *Voiture* et de *Fontenelle*.

Pareilles impertinences dans le père *Castel* qui , dans un livre de mathématiques , pour faire comprendre que le cercle est un composé d'un infini de lignes droites , introduit un ouvrier faisant un talon de souliers , qui dit qu'un cône n'est qu'un pain de sucre , &c. &c. ; et que ces notions fussent pour être bon mathématicien.

Les cabales et les intrigues pour faire réuffir de mauvaises pièces , et pour faire croire qu'elles ont réuffi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eus : témoin l'Ecole des amis , Childéric, et tant d'autres qu'on ne peut lire. 1737.

Enfin, vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public.

Vous faites fort bien , tandis que vous êtes encore jeune , d'enrichir votre mémoire par la connaissance des langues ; et puisque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver , il est bon que vous vous fassiez un fonds d'érudition , qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout est également frivole en ce monde ; mais il y a des inutilités qui passent pour solides , et ces inutilités-là ne sont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez le fruit , soit que vous restiez dans les pays étrangers , soit que vous rentriez dans votre patrie.

Voici une lettre que j'ai reçue , laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de *Rouffseau*. Adieu ; je vous aime autant qu'il est méprisable. Je vous suis attaché pour toute ma vie.

1737.

L E T T R E L I I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

MONSIEUR de *Brézé* est-il bien folide ? Qu'en pensez-vous , mon prudent ami ? Cet article d'intérêt mûrement examiné , prenez vingt mille livres chez M. *Michel* , et donnez-les à M. de *Brézé* , en rentes viagères au denier dix. Cet emploi fera d'autant plus agréable , qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux , et une fois arrangée , si la terre de *Spoÿ* peut se donner pour cinquante mille livres , nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions , nous emprunterons au denier vingt , cela ne sera difficile ni à vous ni à moi ; la vie est courte. *Salomon* dit qu'il faut jouir : je songe à jouir , et pour cela je me fens une grande vocation pour être jardinier , laboureur et vigneron ; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres , à bêcher la terre et à la faire fructifier , qu'à faire des tragédies , de la chimie , des poèmes épiques , et autres sublimes sottises qui

font des ennemis implacables. Donnez l'Enfant prodigue à *Prault*, moyennant cinquante louis d'or, fix cents francs tout de suite, et un billet pour les autres fix cents livres, payables quand ce malheureux Enfant verra le jour. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflets.

1737.

LETTRE LIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 3 de novembre.

N'OSANT vous écrire par la poste, je me fers de cet homme qui part de Cirey, et qui se charge de ma lettre. Croiriez-vous bien que la plus lâche et la plus infame calomnie qu'un prêtre puisse inventer, a été cause de mon voyage en Hollande? Vous avez été, avec plusieurs honnêtes gens, enveloppé vous-même dans cette calomnie absurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'est pas permis encore de vous dire ce que c'est. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié

— 1737. qui nous unit depuis plus de vingt ans , et qui ne finira qu'avec ma vie , de ne paraître pas seulement soupçonner que vous sachiez qu'il y a eu une calomnie sur notre compte. Ne dites point surtout que vous ayez reçu de lettre de moi ; cela est de très - grande conséquence. Il vous paraîtra sans doute surprenant qu'il y ait une pareille inquisition secrète ; mais enfin elle existe , et il faut que les honnêtes gens qui sont toujours les plus faibles , cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du *Resnel* , qui est venu passer un mois à Cirey , et je ne me suis privé de cette consolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint - Martin. Mon cher *Thiriot* , quand vous saurez de quoi il a été question , vous rirez et vous serez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'*Emilie* , et vous faites très-bien de ne vivre que dans celle de *Pollion*.

Je lus , il y a un mois , le petit extrait que mademoiselle *Deshayes* avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée* , et je dis à madame du *Châtelet* : Je suis sûr qu'avant qu'il soit peu *Pollion* épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une forte de mérite peu commun ; et cela , joint à tant

de talens et de grâces , fait en tout une per-
 sonne si respectable , qu'il était impossible
 de ne pas mettre tout son bonheur et toute
 sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit
 public , mon cher ami , et que mes com-
 plimens soient bien secrets , je vous en con-
 jure. Je souhaite qu'on se souvienne de moi
 dans votre temple des Muses ; je veux être
 oublié par-tout ailleurs. 1737.

Je viens de lire les paroles de Castor et
 Pollux. Ce poëme est plein de diamans bril-
 lans ; cela étincelle de pensées et d'expres-
 sions fortes. Il y manque quelque petite
 chose que nous sentons bien tous , et que
 l'auteur sent aussi ; mais c'est un ouvrage
 qui doit faire grand honneur à son esprit.
 Je n'en fais pas le succès ; il dépend de la
 musique , et des fêtes , et des acteurs. Je
 souhaiterais de voir cet opéra avec vous ,
 d'en embrasser les auteurs , de souper avec
 eux et avec vous , mon cher ami , si je pou-
 vais souhaiter quelque chose ; mais mon petit
 paradis terrestre me retiendra jusqu'à ce que
 quelque diable m'en chasse.

Vous savez peut-être que le seul vrai
 prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé
 dans notre Eden un petit ambassadeur (*)

(*) Le baron de Keyserling.

— 1737. qu'il qualifie de son ami intime, et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtisans, mais notre prince n'aura que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme *Adam* et *Eve* reçoivent l'ange dans le Paradis de *Milton*, à cela près qu'il a fait meilleure chère, et qu'il a eu des fêtes plus galantes. Notre prince devient tous les jours plus étonnant; c'est un prodige de talens et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne sont pas faits pour être gouvernés par un tel homme; ils ne méritent pas d'être heureux.

Il m'envoie quelquefois de gros paquets qui font six mois en route, et qui probablement arriveraient plutôt s'ils passaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fussiez notre unique correspondant. Je me flatte que dans peu il me sera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne fera pas grand, et vous ferez toujours à la tête.

Vous devriez bien aller voir mes nièces, qui ont perdu leur père. Vous me ferez grand plaisir de leur parler de leur oncle le solitaire (sans témoins s'entend). Il y a là une nièce aînée qui est une élève de *Rameau*, et qui a l'esprit aimable. Je voudrais bien l'avoir auprès de moi, aussi-bien que sa
sœur.

sœur. Vous pourriez leur en inspirer l'envie ; —
elles ne se repentiraient pas du voyage. 1737.

Mandez-moi donc des nouvelles de votre fanté , de vos plaisirs , de tout ce qui vous regarde , et de nos amis que j'embrasse en bonne fortune. Adieu , mon très-cher ami que j'aimerai toujours.

L E T T R E L V.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

VOTRE patience , mon cher abbé , va être mise à une étrange question ; je tremble qu'elle n'en puisse soutenir l'épreuve. J'espère tout de votre amitié. Affaires temporelles , affaires spirituelles , ce font-là les deux grands sujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de *Lezeau* me doit trois ans ; il faut le presser sans trop l'importuner. Une lettre au prince de *Guise* , cela ne coûte rien et avance les affaires. Les *Villars* et les d'*Auñeuil* doivent deux années ; il faut poliment et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers ; il faut aussi terminer avec M. de *Richelieu* , et en

Corresp. générale. Tome II. * L

— 1737. passer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce qu'il me propose; mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. Concluez donc, mon cher ami; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières qui me sont toujours très-utiles.

Prault doit donner cinquante francs à monsieur votre frère. Je le veux; c'est un petit pot de vin, une bagatelle qui est entrée dans mon marché; et quand cette bagatelle sera payée, monsieur votre frère grondera de ma part le négligent *Prault* qui, dans les envois des livres que je veux, met toujours des retards qui m'impatientent cruellement; rien de tout ce qu'il m'expédie, n'arrive à point nommé.

Monsieur votre frère demandera ensuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un *Puffendorf*, la Chimie de *Boërhaave* la plus complète; une Lettre sur la divisibilité de la matière, chez *Jombert*; la Table des trente premiers tomes de l'Histoire de l'académie des sciences; *Mariotte*, de la nature de l'air; *idem*, du froid du chaud; *Boyle*, de *ratione inter ignem et flammam*, difficile à trouver; c'est l'affaire de monsieur votre frère.

Autres commissions. Deux rames de papier de ministre, autant de papier à lettres, le tout papier de Hollande; douze bâtons de

cire d'Espagne à l'esprit de vin, une sphère copernicienne, un verre ardent des plus grands, mes estampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres, les plus longs sont les meilleurs; deux planches bien graduées, des terrines, des retortes. En fait d'achat, mon ami, qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher, au médiocre moins coûteux.

Voilà pour le bel esprit qui cherche à s'instruire à la suite des *Fontenelle*, des *Boyle*, des *Boërhaave* et autres savans. Ce qui suit est pour l'homme matériel qui digère fort mal, qui a besoin de faire, à ce qu'on lui dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-boure, et grandes boucles de diamans pour fouliers, autres boucles à diamans pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de fenteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très-bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très-propres, une paire de ciseaux

— de poche très-bons , deux broffes à frotter,
1737. enfin trois paires de pantouffles bien fourrées;
et puis je ne me fouviens de rien de plus.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut , trois même s'ils font nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville , non à mon adresse , car je suis en Angleterre , je vous prie de vous en fouvenir , mais à l'adresse de madame de *Champonin*.

Tout cela coûte , me direz-vous ; et où prendre de l'argent ? Où vous voudrez , mon cher abbé ; on a des actions , on en fond : il ne faut jamais rien négliger de son plaisir , parce que la vie est courte ; je ferai tout à vous pendant cette courte vie.

L E T T R E L V I .

A M. T H I R I O T .

A Cirey , le 6 décembre.

JE vois par votre lettre , mon cher ami , que vous êtes très-peu instruit de la raison qui m'a forcé de me priver pour un temps du commerce de mes amis ; mais votre commerce m'est si cher que je ne veux pas hasarder de vous en parler dans une lettre qui

peut fort bien être ouverte, malgré toutes mes précautions. 1737.

J'ai cru devoir mander au Prince royal la calomnie dont je vous remercie de m'avoir instruit. Vous croyez bien que je ne fais, ni à lui ni à moi, l'outrage de me justifier; je lui dis seulement que votre zèle extrême pour sa personne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes sentimens m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'est un de ces attentats méprisables, un de ces crimes de la canaille, que les rois doivent ignorer. Nous autres philosophes, nous devons penser comme des rois; mais malheureusement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux.

Vous deviez bien m'envoyer les verficulets du Prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire, et que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les favans et les princes s'empressent à rendre hommage à madame de *la Poplinière*.

Mais quoi! si ma muse échauffée
Eût loué cet objet charmant,
Qui réunit si noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée,
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.

1737.

La louer est un vain emploi ;
 Elle régnera bien fans moi
 Dans ce monde et dans la mémoire ;
 Et l'heureux maître de son cœur ,
 Celui qui fait seul son bonheur ,
 Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers , on imprime l'Enfant prodigue un peu différent de la détestable copie qu'ont les comédiens , et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au Prince royal.

Je n'ai encore fait que deux actes de Mérope , car j'ai un cabinet de physique qui me tient au cœur. *Pluribus attentus , minor ad singula.*

Je trouve dans Castor et Pollux des traits charmans ; le tout ensemble n'est pas peut-être bien tissu. Il y manque le *molle et amatum* , et même il y manque de l'intérêt. Mais , après tout , je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demi-douzaine de petits morceaux qui sont épars dans cette pièce , qu'un de ces opéra insipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en sont pas toujours bien lyriques , et je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand Rameau. Je ne songe point à sa musique que je n'aye de tendres retours pour Samson. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'opéra :

Profonds abymes de la terre ,
 Enfer , ouvre-toi , &c. ?

 1737.

Mais ne pensons plus aux vanités du monde.

Je vous remercie , mon ami , d'avoir consolé mes nièces : je ne leur proposais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienféances s'accommodassent avec ce voyage. Mais voici une autre négociation qui est assez digne de la bonté de votre cœur et du don de persuader dont DIEU a pourvu votre esprit accort et votre longue physionomie.

Si madame *Pagnon* voulait se charger de marier la cadette à quelque bon gros robin , je me chargerais de marier l'aînée à un jeune homme de condition , dont la famille entière m'honore de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Affurément je ne veux pas hasarder de la rendre malheureuse ; elle aurait affaire à une famille qui serait à ses pieds ; elle serait maîtresse d'un château assez joli qu'on embellirait pour elle. Un bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que si elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle passerait une partie de l'année avec madame *du Châtelet* ; elle viendrait à Paris avec nous dans l'occasion : enfin , je ferais son père.

— 1737. C'est, mon cher ami, ce que je lui propose, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations : attenter à la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité ; c'est le péché contre nature. C'est à votre prudence à fonder ses inclinations. Si, après que vous lui aurez présenté ce parti avec vos lèvres de persuasion, elle le trouve à son gré, alors qu'elle me laisse faire. Vous pourrez lui insinuer un peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait à Paris, et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement. Ce serait ensuite à elle à ménager tout doucement l'esprit de ses oncles.

Tout ceci, comme vous le voyez, est l'exposition de la pièce ; mais le dernier acte n'est pas, je crois, près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos mains.

Voici un petit mot de lettre pour l'ami *Berger*. Adieu, je vous embrasse. Comment donc le gentil *Bernard* a-t-il quitté *Pollion* et *Tucca* ?

Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce, qui me fait beaucoup de plaisir. Elle n'est pas loin d'accepter ce que je lui propose, et elle a raison. *Vale*.

L E T T R E L V I I.

1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Vous me parlez, mon cher abbé, d'un bon homme de chimiste, et je vous écoute avec plaisir; vous me proposez ensuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il fera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une grande commodité pour cultiver à son aise son talent de chimiste; mais il faudrait qu'il sût dire la messe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du château: cette messe est une condition sans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an; mais je ne peux rien faire de plus.

Il faut encore l'instruire qu'on mange très-rarement avec madame la marquise *du Châtelet*, dont les heures de repas ne sont pas trop réglées; mais il y a la table de M. le comte *du Châtelet* son fils, et d'un précepteur, homme d'esprit, servie régulièrement à midi et à huit heures du soir. M. *du Châtelet* père y mange souvent, et quelquefois nous soupions tous ensemble. D'ailleurs on jouit

— 1737. ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner, pour le présent, qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propositions, il peut venir et apporter tous ses instrumens de chimie. S'il a besoin d'argent, vous pourrez lui donner un quartier d'avance, à condition qu'il partira sur le champ. S'il tarde à partir, ne tardez pas, mon cher trésorier, à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse. Au lieu de deux cents cinquante louis, envoyez-en hardiment trois cents avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés.

Au reste, mon cher ami, je suppose que votre chimiste est un homme sage, puisque vous le proposez : dites-moi son nom, car encore faut-il que je sache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la *Fahrenheit*, il en fera ici, et il rendra service à la physique. Ces thermomètres quadrent-ils avec ceux de *Réaumur* ? Ces instrumens ne conviennent qu'autant qu'ils sonnent la même octave.

LETTRE LVIII.

1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

JE vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à secondes chez *Leroi*, ou chez *Lebon*, ou chez *Tiout*; enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête savoyard que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour, (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu,) de cette montre à répétition, vous l'expédieriez tout de suite, et vous ferez là une affaire dont je ferai bien fatisfait.

D'Hombre, que vous connaissez, a fait banqueroute; il me devait quinze cents francs; il vient de faire un contrat avec ses créanciers, que je n'ai point signé. Parlez, je vous prie, à un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle dont je suis très-mécontent.

J'ai lu l'épître de *d'Arnaud*; je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma fanté ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup.

— Retenez-le à dîner quelquefois chez M. du
1737. *Breuil*, je payerai les poulardes très-volontiers ; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remerciemens à vous faire.

L E T T R E L I X.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

O N m'avait mandé, mon cher ami, que tous les meubles d'*Arouet* avaient été brûlés, et son logement consumé : je vois avec plaisir que cela n'est pas. Ne négligez rien, je vous en conjure, tant auprès de M^c *Picard* qu'auprès de ses connaissances, pour découvrir le mariage secret d'*Arouet*. Cela m'est important, car je suis sur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans cette affaire des convulsions. Quel fanatisme ! mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies : tout bon français applaudit à un bon janséniste qui crie contre les formulaires et les excommunications, et qui se moque

un peu de l'infailibilité du pape ; mais on —
 méprise un insensé qui se fait crucifier , et 1737.
 un imbécille qui assiste à ces crucifiemens
 de galetas.

Je fais bien qu'il ne serait pas mal que
 je fusse à Paris ; mais je crois mes intérêts
 mieux entre vos mains qu'entre les miennes ;
 et l'ancien trésorier du chapitre de Saint-
 Méri a , pour conduire les affaires de ce bas
 monde , infiniment plus d'intelligence que
 son ami le philosophe , qui , dans sa solitude
 de Cirey , fait des vers , étudie *Newton* , le
 tout avec assez peu de succès , et qui en
 outre digère fort mal.

L E T T R E L X.

A M. T. H I R I O T.

A Cirey , le 21 décembre.

J E réponds en hâte , mon cher ami , à votre
 lettre du 18 , touchant l'article qui con-
 cerne mes nièces. Vous mandez à madame
du Châtelet que vous pensez que je veux
 faire plus de bien à ce gentilhomme que
 je propose qu'à ma nièce même. Je crois en
 faire beaucoup à tous les deux , et je crois
 en faire à moi-même en vivant avec une

— 1737. personne à qui le sang et l'amitié m'unissent , qui a des talens , et dont l'esprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très - honnête , convenable à un gentilhomme , et , qui plus est , lucrative , que ma nièce pourrait acheter , et qui lui appartiendrait en propre. Je connais moins la cadette que l'aînée ; mais quand il s'agira d'établir cette cadette , je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de sa campagne , et qu'elle voulût avoir un jour sa sœur auprès d'elle ; si cette sœur aimait mieux être dame de château que citadine de Paris mal-aîsée , je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terrestre. Au bout du compte , je n'ai réellement de famille qu'elles ; je ferai très-aîsée de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux , infirme , et qu'alors il est doux de retrouver des parens attachés par la reconnaissance. Si elles se marient à des bourgeois de Paris , serviteur très-humble , elles sont perdues pour moi. Vieillir fille est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfans. Il n'y a que quelques fous de philosophes , du nombre desquels nous sommes , à qui il soit décent de se sauver de la règle

générale. Je peux vous assurer enfin que je compte faire le bonheur de mademoiselle *Mignot*, mais il faut qu'elle le veuille ; et vous qui êtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien. — 1737.

Faites ma cour, mon cher ami, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Orphée*. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E L X I.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 23 décembre.

MON cher ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique, ni aux souhaits de partager quelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force, au bout du compte. *Pollion* vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troies, et à Troies vous trouveriez la mienne et des relais. En un jour et demi vous feriez le voyage, et puis ô *noctes cænæque Deûm!* On fait bien qu'on ne pourrait vous garder long-temps, mais enfin on vous verrait.

Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des *Linant*, que le frère commençait

— à faire de bons vers , et que sa tragédie
1737. n'était pas en si mauvais train. Quand je vois qu'un disciple d'*Apollon* pêche par le cœur , je ressens les douleurs d'un directeur qui apprend que sa pénitente est au b.....

Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard , je ne lui en fais aucun mauvais gré. J'aurais voulu trouver mieux pour elle. Cependant il est certain qu'elle aurait eu huit mille livres de rente au moins ; mais enfin elle ne l'a pas voulu , et vous savez si je veux la gêner. Je ne veux que son bonheur , et je mettrais une partie du mien à pouvoir vivre quelquefois avec elle. Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'ensevelisse pas dans un petit ménage avec des caillettes de la rue Thibautodé. Il me semble qu'elle était faite pour Cirey. Une tragédie nouvelle est actuellement le démon qui tourmente mon imagination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agite. Physique , géométrie , adieu jusqu'à Pâques : sciences et arts , vous servez par quartier chez moi ; mais *Thiriot* est dans mon cœur toute l'année. Votre frère m'a envoyé des habits qui sont si beaux que j'en suis honteux.

Portez - vous bien , aimez - moi , écrivez - moi.

A propos , j'ai corrigé les premiers actes
d'Oedipe ,

d'Oedipe, Zaïre, et tous mes petits ouvrages ; toujours enfantant, toujours léchant. 1737.
Mais le monde est trop méchant.

L E T T R E L X I I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

IL est impossible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des sciences, depuis qu'elle distribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuse académie française pour l'académie des sciences. On envoya un jour dix huit singes à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre sur son canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un singes, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cherabbé, ce *quiproquo*, comme je le présume, il faut vite acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable académie, et je vous renverrai les ennuyeux complimens de la pauvre académie française. Franchement, il serait dur d'avoir des complimens que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages dont j'ai besoin.

1738.

L E T T R E L X I I I .

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, . . . janvier.

*Romulus et Liber pater et cum Castore Pollux. . .**Ploravere suis non respondere favorem**Speratum meritis.*

JE ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous rappeler à ce petit texte dont votre mérite, vos travaux et le prix injuste que vous en recevez, font le commentaire.

Vos huit triangles liés entre eux, et formant ce bel eptagone, qui prouve tout d'un coup l'infailibilité de vos opérations; enfin, votre génie et vos connaissances, très-fort au-dessus de cette opération même, doivent vous assurer en France et les plus belles récompenses et les éloges les plus unanimes. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie se déchaînait contre vous. Des personnes incapables de savoir même quel est votre mérite, s'avisaient à Paris de vous chançonner, quand vous travailliez sous le cercle polaire pour l'honneur de la France et de la raison humaine. Je reçus à Amsterdam, l'hiver dernier, une chançon

plate et misérable contre plusieurs de vos amis et contre vous ; elle était de la façon du petit *Lélio*, et je crus reconnaître son écriture. Le couplet qui vous regardait était très-outrageant, et finissait par ,

*Les meules de moulin
De ce catotin.*

C'est ainsi qu'un misérable bouffon traitait et votre personne et votre excellent livre (*), qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais aussi M. *Muffchembroëck* me disait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de physique. *S'Gravesende* en parlait sur ce ton, et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. *Cassini*, et après lui M. de *Fontenelle*, assurassent si hardiment le prétendu ovale de la terre sur les petites différences très-peu décisives qui se trouvaient dans leurs degrés, tandis que les mesures de *Norwood* assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnemens lui ont donnée, et que vos mesures infaillibles ont confirmée.

Tôt ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on

(*) Discours sur la figure des astres.

— a soutenu des thèses contre la circulation du
1738. sang : songez à *Galilée*, et consolez-vous.

Je suis persuadé que quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses. (1)

J'avais osé, dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'entendais de *Newton*, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout : j'ai suspendu cette édition qui se faisait à *Amsterdam*, pour avoir l'attache du ministère de France; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à *M. Pitot* qui se chargeait de solliciter le privilège. Le livre est approuvé depuis huit mois; mais monsieur le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être aplatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, &c., cela n'est pas permis à un pauvre

(1) *Maupertuis* avait été blessé de la modicité de la récompense; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant *Clairaut*, *Camus*, *Lemonnier*.

français. J'ai parlé de vous et de votre livre dans mes petits Elémens , avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces Elémens : vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. Pitot m'avait pourtant flatté que *ce petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe*. Je vous prie de lui en parler. Il y a six mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé dans mon ignorance et dans les vers ; j'ai fait une tragédie , mais je n'attends que des sifflets. J'ai une fois fait un poëme épique , il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe : toute ma récompense a été d'être joué en personne, moi , mes amis et ma Henriade , aux italiens et à la foire , avec approbation et privilège.

Qui benè latuit , benè vixit. Je n'ai plus assez de santé pour travailler à rien , ni pour vous étudier ; mais je vous admirerai et vous aimerai toute ma vie , vous et le grand petit Clairaut.

1738.

1738.

L E T T R E L X I V .

A M. T H I R I O T .

A Cirey , le 25 janvier.

JE comptais , mon cher ami , vous envoyer un énorme paquet pour le Prince , et j'aurais été charmé que vous eussiez lu tout ce qu'il contient ; vous eussiez vu et peut-être approuvé la manière dont je pense sur bien des choses , et surtout sur vous : je lui parle de vous comme le doit faire un homme qui vous estime et qui vous aime depuis si long-temps. Il doit , par vos lettres , vous aimer et vous estimer aussi ; cela est indubitable , mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un philosophe indépendant , comme un homme qui s'attache à lui par goût , par estime , sans aucune vue d'intérêt. Il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointemens , et qui , à la longue , attire en effet des récompenses solides. C'est sur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans son esprit , et c'est de là que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. J'étais d'autant plus disposé à le croire que vous me mandâtes , il y a quelque temps , à propos de M. de

Keyserling, que le Prince envoya de Berlin à madame la marquise du Châtelet, le prince
 NOUS a aussi envoyé un gentilhomme, &c. Vous
 ajoutiez je ne fais quoi de bruit dans le monde,
 à quoi je n'entendais rien, et tout ce que je
 comprenais, c'était que le Prince vous donnait
 tous les agrémens et toutes les récompenses
 que vous méritez et que vous devez en attendre.

1738.

Enfin, je croyais ces récompenses si sûres
 que M. de *Keyserling*, qui est en effet son favori,
 et dont le Prince ne me parle jamais que comme
 de son ami intime, me dit que l'intention de
 son Altesse royale était de vous faire sentir,
 de la manière la plus gracieuse, les effets de
 sa bienveillance. Voici à peu-près mot à mot
 ce qu'il me dit : „ Notre prince n'est pas riche
 „ à présent, et il ne veut pas emprunter,
 „ parce qu'il dit qu'il est mortel, et qu'il n'est
 „ pas sûr que le roi son père payât ses dettes.
 „ Il aime mieux vivre en philosophe en atten-
 „ dant qu'il vive un jour en grand roi ; et il
 „ serait très-fâché alors qu'il y eût un prince
 „ sur la terre qui récompensât mieux ses ser-
 „ viteurs que lui. Je vous avouerai même,
 „ continua-t-il, que l'extrême envie qu'il a
 „ d'établir sa réputation chez les étrangers,
 „ l'engagera toujours à prodiguer des récom-
 „ penses d'éclat sur ses serviteurs qui ne sont
 „ pas ses sujets „.

1738. — Ce fut à cette occasion que je parlai de vous à M. de *Keyserling*, dans des termes qui lui firent une très-grande impression. C'est un homme de beaucoup de mérite, qui s'est conduit avec le roi en serviteur vertueux, et auprès du Prince en ami véritable. Le roi l'estime, et le Prince l'aime comme son frère. Madame la marquise *du Châtelet* l'a si bien reçu, lui a donné des fêtes si agréables, avec un air si aisé, et qui sentait si peu l'empressement et la fatigue d'une fête, elle l'a forcé d'une manière si noble et si adroite à recevoir des présens extrêmement jolis, qu'il s'en est retourné enchanté de tout ce qu'il a vu, entendu et reçu. Ses impressions ont passé dans l'ame du Prince royal, qui en a conçu pour madame la marquise *du Châtelet* toute l'estime, et j'ose dire l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous persuader que M. de *Keyserling* doit être l'homme par qui les bienfaits du Prince doivent tomber sur vous.

Je vous répète que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension, et si par hasard (car il faut prévoir tout) il arrivait que son Altesse royale prît votre refus pour un mécontentement secret, ce que je ne crois pas, je vous réponds qu'en ce cas M. de

Keyserling

Keyserling vous servirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez sur ce ton : que vos lettres insinuent toujours au Prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service, à vos soins, à votre sagesse, à votre défintéressement ; et je vous réponds , moi , que vous vous en trouverez très-bien. J'ai été prophète une fois en ma vie , aussi n'était-ce pas dans mon pays ; c'était à Londres , avec notre cher *Fakener*. Il n'était que marchand , et je lui prédis qu'il serait ambassadeur à la Porte. Il se mit à rire ; et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous serez un jour chargé des affaires du prince devenu roi , et quoique je fasse cette prédiction dans mon pays , votre sagesse l'effectuera. Mais d'une manière ou d'autre , soyez sûr d'une fortune.

Je suis bien aise que *Piron* gagne quelque chose à me tourner en ridicule (3). L'aventure de la *Malcrais-Maillard* est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très-galans ; car , quand *Maillard* nous écrivait , nous ne lisions pas ses vers ; quand mademoiselle de la *Vigne* nous écrivit , nous lui fîmes des déclarations.

Monsieur le chancelier n'a pas cru devoir m'accorder le privilège des *Elémens* de *Newton* :

(3) Dans la *Métromanie* , où *Piron* a tiré parti de cette aventure que tout le monde connaît.

— peut-être dois-je lui en être très-obligé. Je
 1738. traitais la philosophie de *Descartes* comme
Descartes a traité celle d'*Aristote*. M. *Pitot*, qui
 a examiné mon ouvrage avec soin, le trouvait
 assez exact : mais enfin je n'aurais eu que de
 nouveaux ennemis, et je garderai pour moi
 les vérités que *Newton* et *s'Gravesende* m'ont
 apprises. Adieu, mon cher ami.

L E T T R E L X V.

A M. THIRIOT.

Cirey, ce 7 février.

JE vous envoie, mon cher ami, une lettre
 pour le Prince royal, en réponse à celle que
 vous m'avez dépêchée par l'autre voie. Sa lettre
 contenait une très-belle émeraude accompa-
 gnée de diamans brillans, et je ne lui envoie
 que des paroles. Soyez sûr, mon cher *Thiriot*,
 que mes remercimens pour lui feront bien plus
 tendres et bien plus énergiques, quand il aura
 fait pour vous ce que vous méritez et ce que
 j'attends. Ne soyez point du tout en peine de
 la façon dont je m'exprime sur votre compte,
 quand je lui parle de vous ; je ne lui écris
 jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occasion
 des lettres qu'il peut faire passer par vos mains,

et que je le prie de vous confier. Je suis bien loin de paraître soupçonner qu'il soit seulement possible qu'il vous ait donné le moindre sujet d'être mécontent. Quand je serais capable de faire cette balourdise, l'amitié m'en empêcherait bien. Elle est toujours éclairée quand elle est si vraie et si tendre. Continuez donc à le servir dans le commerce aimable de littérature dont vous êtes chargé, et soyez sûr, encore une fois, qu'il vous dira un jour : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, &c.* — 1738.

Vous vous intéressez à mes nièces ; vous savez sans doute ce que c'est que M. de la Rochemondière, qui veut de notre aînée. Je le crois homme de mérite, puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. Si je peux faciliter ce mariage, en assurant vingt-cinq mille livres, je suis tout prêt ; et s'il en veut trente, j'en assurerai trente ; mais pour de l'argent comptant, il faut qu'il soit assez philosophe pour se contenter du sien, et de vingt mille écus que ma nièce lui apportera. Je me suis cru, en dernier lieu, dans la nécessité de prêter tout ce dont je pouvais disposer. Le prêt est très-assuré ; le temps du paiement ne l'est pas ; ainsi je ne peux m'engager à rien donner actuellement par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes sentimens pour elle

—
1738. comme quelque chose d'aussi sûr qu'un contrat par-devant notaire. J'aurais bien mauvaise opinion de celui qui la recherche, si un présent de noce de plus ou de moins (qu'il doit laisser à ma discrétion) pouvait empêcher le mariage. C'est une chose que je ne peux soupçonner. Je ferai à peu-près pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur frère, correcteur des comptes, est bien pourvu. Le petit frère fera, quand il voudra, officier dans le régiment de M. *du Châtelet*. Voilà toute la nichée établie d'un trait de plume. Votre cœur charmant, et qui s'intéresse si tendrement à ses amis, veut de ces détails. C'est un tribut que je lui paye.

Mandez-moi si ce que l'on publie, touchant la cuirasse de *François I*, est vrai. Je ne fais de qui est Maximien (*). On la dit de l'abbé *le Blanc*. Mais quel qu'en soit l'auteur, je serais très-fâché qu'on m'en donnât la gloire, si elle est bonne; et en cas qu'elle ne vaille rien, je rends les sifflets à qui ils appartiennent.

J'achèterai sur votre parole le livre de l'abbé *Bannier*; je compte n'y point trouver que *Cham* est l'*Ammon* des Egyptiens, que *Loth* est l'*Erichée*, qu'*Hercule* est copié de *Samson*, que *Baucis* et *Philémon* sont imités d'*Abraham* et de *Sara*. Je ne fais quel académicien des belles-

(*) Tragédie de *la Chaussée*.

lettres avait découvert que les patriarches —
 étaient les inventeurs du zodiaque , que 1738.
Rébecca était la vierge , *Esaiü* et *Jacob* les
 gémeaux. Il est bon d'avoir quelques disserta-
 tions pareilles dans son cabinet , pour mettre
 à côté du poëme de la Magdeleine ; mais il
 n'en faut pas trop.

Empêchez donc M. d'*Argental* d'aller à Saint-
 Domingue. Un homme de probité , un homme
 aimable comme lui , doit rester dans ce monde.

L E T T R E L X V I.

A M. P R A U L T , *libraire à Paris.*

A Cirey , 24 février.

J'AI reçu votre lettre du 20. Je ne me plains
 donc plus du correspondant. Je vous prie ,
 mon cher paresseux , qui ne le ferez plus , de
 prier , par un petit mot de lettre , M. *Berger*
 de passer chez vous pour affaire : on a de ses
 nouvelles à l'hôtel de Soissons. Cette affaire
 fera que vous lui compterez dix pistoles ;
 vous lui demanderez de vous-même un billet ,
 par lequel il reconnaîtra avoir reçu cent livres
 de mes deniers par vos mains. Je remets à
 votre prudence et à votre esprit le soin de lui
 faire sentir doucement , que quoique les plai-
 sirs que je lui fais soient peu considérables ,

— 1738. cependant vous ne laissez pas d'être surpris de la manière peu mesurée dont il parle de moi en votre présence , et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer incessamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'Oedipe. Vous n'aurez Mérope que dans un mois ; je ne crois pas que les approbations puissent vous inquiéter*, quoiqu'elle soit sous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il est très-faux que Maximien soit de moi. Je n'aime point à me charger des ouvrages des autres.

L E T T R E L X V I I .

A M. B E R G E R .

A Cirey , . . . février.

Vous avez grande raison assurément , Monsieur , de vouloir me développer l'histoire de *Constantin* ; car c'est une énigme que je n'ai jamais pu comprendre , non plus qu'une infinité d'autres traits d'histoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges excessives que tous nos auteurs ecclésiastiques , toujours très-justes et très-modérés , ont prodiguées à ce prince , avec les vices et les crimes dont toute

sa vie a été souillée. Meurtrier de sa femme, de son beau-père, plongé dans la mollesse, entêté à l'excès du faste, soupçonneux, superstitieux ; voilà les traits sous lesquels je le connais. L'histoire de sa femme *Fausta* et de son fils *Crispus*, était un très-beau sujet de tragédie ; mais c'était *Phèdre* sous d'autres noms : ses démêlés avec *Maximien-Hercule*, et son extrême ingratitude envers lui, ont déjà fourni une tragédie à *Thomas Corneille*, qui a traité à sa manière la prétendue conspiration de *Maximien-Hercule*. *Fausta* se trouve dans cette pièce entre son mari et son père, ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très-intrigué, et c'est une de ces pièces dans le goût de *Camma* et de *Timocrate*. Elle eut beaucoup de succès dans son temps ; mais elle est tombée dans l'oubli avec presque toutes les pièces de *Thomas Corneille*, parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laisse pas aux passions le temps de paraître ; parce que les vers en sont fort faibles ; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Je ne doute pas que M. de *la Chaussée* n'ait mis dans sa pièce tout ce qui manque à celle de *Thomas Corneille*. Personne n'entend mieux que lui l'art des vers ; il a l'esprit cultivé par de longues études,

1738.

— et plein de goût et de ressources. Je crois
 1738. qu'il se pliera aisément à tout ce qu'il voudra
 entreprendre. Je l'ai toujours regardé comme
 un homme fort estimable , et je suis bien aise
 qu'il continue à confondre le misérable auteur
 des *Àïeux* chimériques et des trois épîtres
 tudesques , où ce cynique hypocrite préten-
 dait donner des règles de théâtre, qu'il n'a
 jamais mieux entendues que celles de la pro-
 bité. Je m'aperçois que je vous ai appelé
monsieur , mais *dominus* entre nous veut dire
amicus.

L E T T R E L X V I I I .

A M. THIRIOT.

A Cirey , 8 mars.

J'ÉTAIS bien étonné, mon cher ami, que
 quand j'avais la fièvre vous vous portassiez
 bien ; mais je vois par votre lettre que notre
 ancienne sympathie dure toujours. Vous avez
 dû être saigné du pied , car je le fus il y a cinq
 ou six jours , et probablement cela vous a fait
 grand bien. Voilà ma nièce à Landau. Je l'eusse
 mieux aimée à Paris ou dans mon voisinage.
 Elle épouse au moins un homme dont tout le
 monde m'écrit du bien. Elle fera heureuse

par-tout où elle fera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme son aînée ; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choisir un honnête homme qui surtout ne soit point bigot. Le fanatique *Arouet* la déshériterait si elle ne prend pas un convulsionnaire, et moi je la déshérite si elle prend un homme qui fache seulement ce que c'est que la constitution. Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je pusse un peu vivre. Je ne veux point laisser mon bien à un sot. Je lui donnerai à peu près autant qu'à son aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver son fait. — 1738.

Je ne suis point étonné que vous ayez deviné M. de *la Chaussée* ; vous êtes *homo argutæ naris*, et ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre, par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes épîtres de l'auteur des *Aïeux* chimériques. Son *Maximien* fera sans doute autrement écrit que celui de *Thomas Corneille*. Il est vrai que ce *Thomas* intriguait ses pièces comme un espagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans son *Maximien*, aussi-bien que dans *Camma*, *Stilicon*, *Timocrate*. Le rôle de *Maximien* même n'est

— pas sans beauté, et la manière dont il se tue,
1738. eut autrefois un très-grand succès.

*J'avais songé d'abord à te faire tomber :
Voilà pour me punir d'avoir manqué la chute ,
Et comme je prononce et comme j'exécute.*

Ces vers et cette mort furent fort bien reçus , et la pièce eut plus de trente représentations ; mais cet effort d'intrigue , cet art recherché avec lequel la pièce est conduite , a servi ensuite à la faire tomber ; car au milieu de tant de ressorts et d'incidens , les passions n'ont pas leurs coudées franches : il faut qu'elles soient à l'aise pour que les babillards puissent toucher. D'ailleurs le style de *Thomas Corneille* est si faible qu'il fait tout languir , et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez , à mon gré , une louange médiocre au nouvel auteur , si sa tragédie n'était pas mieux écrite que l'*Héraclius* de *Pierre Corneille* , dont vous me parlez. Je vous avoue que le style de cet ouvrage m'a toujours surpris par la dureté , le galimatias et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans *Héraclius* , que ce morceau qui vaut seul une pièce ,

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice ! &c.

D'ailleurs l'insipidité de la partie carrée entre *Léonce et Pulchérie, Héraclius et Léontine*, et les malheureux raisonnemens d'amour en vers très-bourgeois dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je fais bien que *Despréaux* avait en vue *Héraclius* dans ces vers :

1738.

*Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.*

Je n'ai point vu la *Métromanie*, mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre Prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces *Denis*.

LET TRE LXIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 22 mars.

MON cher ami, allez vous faire avec vos excuses et votre chagrin sur la petite inadvertance en question. Tous mes secrets assurément font à vous comme mon cœur. Je dois à votre seigneur royal trois ou quatre réponses. Vous voyez qu'il égaye sa solitude par des vers et de la prose. La seule entreprise

— 1738. de faire des vers français me paraît un prodige dans un allemand qui n'a jamais vu la France. Il a raison de faire des vers français, car combien de français font des vers allemands ! Mais je vous assure, que si le seul projet d'être poète m'étonne dans un prince, sa philosophie me surprend bien davantage. C'est un terrible métaphysicien et un penseur bien intrépide. Mon cher *Thiriot*, voilà notre homme ; conservez la bienveillance de cette ame-là, et m'en croyez. J'ai vu la *Piromanie* (*) : cela n'est pas sans esprit ni sans beaux vers ; mais ce n'est un ouvrage estimable en aucun sens. Il ne doit son succès passager qu'à *Le Franc* et à moi. On m'a envoyé aussi *Lisymachus* (**) : j'ai lu la première page, et vite au feu. J'ai lu ce poème sur l'amour propre, et j'ai bâillé. Ah qu'il pleut de mauvais vers ! Envoyez-moi donc ces épîtres qu'on m'attribue. Quest-ce que c'est que cette drogue sur le bonheur ? N'est-ce point quelque misérable qui babille sur la félicité, comme les *Gresset* et d'autres pauvres diables qui suent d'ahan dans leurs greniers pour chanter la volupté et la paresse ?

Comment va le procès d'*Orphée-Rameau* et de *Zoïle-Castel* ? Ce monstre d'abbé *Desfontaines* continue-t-il de donner ses mal - semaines ?

(*) La *Métromanie*.

(**) Tragédie de M. de *Gaux*.

mais ce qui m'intéresse le plus , viendrez-vous nous voir ? savez-vous ce que *Quesnel-Arouet* a donné à mon aimable nièce ? Dites - moi donc cela , car je veux lui disputer son droit d'aînesse. Mes complimens à ceux qui m'aiment , de l'oubli aux autres. *Vale* ; je vous aime de tout mon cœur.

1738.

L E T T R E L X X.

A M. THIRIOT.

Le 28 mars.

J E vois , mon cher *Thiriot* , que Maximien a le fort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là sont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a surcharge d'idées ; et sans éloquence , comment peut-on plaire long-temps ?

Or cà , je veux bientôt vous envoyer une pièce aussi simple que Maximien est implexe. Il vous a donné un microscope à facette ; je vous donnerai une glace tout unie , et vous la casserez si elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes , cent tracasseries pour mes *Elémens de Newton* ; ma foi , je les laisse là ; je ne veux pas perdre mon repos pour *Newton* même ; je me contente d'avoir raison pour

— moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre ,
1738. je ne ferai que croyant.

On m'a fait voir une lettre à *Rameau* sur le révérend père *Castel*, qui m'a paru plaisante, et qui vaut bien une réplique sérieuse ; mais je n'ose même l'envoyer, de peur qu'une tracasserie me passe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, *jurejurando*, secret profond et inviolable, je pourrais vous envoyer cela : car si promettez, tiendrez (*).

Ce que vous me dites de *Le Franc* m'étonne. De quoi diable s'avise-t-il d'aller parler du droit de remontrances à une cour des aides de province ? J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage. Je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant s'il a été dévoré du zèle de bon citoyen, en cette qualité je lui fais mon compliment, et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme français et comme poète, je m'intéresse fort à lui. Il aurait dû favoir plutôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les *Piron* ; mais sa *Didon*, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête, et lui fit faire une préface impertinente *au possible*, qui mérite

(*) Voyez la lettre suivante.

mieux l'exil que tout discours à une cour des aides. _____

1738.

Vous avez vu ma nichée de nièces, et vous ne me mandez point ce que *Quesnel-Arouet* a donné. Il faudrait pourtant que *Locke-Voltaire* en sût deux mots.

Je vous embrasse tendrement. Comment vont votre estomac, votre poitrine, vos entrailles? tout cela ne vaut pas le diable chez moi.

P. S. On me mande de Bruxelles que saint *Rousseau*, confessé par un carme, a déclaré n'avoir point de parens, quoiqu'il ait une sœur à Paris, et un cousin cordonnier, rue de la Harpe. Il a fait dire trois messes pour sa guérison, et a fait un pèlerinage à une *Madona*; il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode sur le miracle de la sainte Vierge en sa faveur.

1738.

L E T T R E L X X I.

A M. R A M E A U.

Sur le père Castel et son clavecin oculaire.

Mars.

JE vous félicite beaucoup, Monsieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudissemens du parterre de l'opéra, les suffrages de l'académie des sciences; mais surtout vous avez joui d'un honneur que jamais, ce me semble, personne n'a eu avant vous. Les autres auteurs sont commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux: vous l'avez été de votre vivant, et on fait que votre commentateur est quelque chose de très-différent en toute manière de l'espèce de ces messieurs.

Voilà bien de la gloire; mais le R. P. *Castel* a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, et il a voulu en bon chrétien vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il

n'a

n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire. 1738.

Le beau mot, *sans raison*, du P. *Canaye*, l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions et de tous ses livres ; et il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder.

Vous pouvez disputer contre nous, Monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidens, et de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le R. P. *Castel* ? En vérité, c'est combattre comme *Bellérophon*. Songez, Monsieur, à votre téméraire entreprise : vous vous êtes borné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans ; et il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable à l'opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son clavecin oculaire. Les aveugles même y sont invités (4) ; il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit

(4) Le père *Castel*, dans ses lettres au président de *Montesquieu*, dit que les aveugles même sauront juger de son clavecin.

— le penser, car ils en jugent à peu-près comme
 1738. lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre-humain, daigne-t-il démontrer dans ses lettres, dont les Journaux de Trévoux font dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorèmes, scolies : 1°. que les hommes aiment les plaisirs; 2°. que la peinture est un plaisir; 3°. que le jaune est différent du rouge, et cent autres questions épineuses de cette nature.

Ne croyez pas, Monsieur, que pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la musique ordinaire; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propose, à la fin de sa Mathématique universelle, un plan de toutes les parties de la musique, en cent trente-quatre traités, pour le soulagement de la mémoire; division certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cents soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle.

Pour apprendre à connaître votre maître, sachez encore ce que vous avez ignoré jusqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau système de physique, qui assurément ne ressemble à rien, et qui est unique comme lui.

Ce système est en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a osé approcher de ces terribles mystères ; ce qu'il m'en a fait voir est incroyable. Il m'a montré (liv. V, chap. 3, 4 et 5,) , que ce sont *les hommes qui entretiennent le mouvement dans l'univers, et tout le mécanisme de la nature ; et que s'il n'y avait point d'hommes, toute la machine se déconcerterait.* Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrainées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, et en quoi consiste tout le jeu des ressorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (pag. 309, part. II,) ce beau titre : DIEU a créé la nature, et la nature a créé le monde !

1738.

Il ne pense jamais comme le vulgaire. Nous avons cru jusqu'ici, sur le rapport de nos sens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air ; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreusement une des plus belles démonstrations de *Newton* (5). Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonstration ; mais semblable à un irlandais célèbre dans les écoles, il dit : *Hoc fateor, verum contra sic*

(5) C'est la proposition dans laquelle *Newton* démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mù en une courbe quelconque, s'il parcourt des aires égales dans des temps égaux, tend vers un centre, et vice versa.

— 1738. *argumentor*. Il est vrai qu'on lui a prouvé que son raisonnement contre la démonstration de *Newton* était un sophisme; mais, comme dit *M. de Fontenelle*, les hommes se trompent, et les grands-hommes avouent qu'ils se sont trompés. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand-homme. Il porte partout la sagacité de son génie, sans jamais s'éloigner de sa sphère. Il parle de la folie (chap. 7, liv. V,), et il dit que les organes du cerveau d'un fou sont *une ligne courbe et l'expression géométrique d'une équation*. Quelle intelligence! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule son bien?

En effet, Monsieur, ne reconnaît-on pas à ses idées, à son style, un homme extrêmement versé dans ces matières? Savez-vous bien que, dans sa *Mathématique universelle*, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle est réellement le plus petit, et que l'angle aigu au contraire est le plus grand? c'est-à-dire, il prétend que le contenu est plus grand que le contenant; chose merveilleuse comme bien d'autres!

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouissement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment qu'on *ne s'élève souvent que pour donner du nez en terre?*

Il faut bien , Monsieur , que vous succom-
 biez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce 1738.
 nouveau père *Garaffe* , qui attaque tout ce qui
 est bon , n'a pas dû vous épargner. Il est encore
 tout glorieux des combats qu'il a soutenus
 contre les *Newton* , les *Leibnitz* , les *Réaumur* ,
 les *Maupertuis*. C'est le don *Quichotte* des mathé-
 matiques , à cela près que don *Quichotte* croyait
 toujours attaquer des géans , et que le révé-
 rend père se croit un géant lui-même.

Ne le troublons point dans la bonne opinion
 qu'il a de lui ; laissons en paix les manes de
 ses ouvrages , ensevelis dans le Journal de
 Trévoux qui , grâce à ses soins , s'est si bien
 soutenu dans la réputation que *Boileau* lui a
 donnée , quoique depuis quelques années les
 mémoires modernes ne fassent point regretter
 les anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle
 lettre pour rassurer l'univers sur votre musique ;
 car il a déjà écrit plusieurs brochures pour ras-
 surer l'univers ; pour éclairer l'univers. Imitiez
 l'univers , Monsieur , et ne lui répondez point.

1738.

L E T T R E L X X I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mars.

JE reviens, mon cher abbé, à notre transfuge d'Utrecht. Peu importe qu'il soit né calviniste, ou janséniste, ou musulman, ou payen; ce qui importe, c'est de savoir si ses biens ayant été confisqués par justice, ses rentes viagères y sont comprises, et si les billets antérieurs à cette confiscation sont valables au profit des créanciers. A en juger par les pauvres lumières de la raison, cela doit être ainsi. Voici le fait :

On a confisqué, en 1730, le bien de M. de *Bonneval* le musulman; ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien, et non le sien; mais ce bien était une rente de M. de *Bonneval*, non échue alors, et confisquée depuis. La justice, en ce cas, n'est-elle pas contraire à la raison? Voilà ce que je demande à votre raison très-éclairée. Vous m'avez instruit en physique, instruisez-moi encore, mon ami, en jurisprudence.

Si M. de *Baraffi* ne me rend pas les deux

mille francs dont il s'est emparé fort mal à propos , il ne faudra pas le ménager ; je vous le recommande auprès de monsieur le lieutenant civil. 1738.

Je n'écrirai point à M. de *Gennes* ; c'est monsieur votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment , et l'avertir que l'échéance est arrivée. Refuse-t-il de donner de l'argent ? un exploit , je vous prie , c'est - là toute la cérémonie. M. de *Gennes* est fermier général des états de Bretagne ; s'il ne paye pas , c'est une très-mauvaise volonté , à quoi la justice est le remède. Il n'est pas si radoteur que vous me le dites ; il est coufu d'or ; et s'il radote , c'est en *Harpagon* ; et ce serait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponse doit être une lettre de change pour un paiement complet , ou c'est à un huissier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire ; et je vous supplie de ne pas épargner cette politesse , dont l'utilité est très-reconnue et toujours pardonnable envers un avare.

Je vous recommande encore mademoiselle d'*Amfreville* pour cent francs , et d'*Arnaud* pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux , mais je trouve qu'en présens , dans ce commencement d'année , il m'en a coûté mille écus. Lisez , et envoyez à M. de *Guise* la lettre que je lui écris.

1738.

L E T T R E L X X I I I .

A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

J E reçois en même temps une lettre de votre Altesse, et une de M. l'abbé *Moussinot*, qui depuis un an, et sous le nom de son frère, veut bien avoir la bonté de se mêler de mes affaires, lesquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. *Crozat*. La différence est cruelle pour moi. M. *Crozat*, qui a cent mille écus de rente au moins, est payé à point nommé; et moi, parce que je ne suis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'est pas là, en vérité, le sens du *dabitur habenti* de l'Évangile, et jamais le receveur S' *Matthieu* ni son camarade S' *Marc* n'ont prétendu que votre Altesse dût payer M. *Crozat* de préférence à moi. Voyez, Monseigneur, tous les commentaires des quatre évangélistes

sur

sur ce texte ; il n'y est pas dit un mot , je vous le jure , de M. *Crozat*. Hélas ! Monseigneur , je ne vous demandais pas ce payement régulier que vous avez fait à ce *Crépus - Crozat* ; je vous demandais une assurance , une simple délégation pour *Irus - Voltaire*. 1738.

J'avais prié M. l'abbé *Moussinot* de vous aller trouver , car pour son frère il ne fait que figer son nom ; mais , Monseigneur , cet abbé est une espèce de philosophe peu accoutumé à parler aux princes , les respectant beaucoup , et les fuyant davantage. C'est un homme simple , doux , dont la simplicité s'effarouche à la vue d'un grand seigneur. Il m'abandonnerait sur le champ , s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condescendre à sa timidité , et souffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui , ou que M. *Bronod* lui donne un rendez - vous certain. C'est encore une chose très - dure d'aller inutilement chez M. *Bronod*.

Je suis bien plus fâché que vous , Monseigneur , des procédures qu'on a faites. Les avocats au conseil ne sont pas à bon marché , et tout cela est infiniment désagréable. Je m'en console par un peu de philosophie , et surtout par l'espérance que vous me continuerez vos bontés.

1738.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT.

Le 10 avril.

J'AI reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'est plus chère que jamais. *Newton* ne m'a point rendu insensible, et vous pouvez me dire avec notre maître *Horace* :

Quæ circumvolitas agilis thyma ?

Vous devriez bien m'envoyer le discours populaire de *Le Franc*; je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela est fort à l'honneur des belles-lettres; mais, mon cher ami, cela n'est point à l'honneur des lettres de cachet, et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir madame * * *.

Vous verrez ci-jointe la lettre d'une bonne ame à *Orphée-Rameau* sur *Zoïle-Castel*. (*)

Secretum petimusque damusque vicissim.

Ce *Castel*-là est un chien enragé; c'est le fou des mathématiques, et le tracassier de la fociété.

(*) On l'a vue ci-devant,

Je vous enverrai incessamment la *Méropé*, —
 mais pour Dieu n'en parlez pas; n'allez pas 1738.
 aussi vous imaginer que cela soit écrit du ton
 de Brutus.

*Telephus et Peleus , cum pauper et exul uterque ,
 Projicit ampullas.*

Dieu garde *Zaïre* d'être autre chose que
 tendre; Dieu garde *Méropé* de faire la *Cornélie*.
Flebilis Ino. Vous ne verrez là d'autre amour
 que celui d'une mère, d'autre intrigue que la
 crainte et la tendresse, trois personnages prin-
 cipaux, et voilà tout. La plus extrême simpli-
 cité est ce que j'aime; si elle dégénère en
 platitude, vous en avertirez votre ami.

Je serais bien étonné que mes *Elémens*
 de *Newton* parussent. La copie que j'avais
 laissée en Hollande, était assez informe; ce
 qu'ils avaient commencé de l'édition était
 encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de
 ne se pas presser, de m'envoyer les feuilles,
 d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas,
 tant pis pour eux. Deux personnes de l'aca-
 démie des sciences ont vu l'ouvrage, et l'ont
 approuvé. Je suis assez sûr d'avoir raison. Si
 les libraires ont tort, je les défavouerais hau-
 tement.

Monsieur le chancelier a trouvé que j'étais

— 1738. un peu hardi de soupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les observations astronomiques de messieurs de *Louville* et *Godin*. Or, par ces observations, il apparaît que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le sens de la latitude, et cela assez régulièrement. Or, si cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années; et si cette période existait, et qu'elle eût commencé à un point, comme par exemple au Nord, il serait démontré que le monde aurait environ cent trente mille ans d'antiquité, et c'est le moins qu'on pourrait lui donner; mais je ne veux me brouiller avec personne pour l'antiquité de la noblesse de ce globe; eût-il vécu cent millions de siècles, ma vie ni la vôtre n'en durerait pas un jour de plus. Songeons à vivre et à vivre heureux. Pour moi,

*Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.*

D'ailleurs, quand les hommes seraient encore plus fots qu'ils ne font, je ne m'en mêlerai point.

Votre petit basque a bien fait; mais on avait fait assez mal ici de ne pas le faire venir d'abord.

On ne doit jamais manquer l'acquisition d'un
homme de mérite. 1738.

J'ai l'insolence d'en chercher un pour mon usage. Je voudrais quelque petit garçon philosophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de physique; je le ferais seigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de pension, et il aurait le plaisir d'entendre *Emilie-Newton* qui, par parenthèse, entend mieux l'optique de ce grand-homme qu'aucun professeur et que *M. Coste* qui l'a traduite.

Adieu, père *Mersenne*.

LETTRE LXXV.

A M. THIRIOT.

Le premier mai.

JE reçois votre lettre du 25, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement, je suis assez fâché que *Racine*, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de *Rousseau* contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la liberté. Je ne veux point me trouver dans les caquets de *Molina* ni de *Jansénius*. On m'envoie un morceau d'une

— autre pièce de vers où je trouve un portrait
1738. assez ressemblant à celui du prêtre de bicêtre; mais, en vérité, il faut être bien peu fin pour ne pas voir que cela est de la main d'un académicien ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse; et si j'ai à reprocher quelque chose à ce monstre d'abbé *Desfontaines*, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des quarante.

Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis à gentil *Bernard*; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à *Crépus-Bernard*. (*)

Je n'ai point vu l'épître sur la liberté; je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu.

Autre sujet d'affliction. On me mande que, malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent mes *Elémens de la philosophie de Newton*, quoique imparfaits; or, *dammi configlio*. Les libraires hollandais avaient le manuscrit depuis un an, à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France, je devais à monsieur le chancelier le respect de lui faire présenter le manuscrit entier. Il l'a lu, il l'a marginé de sa main; il a trouvé surtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été instruit par

(*) Voyez ci-après, page 212.

mes yeux des sentimens de monsieur le chancelier , j'ai cessé sur le champ d'envoyer en Hollande la suite du manuscrit ; le dernier chapitre surtout , qui regarde les sentimens théologiques de M. *Newton*, n'est pas sorti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraisse en France par la précipitation des libraires , et si monsieur le chancelier m'en savait mauvais gré , il ferait aisé , par l'inspection seule du livre , de le convaincre de ma soumission à ses volontés. Le manque des derniers chapitres est une démonstration que je me suis conformé à ses idées dès que je les ai pu entrevoir ; je dis entrevoir , car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays étranger. En un mot , soit respect pour monsieur le chancelier , soit aussi amour de mon repos , je ne veux point de querelle pour un livre ; je les brûlerais plutôt tous. Voulez - vous lire ce petit endroit de ma lettre à M. d'*Argenson* ? Est - il à propos que je lui en écrive ? Conduisez - moi. M. le bailli de *Froulai* est venu ici , et a été , je crois , aussi content de Cirey que vous le serez. Les *Denis* en sont assez satisfaits.

J'ai toujours Mérope sur le métier. *Vale , te amo.*

1738.

L E T T R E L X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

J E ne puis , mon cher et respectable ami , laisser partir la lettre de madame la marquise *du Châtelet* , sans mêler encore mes regrets aux siens. Nous imaginions vous posséder , parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'est une consolation de vous savoir dans notre hémisphère ; mais cette consolation va donc bientôt nous être ravie (*). Madame *du Châtelet* , que l'amitié conduit toujours , vous parle de nos craintes au sujet de ces *Elémens de Newton* ; pour moi je n'ai d'autre crainte que d'être séparé d'elle , et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je ferai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'*Argental* tout ce que je pense de son cœur et du vôtre. Vous ferez tous deux heureux à Saint-Domingue ; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de *Pont-de-Vesle* à qui je suis attaché comme à vous.

(*) M. d'*Argental* était nommé à l'intendance de Saint-Domingue.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 5 mai.

MON cher ami ; je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monsieur votre frère , et un gros paquet pour le fils du roi des géans. Je ne fais si je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame *Dupin*. On m'a , je crois , arrêté un jeune mathématicien très-favant et très-aimable : en ce cas , ce ne sera pas lui qui sera auprès de moi , mais bien moi auprès de lui ; je lui appartiendrai et je le payerai.

Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des épîtres en vers. *I nunc et tecum versus meditare canoros*. Le débit précipité de mes *Elémens de Newton* m'occupe très-défavorablement. Le titre charlatan que d'imbécilles libraires ont mis à l'ouvrage , est ce qui m'inquiète le moins (*). Cependant je vous prie de détromper sur ce point ceux qui me soupçonneraient de cette affiche ridicule.

Je vous avoue que je serais fort aise que

(*) Ce titre était : *Mis à la portée de tout le monde , par M. de Voltaire.*

— 1738. l'ouvrage parût à Paris, purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je suis persuadé que l'ouvrage peut être utile. Je ferai auprès de M. de *Maupertuis* ce qu'est *Despautère* auprès de *Cicéron* ; mais je serai content si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que *Maupertuis* n'enseigne qu'aux sages. Il sera le précepteur des hommes, et moi des enfans ; *Algarotti* le fera des dames, mais non pas de madame *du Châtelet* qui en fait au moins autant que lui, et qui a corrigé bien des choses dans son livre.

Je vous réponds qu'avec un peu d'attention, un esprit droit doit me comprendre. Tâchez de recueillir les sentimens, et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes glissées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle est très-belle ; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Je voudrais bien savoir quel est le *Sofie* qui me fait honnir en vers, pendant qu'on m'inquiète ainsi en prose. Ce *Sofie* m'a bien la mine d'être l'auteur de l'épître à *Rousseau*, si longue et si inégale. Je sais quel il est, je connais ses manœuvres. Il doit haïr *Rousseau* et *Desfontaines*. Il veut se servir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber sur moi le soupçon d'être l'auteur de cette misérable épître : qu'il jouisse de ses

succès passagers , qu'il se fasse de la réputation à force d'intrigues , mais qu'il ne me donne point ses enfans à élever. 1738.

Mon cher ami , on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant est jaloux du repos des solitaires ; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu ; je n'ai jamais moins regretté Paris.

L E T T R E L X X V I I I .

A M. DE PONT-DE-VE-SLE.

10 mai.

J E fais mon très-humble compliment à l'honnête homme , quel qu'il soit , qui a fait cette jolie comédie du gascon de *La Fontaine* , dont on m'a dit tant de bien.

Puisque vous êtes coadjuteur de M. d'*Argental* dans le pénible emploi de mon ange gardien , voici de quoi faire usage de vos bontés.

Je vous envoie , ange gardien charmant , une petite addition à un mémoire que je suis obligé de publier au sujet des *Elémens de Newton* , débités trop précipitamment , &c. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaissez mon caractère, vous savez combien je suis vrai.

— J'ai poussé la vertu jusqu'à l'imprudence.
 1738. Autre tracasserie : des épîtres nouvelles, dont je ne veux certainement pas être l'auteur, des imputations que vous savez que je ne mérite pas, un vers qu'on applique à la fille d'un ministre ! Je suis au désespoir ! J'ai mille obligations à ce ministre. Il y a vingt - cinq ans que je suis attaché à la mère de la personne à qui l'on ose faire cette application malheureuse. J'aime personnellement cette personne ; son mari, que je pleure encore, est mort dans mes bras ; par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenser ? sur quoi fonde-t-on cette interprétation si maligne ? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un ? Si on persiste à répandre un venin si affreux sur des choses si innocentes, il faut renoncer aux vers, à la prose, à la vie.

J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à Mérope, j'y travaille encore ; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de *Richelieu*. Si vous la voyez, dites-lui à l'oreille un mot de réponse. Je me recommande à *Raphaël*, lorsque *Gabriel* s'en va au diable. *Madame du Châtelet*, qui vous aime infiniment, vous fait les plus tendres complimens. Je vous suis attaché comme à monsieur votre frère : que puis-je dire de mieux ? Adieu, *Castor* et *Pollux*, *mea sidera*, qui n'habitez bientôt plus le même hémisphère.

Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à *Prault* de tout supprimer ; j'écris à monsieur votre frère en conséquence ; je vous demande en grâce le secret sur les épîtres que je désavoue , et la plus vive protection sur l'abus qu'on en fait. Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens , et partage ma reconnaissance. Vous devriez bien nous faire avoir le *Fat puni* ; on dit qu'il est charmant. (*)

L E T T R E L X X I X.

A M. B E R G E R.

A Cirey, le 14 mai.

IL y a long -temps , Monsieur , qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus ; je viens enfin de voir ces trois épîtres en question. Je puis vous assurer que je ne suis point l'auteur de ces sermons. Je conçois fort bien que le portrait de l'abbé *Desfontaines* est peint d'après nature ; mais , de bonne foi , suis-je le seul qui connaisse , qui déteste et qui puisse peindre ce misérable ? Y a-t-il un homme de lettres qui ne pense ainsi sur son compte ?

(*) Comédie de M. de *Pont-de-Vesse* , représentée le 14 avril 1738. Elle est tirée du *Gascon puni* , conte de *La Fontaine*.

— 1738. Je ne veux imputer ces épîtres à personne ; mais s'il était question d'en deviner l'auteur , je crois que je trouverais aisément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus, est de ne pas passer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaissance que j'ai depuis quatre ans dans le monde, fait que je ne peux deviner les allusions dont vous me parlez ; mais il suffit qu'on fasse des applications malignes pour que je sois au désespoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours détesté la satire, et si j'ai de l'horreur pour *Roussseau* et pour *Desfontaines*, c'est parce qu'ils sont satiriques, l'un en vers très - souvent durs et forcés, l'autre en prose sans esprit et sans génie. Je vous prie, au nom de la vérité et de l'amitié, de détromper ceux qui penseraient que j'aurais la moindre part à ces épîtres.

Il y a long-temps que je ne m'occupe uniquement que de physique. Je ne comptais pas que les *Elémens* de *Newton* parussent sitôt. Je ne les ai point encore ; mais ce que je peux dire , c'est qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuscrit ; ils osent donner le livre imparfait, non corrigé, sans table, sans *errata* ; les quatre derniers chapitres

manquent absolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires ; leur précipitation mériterait qu'ils fussent ruinés. Ils se sont empressés , grâce à l'*auri sacra fames* , de vendre le livre : et le public curieux et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires est digne de leur sottise ; leur titre n'est point assurément celui que je destinai à cet ouvrage ; ce n'était pas même ainsi qu'était ce titre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues et que j'ai envoyées à monsieur le chancelier ; il y avait simplement : *Elémens de la philosophie de Newton*. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter : *A la portée de tout le monde* ; et un imbécille pour penser que la philosophie de *Newton* puisse être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études passables , et aura exercé son esprit à réfléchir , comprendra aisément mon livre ; mais si l'on s'imagine que cela peut se lire entre l'opéra et le souper , comme un conte de *La Fontaine* , on se trompe assez lourdement : c'est un livre qu'il faut étudier. Quand M. *Algarotti* me lut ses Dialogues sur la lumière , je lui donnai l'éloge qu'il méritait , d'avoir répandu infiniment d'esprit et de clarté sur cette belle partie de la physique ; mais alors il avait peu approfondi

— 1738. cette matière. L'esprit et les agrémens font bons pour des vérités qu'on effleure; les dialogues des Mondes, qui n'apprennent pas grand'chose, et qui d'ailleurs sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons, sont pourtant un livre charmant, par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée, et que rien n'y est traité à fond; mais si M. *Algarotti* est entré, depuis notre dernière entrevue à Cirey, dans un plus grand examen des principes de *Newton*, son titre *per le dame* ne convient point du tout, et la marquise imaginaire devient assez déplacée; c'est ce que je lui ai dit, et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait qu'on me reproche, en parlant à une philosophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des Mondes, que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci: c'est ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez, mon cher ami, à écrire à Cirey à votre ami.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE. 185

LETTRE LXXX.

1738.

A M. DE S'GRAVESENDE,

PROFESSEUR DE MATHEMATIQUES.

A Cirey, premier juin.

JE vous remercie, Monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin, et je serai délivré d'un grand embarras; car moi qui suis fort mal-adroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance, les couleurs s'en vont, et ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne font pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *sta sol*. Depuis *Jofué*, personne avant vous n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adversaire, et celui de tous les philosophes, emploie environ trois cents pages au sujet de quelques pensées de *Pascal*, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la

Corresp. générale. Tome II. * Q

1738. — plupart des livres est d'être trop longs. Si on avait la raison pour foi , on ferait court ; mais peu de raison et beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru que *Pascal* n'avait jeté ses idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient que *Pascal* aimait toutes ses idées , et qu'il n'en eût retranché aucune ; mais s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié , il ferait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le père *des Mollets* a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Pascal* même , il fera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le Recueil de littérature. (*)

Les hommes d'une imagination forte, comme *Pascal* , parlent avec une autorité despotique ; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration fervile ; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie , voir un abyme à côté de sa chaise ; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant ? Pour moi je vois aussi un abyme , mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mélanges de *Leibnitz* , que la mélancolie égara sur

(*) Voyez les remarques sur les *Pensées de Pascal* , Philosophie , tome I.

la fin la raison de *Pascal* ; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant , après tout , qu'un homme d'un tempérament délicat , d'une imagination triste , comme *Pascal* , soit , à force de mauvais régime , parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante , ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué , c'est *Samson* qui perd sa force. Je ne fais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi ; mais il prend le change en tout , et principalement sur l'état de la question.

Le fond de mes petites remarques sur les *Pensées de Pascal* , c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel , puisque la foi l'ordonne ; et qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre. *Platon* s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il savoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux , plus grands , plus forts , plus heureux ? qu'ils avaient eu de belles ailes , et qu'ils avaient fait des enfans sans femmes ?

Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde , n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez - vous ces vilaines

1738. — montagnes, disaient-ils, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs sans issue? ce sont des débris d'un globe maudit; mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières et des mines, et que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure que notre vie est fort raccourcie en comparaison de celle des corbeaux et des cerfs; il a entendu dire à sa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans, et les corbeaux neuf cents. La nourrice d'*Hésiode* lui avait fait aussi apparemment le même conte; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie, et quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de *Saint-Aulaire* et madame de *Chanclos*, il me fera plaisir.

C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade pour me vendre ses pilules. Garde ta drogue, mon ami, et laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point

de ton orviétan ? Cet homme m'en dit de très-grossières , selon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne font pas. Il a été déterrer dans je ne fais quel journal , je ne fais quelles Lettres sur la nature de l'ame que je n'ai jamais écrites , et qu'un libraire à toujours mises sous mon nom à bon compte , aussi-bien que beaucoup d'autres choses que je ne lis point. Mais puisque cet homme les lit , il devait voir qu'il est évident que ces Lettres sur la nature de l'ame ne font point de moi , et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit sur *Locke*. Il est clair qu'elles font de quelqu'un qui m'a volé ; mais je ne vole point ainsi , quelque pauvre que je puisse être.

Mon docteur se tue à prouver que l'ame est spirituelle. Je veux croire que la sienne l'est ; mais , en vérité , ses raisons le font fort peu. Il veut donner des soufflets à *Locke* sur ma joue , parce que *Locke* a dit que DIEU était assez puissant pour faire penser un élément de la matière. Plus je relis ce *Locke* , et plus je voudrais que tous ces messieurs l'étudiaissent. Il me semble qu'il a fait comme *Auguste* , qui donna un édit de *coercendo intra fines imperio*. *Locke* a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'ame ? je n'en fais rien. Qu'est-ce que la matière ? je n'en fais

— rien. Voilà *Joseph-Godefroy Leibnitz* qui a
 1738. découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien ! mon ame fera une monade ; ne me voilà-t-il pas bien instruit ? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir ; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la *Henriade* que pour cela ; mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses argumens, que moi par ma *Henriade*.

Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas.

Nous sommes faits pour compter, mesurer, peser ; voilà ce qu'a fait *Newton* ; voilà ce que vous faites avec *M. Musschembroëk* ; mais pour les premiers principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'*Epistemon* et maître *Editue*.

Les philosophes, qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers, sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui parlent du sérail : ils n'en ont vu que les dehors, et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites. Adieu, Monsieur ; si quelqu'un voit un peu, c'est vous ; mais je tiens mon censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi ; mais je suis un quinze - vingt

de Paris , et lui un aveugle de province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite , et vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié. 1738.

Je suis , &c.

L E T T R E L X X X I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

QUAND je demande , mon cher ami , des livres dont j'ai toujours un pressant besoin , il est triste d'attendre qu'on ait fait une caisse complète. Quatre envois sont aussi bons qu'un ; il n'en coûte que trois caisses de plus , et on est promptement servi ; c'est - là l'essentiel pour moi dont l'ignorance est grande , et dont les études sont continuelles et variées. Si Prault n'est pas exact à suivre mes intentions , je vous prierai d'en prendre un autre ; je suis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner.

Je vous prie aussi de donner cent trente francs au chevalier de *Mouhi* ; il m'est impossible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes désirs et son mérite , je lui en donnerais bien davantage. Dites - lui

1738. que je suis charmé de l'avoir pour correspondant littéraire ; mais que je demande des nouvelles très - courtes , des faits sans réflexions , et plutôt rien que des faits hasardés.

M. d'*Estaing* me doit, et cherche des chicanes pour ne point me payer ou pour différer le paiement. Il faut vite constituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que sur lui, et je suis assez au fait de son bien pour avoir mes recours certains. Ecrivez pour ma pension ; je compte sur M. *Clément* ; ne laissons rien languir , s'il est possible , entre les mains des débiteurs. C'est veiller à leurs intérêts en se montrant exact à demander. Vous voyez , mon cher ami , quelles peines on a quand il faut arracher des arrérages accumulés. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E L X X X I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

DE l'argent, mon cher trésorier , de l'argent !
A qui ? à un homme d'un grand faveur , à
M. *Nollet*. Cet argent est un à compte pour
des instrumens de physique qu'il fournira à
votre ordre. Portez-lui donc douze cents francs ;

s'il

s'il exige cent louis , n'hésitez pas . donnez-les sur le champ , et davantage s'il est nécessaire. 1738.

M. *Cousin* qui est à moi , et qui doit venir à Cirey , escortera la cargaison de ces instrumens ; mais je ne les veux que dans un mois. Ma galerie n'est point encore prête. L'astronomie est très-peu de chose pour M. *Cousin* qui est déjà géomètre ; il l'apprendra bien vite.

Présentez , je vous prie , au jeune d'*Arnaud* ce petit avertissement transcrit de votre main. Vous aurez la bonté de m'envoyer l'original. La petite besogne qu'on lui propose est l'affaire de trois minutes. Il sera bon qu'il signe ce petit écrit , afin qu'on ne me puisse reprocher d'avoir fait moi-même cet avertissement nécessaire. Quand il sera transcrit , et s'il est possible , d'une manière lisible , vous donnerez cinquante francs à d'*Arnaud* ; c'est , je crois , un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi s'il avait su écrire.

J'ai de si prodigieuses dépenses à faire , et j'ai si prodigieusement dépensé , que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve , mon cher abbé , ce plaisir pour une autre circonstance.

 1738. LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

MADAME de *Richelieu* a dû vous remettre, mon cher ange gardien, une *Méropé* dont les quatre derniers actes sont assez différens de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amufé, jetez les yeux sur ce roga-ton comme sur le dernier des hommages de cette espèce que nous vous rendons; et si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque, mandez-le-nous.!

On nous flatte que vous ne partez pas sitôt; c'est ce qui nous enhardit à vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de notre condamnation nous laisse, en s'éloignant, la liberté de respirer; mais s'il arrive enfin que vous partiez, nous ferons au désespoir, et nous n'en relèverons point.

Sauriez-vous si madame de *Rufec* est apaisée, si cette tracasserie est finie? Madame du *Châtelet* vous fait les plus tendres amitiés.

LETTRE LXXXIV. 1738.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, 15 juin.

EN vérité, M. le chevalier *Isaac*, quand on veut bien rassembler toutes les preuves contre les tourbillons, on doit être bien honteux d'être cartésien.

Comment ose-t-on l'être encore? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompiez le charme; mais j'ai peur que nos Français n'en sachent pas assez pour être détrompés.

Vous avez bien raison de me dire que ce zodiaque nouveau, et cette hypothèse de *Fatio* et de *Cassini*, ne s'accorde pas avec mes principes: aussi ce morceau n'est point du tout de moi. (6)

Voici le fait: J'étais malade; je voulais changer beaucoup mon ouvrage et gagner du temps; les libraires impatiens ont fait achever les deux derniers chapitres par un mathématicien à gages, qui leur a donné tout cru de vieux mémoires académiques: cela produit nouvel embarras, nouvelles tracasseries, et la douceur de notre retraite en est troublée.

(6) Il ne se trouve que dans la première édition des *Elémens* de la philosophie de *Newton*.

1738. Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore sur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la musique, ayant ouï dire que le P. *Castel* travaillait sur cette matière, et imaginant que ce jésuite était newtonien, je lui écrivis. Je lui demandai des éclaircissemens que je n'eus point. Nous fumes quelque temps en commerce; il me parla de son *clavecin des couleurs*; j'en dis un mot dans mes *Elémens d'optique*; je lui envoyai même le morceau. Vous ferez peut-être surpris que, dans la quinzaine, ce bon homme imprima contre moi, dans le mercure de Trévoux, les choses les plus insultantes et les plus cruelles.

Cependant les libraires de Hollande, sans que je le fusse, ont imprimé mon ouvrage et ses louanges; et ce misérable fou se trouve loué par moi après m'avoir insulté. Quand on est loin, qu'on imprime en Hollande, et qu'on a affaire à Paris, il n'en peut résulter que des contre-temps. J'ai su depuis que ce fou de la géométrie est votre ennemi déclaré.

Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des nouvelles du *Mémoire sur le feu*, n°. 7, ce juge fit entendre qu'il approuvait fort ce *Mémoire*, et que, si on l'avait cru, il eût été couronné; cependant je fais très-bien que c'était vous

qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. —
 Je dois quelque chose aux discours polis de 1738.
 ce juge ; mais je dois tout à votre bonne
 volonté. Je vous avoue que je suis plus aise
 d'avoir eu votre suffrage que si j'avais eu toutes
 les voix , hors la vôtre.

Madame du Châtelet veut bien consentir à
 se découvrir à l'académie, pourvu que l'aca-
 démie, en imprimant son Essai, et en l'approu-
 vant, n'en nomme pas l'auteur. Pour moi je
 renonce à cette gloire ; je ne connais que
 celle de votre amitié. Vous m'avouerez que
 l'événement est singulier : il est bien cruel que
 de maudits tourbillons l'aient emporté sur
 votre élève.

Nous nous flattons que vous informerez
 Cirey de votre santé et de vos occupations.
 On ne peut se porter plus mal que je ne fais ;
 je serai bientôt obligé de renoncer à toute
 étude, mais je ne renoncerai qu'avec la vie
 à mon amitié, à ma reconnaissance, à mon
 admiration pour vous.

1738.

L E T T R E L X X X V .

A M. L' A B B É P R E V O S T ,

Sur les Elémens de Newton.

Juin.

J E viens, Monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques (*), dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des *Elémens de Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien inférer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, Monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs journaux des éclaircissémens en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du journal de Trévoux ont eu la bonté d'inférer, il y a un mois, ces éclaircissémens dans leur journal. Si les nouveaux éditeurs des *Elémens de Newton* ont mis cette préface à la tête de

(*) Le Pour et Contre.

leur édition, ils ont en cela rempli mes vues. 1738.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans cette préface, cette phrase singulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage*; et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairée* par une maladie: c'est ce que je ne conçois pas plus que vous; mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé*? Ce qui peut-être est plus difficile à concevoir, c'est comment les imprimeurs font de pareilles fautes, et comment ils ne les corrigent pas. Ceux qui ont eu soin de cette seconde édition doivent être d'autant plus exacts qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasionné des méprises plus singulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne de préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de

— 1738. pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquais dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du Glorieux, ce qui est d'autant plus désagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monsieur, que vous rendrez un nouveau service à la littérature, en recommandant une exactitude si nécessaire et si négligée.

Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs, de faire des cartons au lieu d'*errata* : car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l'*errata* ; et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées et injustes.

En voici un exemple récent et qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire, et les critiques qui veulent nuire, soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne qu'à la Philosophie de *Newton*. Elle est intitulée, *Lettre d'un physicien sur la Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde*.

L'auteur, qui probablement est mon ennemi

fans me connaître, ce qui n'est que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 13 : *Il serait inutile de faire des réflexions sur une méprise aussi considérable ; tout le monde les aperçoit, et elles seraient trop humiliantes pour M. de Voltaire.* 1738.

Il fera curieux de voir ce que c'est que cette méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : „ Il se forme dans l'œil un „ angle une fois plus grand, quand je vois „ un homme à deux pieds de moi, que „ quand je le vois à quatre pieds ; cepen- „ dant je vois toujours cet homme de la „ même grandeur. Comment mon sentiment „ contredit-il ainsi le mécanisme de mes „ organes ? „

Soit inattention de copiste, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'imprimeur, il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam a mis deux où il fallait quatre, et quatre où il fallait deux. Le réviseur hollandais qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins favoir les premiers principes de l'optique : il aime mieux abuser d'une petite faute

— 1738. d'impression aisée à corriger, et se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile, est donc une maladie bien incurable?

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la Philosophie de *Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de *Charles I.* Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuste de ce roi, avec la réfrangibilité et le carré des distances? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injustice exécrationnelle? est-ce dans un livre que ce critique me reproche, livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages qui n'étaient point de moi, et où tout le reste est altéré et tronqué? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de consulter le livre où l'on parle de cet assassinat, d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législation pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de *Ravaillac*, avec celui du jacobin *Clément*, avec le crime, plus énorme encore, du prêtre qui se servit du corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoi-

fonner l'empereur *Henri VII*? Est-ce-là
justifier le meurtre de *Charles I*? N'est-ce pas
au contraire le trop comparer à de plus grands
crimes? —
1738.

C'est avec la même justice que ce critique,
m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage,
prétend que j'ai dit autrefois : „ *Mallebranche*
„ non-seulement admit les idées innées, mais
„ il prétendit que nous voyons tout en
„ DIEU. „

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit
cela ; mais j'ai l'équité de croire que celui à
qui on le fait dire a eu sans doute une inten-
tion toute contraire, et qu'il avait dit : *Malle-*
branche non-seulement n'admit point les idées
innées, mais il prétendit que nous voyons tout en
DIEU. En effet, qui peut avoir lu la Recherche
de la vérité, sans avoir principalement remar-
qué le chapitre IV du livre III, de *l'esprit pur*,
seconde partie. J'en ai sous les yeux un
exemplaire marginé de ma main, il y a près
de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'exa-
miner cette question : mon unique but est de
faire voir l'injustice des critiques précipitées,
de faire rentrer en lui-même un homme qui,
sans doute, se repentira de ses torts quand
il les connaîtra, et enfin de faire ressouvenir
tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils
oublient toujours, c'est qu'une injure n'est
pas une raison.

1738. Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui est très-aisé, rabaisser les ouvrages de poésie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique *Zaïre*, ou *Alzire*, ou la *Henriade*, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philosophie; tantôt on a des objections spécieuses à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, souvent des erreurs à rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question.

Si on me fait des objections plus raisonnables; j'y répondrai, soit en me corrigeant, soit en demandant de nouveaux éclaircissements; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les *Elémens* de la philosophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, et j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse, qui, ce me semble, ne la connaissait pas assez. Les noms de *Galilée*, de *Kepler*, de *Descartes*, de *Newton*, de *Huygens* me sont indifférens. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands-hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de

concevoir les choses , prêt à me rétracter
 quand on me fera apercevoir d'une erreur. 1738.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans *Newton* , ou dans les livres de messieurs *Keil* , *Grégori* , *Pemberton* , *s'Gravesende* , *Musschembroëk* , &c. , et que ce n'est pas dans une simple brochure faite avec précipitation , qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui font le fruit de tant de réflexions et de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes , c'est ce mot de *gravitation* , d'*attraction*. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de M. de *Maupertuis* sur ce sujet , dans son livre de la *Figure des astres* , et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître , que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre , il faut examiner le quinzième , le seizième et le dix-septième chapitre des *Elémens de Newton* , et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons , paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens géomètres sont invités , par exemple , à considérer si quinze pieds étant le sinus verse de l'arc que parcourt la terre en une seconde , il est possible qu'un

— 1738. fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, &c. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, et de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très-grands philosophes, qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sur ce sujet, des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que *Descartes* a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de *Descartes*, ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les qualités occultes; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécanisme connu manque, quand toute la nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécanisme ordinaire? Où est donc la grande difficulté que DIEU

ait donné la gravitation à la matière, comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut donné de DIEU seul à la matière. Il ne pouvait pas la créer sans étendue, mais il pouvait la créer sans pesanteur. Pour moi je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute-puissante de l'Être suprême. J'ai osé dire, et je le dis encore, que s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler; il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidente à leur centre.

On me reproche de regarder, après tant de grands-hommes, la gravitation comme une qualité de la matière; et moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée sous cet aspect, mais d'avoir été en cela plus loin que *Newton*, et d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle est matière, ai-je dit; donc elle pèse.* J'aurais dû dire seulement, *donc il est très-vraisemblable qu'elle pèse.* *M. Newton*, dans ses *Principes*, semble croire que la lumière n'a point cette

1738. propriété que DIEU a donnée aux autres corps de tendre vers un centre. J'ai poussé la hardiesse au point d'exposer un sentiment contraire : on voit au moins par là que je ne suis point esclave de *Newton*, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choses à dire; c'est à ceux qui en savent plus que moi, à rendre sensibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, juin.

PERE *Mersenne*, je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce, car son bonheur doit marcher avant toutes les discussions littéraires, et l'homme doit aller avant le philosophe et le poëte. Ce sera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à son établissement, et je vais lui assurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez, bien fâché que vous ne vous appeliez pas M. de *Fontaine*, car en ce cas je lui assurerais bien davantage.

Sans

Sans doute je vais travailler à une édition correcte des Elémens de *Newton*, qui ne feront ni pour les *dames* ni pour *tout le monde*, mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'est point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux ; c'est un livre à méditer, et dont un *Rousseau* ou un *Desfontaines* ne font pas plus juges que d'une action d'homme de bien. Voici la vraie table, telle que je l'ai pu faire pour ajuster les idées de *Newton* aux règles de la musique. Montrez cela à *Orphée-Euclide*. Si, à quelques commas près, cela n'est pas juste, c'est *Newton* qui a tort. Et pourquoi non ? Il était homme ; il s'est trompé quelquefois.

Vous êtes un père *Mersenne* qu'on ne saurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations, mais vous n'êtes pas au bout.

On vient de déballer l'*Algarotti*. Il est gravé au-devant de son livre avec madame *du Châtelet*. Elle est la véritable marquise. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'aussi bons conseils qu'elle. Le peu que je lis de son livre, en courant, me confirme dans mon opinion. C'est presque en italien ce que les Mondes font en français. L'air de copie domine trop ; et le grand mal, c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile. L'ouvrage n'est pas plus profond que celui des Mondes. *Nota*

— 1738. *benè que, quæ legat ipsa Lycoris est très-joli ;* mais ce n'est pas *pauca meo gallo*, c'est *plurima Bernardo*. Je crois qu'il y a plus de vérités dans dix pages de mon ouvrage que dans tout son livre : et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et m'a laissé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer ; c'est la réponse à feu *Melon* (*). Comment nommez-vous l'auteur ? Je veux savoir son nom, car vous l'estimez.

Montrez donc ma table et mon mémoire à *Pollion*, puisqu'il lit mon livre, afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en son chemin. Je vois que mon mémoire fera tomber le prix du livre, les libraires le méritent bien ; mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir.

Adieu, mon cher ami ; soyez donc de la noce de ma nièce au moins.

J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent point ces trois sermons rimés, auxquels je n'ai jamais pensé. Encore un mot : je suis charmé que vous soyez en avance avec le Prince ; il est bon qu'il vous ait obligation.

(*) Auteur de l'Essai politique sur le commerce.

Ce n'est point un illustre ingrat ; il n'est à présent qu'un illustre indigent. _____
1738.

Je vous embrasse tendrement. Embrassez *Serizi*.

L E T T R E L X X X V I I .

A M. T H I R I O T .

Le 23 juin.

MON cher ami, je suis depuis quinze jours si occupé d'un cabinet de physique que je prépare, si plongé dans le carré des distances et dans l'optique, que le Parnasse est un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des Elémens de *Newton*. On ne s'entretient point à souper deux fois de suite de la même chose, et on a raison, quand le sujet de la conversation est un peu abstrait. Cela n'empêche pas qu'à la fourdine les gens qui veulent s'instruire ne lisent des ouvrages qu'il faut méditer ; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là, puisqu'on réimprime les Elémens de *Newton* en deux endroits. M. de *Maupertuis*, qui est, sans contredit, l'homme de France qui entend le mieux ces matières, en est content ; et vous m'avouerez que son suffrage est quelque chose. Je fais

1738. — bien que, malgré la foule des démonstrations que j'ai rassemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philosophique subsistera encore quelque temps dans les vieilles têtes :

Quæ juvenes didicere nolunt perdenda fateri.

Je suis, après tout, le premier en France qui ai débrouillé ces matières, et j'ose dire le premier en Europe; car *s'Gravesende* n'a parlé qu'aux mathématiciens, et *Pemberton* a obscurci souvent *Newton*. Je ne suis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médifance, de calomnie, de vers fatiriques, que d'un ouvrage utile; cela doit être ainsi: ce sont les bouteilles de favon du peuple d'enfans malins qui habitent votre grande ville.

Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or, et de ne pas vous en donner un. Aucune des épîtres en question n'est de moi; et si quelque libraire les a mises sous mon nom pour les accréditer, ce libraire est un scélérat. Il est impossible que M. d'*Argenson*, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendresse, ait cru une telle calomnie; il est impossible qu'il ait fait usage contre moi d'une lettre supposée; puisque assurément il

n'en eût pas fait d'usage si elle eût été vraie. —
 Je compte trop sur ses bontés, je lui suis trop
 tendrement attaché depuis mon enfance. Je
 vous demande en grâce de lui montrer cette
 lettre, et de réchauffer dans son cœur des
 bontés qui me sont si chères. 1738.

Vous devez connaître les fureurs jalouses et les artifices infames des gens de lettres. Je fais surtout de quoi ils sont capables, depuis que l'auteur clandestin de l'épître diffuse et richement rimée contre *Rousseau*, eut la bassesse de répandre qu'elle venait de l'hôtel Richelieu. J'en connais très-certainement l'auteur. Cet auteur est un homme laborieux, exact et sans génie; je n'en dis pas davantage. Si un scélérat comme l'abbé *Desfontaines*, a engagé *M. Racine* dans sa querelle, si *Launay* qui vous hait parce que vous lui avez reproché une mauvaise action, si un nommé *Guiot de Merville* qui ne cesse de m'outrager parce qu'il a eu la même maîtresse que moi, il y a vingt ans; si *Roi*, *Lélio*, enfin des fripons séduisent d'honnêtes gens, s'il en résulte des sottises rimées et de petites scélératesses d'auteur, j'oublie tout cela dans le sein de l'amitié. Mais comme la rage des *Zoïles* porte souvent la calomnie aux oreilles de ceux qui peuvent nuire, je vous prie de m'avertir de tout. Je vous embrasse, mon cher ami.

1738.

L E T T R E L X X X V I I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

VENONS à *Jore*, mon cher abbé; c'est un libraire qui s'est ruiné en faisant son commerce très-mal-adroitement. Il a publié contre moi, sous le titre de *Factum*, un mémoire infame, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le sieur *Begon*, procureur, demande et obtienne la suppression de ce mémoire mensonger et calomnieux; cela fera d'autant plus aisé, que je ne crois pas que le misérable *Jore* s'y oppose. Je soupçonne furieusement que ce *Jore* est mis en jeu par quelqu'un de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter, malgré la profonde obscurité où je suis enseveli. Ce mémoire n'est point l'ouvrage d'un avocat; on le sent au style; il est certainement de quelque impudent insigne, exercé dès long-temps à barbouiller du papier. C'est à M. *Hérault* que le procureur doit s'adresser pour la suppression de ce libelle. Envoyez, je vous prie, à ce magistrat, avec la lettre ci-jointe, un Newton proprement habillé.

Prault doit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires des *Elémens* de *Newton*; je les ai achetés; ils doivent être bien reliés. *M. Cousin* se donnera la peine de voir s'ils sont en bon état, s'ils sont tous conformes à mes intentions, c'est-à-dire, avec les quatre mots de corrections que j'ai envoyés. Ces mots sont indispensables dans un ouvrage qui veut de l'exactitude. Voyez vous-même, mon cher abbé, si *Prault* a fait son devoir. Vous prendrez le nombre des exemplaires que vous jugerez à propos; et si vous avez des amis qui entendent ces matières philosophiques, je vous prie de leur en faire part, et de me croire pour la vie votre bon et sincère ami.

L E T T R E L X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

LA route de Paris à Pont-de-Vefle est par Dijon; la route de Dijon est par Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, &c. De Bar-sur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues; et si vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis, vous n'êtes plus d'*Argental*,

— vous n'êtes plus ange gardien ; vous êtes
1738. digne d'aller en Amérique.

Ah ! charmant et respectable ami, vous ne vous démentirez pas à ce point , et vous ne nous donnerez pas pour excuse qu'il ne faut pas aller à Cirey en passant ; il faut y aller , ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi , vous ferez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis , et vous n'en feriez pas quatre pour les voir ! Je vous avertis que si vous prenez une autre route que celle de Bar-sur-Aube , Chaumont , Langrés , si vous passez par Auxerre , nous irons à Auxerre , nous vous ferons rougir , et nous aurons le bonheur de vous voir.

Vos réflexions sur les Epîtres et sur Mérope me paraissent fort justes ; et puisque j'ai pris tant de liberté avec le marquis *Maffei* , dans les quatre premiers actes , je pourrai bien encore changer son cinquième. En ce cas , la Mérope m'appartiendra tout entière.

Si on ne permet pas de se moquer des convulsions , il ne fera donc plus permis de rire.

Si le public , devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre , ne souffre pas qu'on égaye des sujets sérieux , si le goût d'*Horace* et de *Despréaux* sont profcrits , il ne faut donc plus écrire.

Mais

Mais si vous ne venez pas à Cirey, il ne faut plus rien aimer. _____
1738.

Madame *du Châtelet* vous persuadera ; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir M. et madame d'*Argental*, et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre, plus dévoué que *Voltaire*, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

L E T T R E X C.

A M. B E R G E R.

A Cirey, . . . juillet.

J'E serais fort aise que vous fussiez auprès de M. *Pallu*, et je crois que cette place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Un intendant est plus utile qu'un prince. Je perdrais un aimable correspondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortune que des nouvelles.

Madame *du Châtelet* ne peut s'avilir en souffrant qu'on imprime un écrit qu'elle a daigné composer, qui honore son sexe et l'académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix.

Corresp. générale. Tome II. * T

— 1738. Je me donnerai bien de garde de demander à aucun ministre la communication des recueils dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais rien ; mais j'aurais été fort aise que mon ami, en lisant, eût remarqué quelques faits singuliers et intéressans, s'il y en a, et m'en eût fait part. C'est-là ce qui est très-aisé, et ce dont je vous prie encore.

Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême besoin, mais elles amuseraient un moment ; et c'est beaucoup, me semble, de plaire un moment à la divinité de Cirey.

Rousseau m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne ; qu'il m'avait toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu, &c. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer ; que si c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité ; qu'il fallait être juste avant d'être humble ; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il devait se rétracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentimens qui valent bien son ode.

Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé ; mais —
 puisque *Odieuvre* et les autres ont défiguré 1738.
 l'ouvrage de M. de *La Tour* , il y faut remédier : la planche doit être in-8° , parce que telle est la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé *Moussinot* s'était chargé d'un nouveau graveur ; je lui écrirai ; je connais le mérite de celui que l'on propose. Un grand cabinet de physique et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuisé , et m'ont rendu indigne de la pierre qui représente *Newton*. Je me contente de ses ouvrages pour une pistole. J'aimerais mieux , il est vrai , acheter cette tête , que de faire graver la mienne , et je suis honteux de la préférence que je me donne ; mais on m'y force. Mes amis qui admirent *Newton* , mais qui m'aiment , veulent m'avoir ; ayez donc la bonté d'aller trouver M. *Barrier* avec M. de *La Tour*. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous cachetterez , s'il vous plaît , vos lettres avec mon visage. Il faut que la pierre soit un peu plus grande qu'à l'ordinaire , mais moindre que ce *Newton* , qui est une espèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait en pastel ; mais M. de *La Tour* en a un double ; il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je mande à M. l'abbé *Moussinot* qu'il en fasse les frais. Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse.

1738.

L E T T R E X C I.

A M. P I T O T,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Juillet.

EN vous remerciant, mon très-cher et très-éclairé philosophe, de toutes les nouvelles que vous me mandez de l'académie et de Quito. En vérité, voilà un nouveau monde découvert par les nouveaux *Colomb* de votre académie ; mais je ne pense pas que ces arcs-en-ciel, dont vous me parlez, soient de vrais arcs-en-ciel : ce sont, je crois, plutôt des phénomènes semblables à ceux des anneaux concentriques découverts par *Newton*, et formés entre deux verres. C'est de cette nature que sont les *hallo* et les couronnes ; et il y en a depuis dix degrés jusqu'à quatre-vingt-dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais ; ce qui ressemble assez aux brouillards des montagnes de Quito, car je gagerais qu'il ne se fait point de vent quand ces messieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de saint.

Les Espagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens à miracle.

A l'égard de notre Europe, je vous supplie de bien remercier l'illustre M. de *Réaumur* de ses politesses. S'il avait su de quoi il était question, n'aurait-il pas poussé sa politesse jusqu'à donner le prix à madame *du Châtelet*? En vérité, la philosophie n'eût eu rien à reprocher à la galanterie. Le mémoire de cette dame singulière ne vaut-il pas bien des tourbillons? Elle lui a écrit, et lui a fait sa confession. 1738.

Quant à mon mémoire, ayez la bonté d'être bien persuadé que si j'ai eu le malheur de m'exprimer assez obscurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement essentiel non imprimé, je suis bien loin de penser ainsi. Personne n'est plus convaincu que moi que le mouvement est donné à la matière par celui qui l'a créée.

Si messieurs de l'académie jugent qu'il faille imprimer mon mémoire, pour constater que madame *du Châtelet* a fait le sien sans aucun secours, cette seule raison peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des sentimens) que madame *du Châtelet* n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de *Réaumur*.

J'ai fait tenir à bon compte vingt pistoles à M. *Coufin*. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'observatoire apprendre à opérer. Il ne

— 1738. fait point dit-on , d'astronomie ; qu'il ne s'en effarouche pas. L'astronomie est un jeu pour un mathématicien , et on peut tracer une méridienne sans être un *Cassini*. Le grand point est de se familiariser avec les instrumens ; il faut instruire ses mains : les livres instruiront son esprit.

A propos , j'oubliais la terrible expérience du mercure baissant si prodigieusement à la montagne de Quito. De combien baisse-t-il au Pic de Teneriffe ? J'ai bien peur que nous n'ayons pas , à beaucoup près , les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéralement à notre chétif globe.

Comptez , Monsieur , que vous êtes sur ce globe un des hommes que j'estime et que j'aime le plus. Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe.

P. S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui entend assez la philosophie newtonienne pour souhaiter que la gravitation pût rendre raison du mouvement journalier des planètes ; mais les dames sont comme les rois , elles veulent quelquefois l'impossible.

L E T T R E X C I I.

1738.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 2 août.

JE vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tant de bons passe-ports que vous avez donnés à cette philosophie de *Newton*. Vous êtes accoutumé à faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre. Monsieur *Cousin* vous donnera tant d'exemplaires que vous voudrez. Voulez-vous vous charger d'un pour M. *Pallu*, d'un pour M. de *Chauvelin*, intendant d'Amiens? ou voulez-vous que je m'en charge?

Je suis bien étonné que cette lettre, imprimée contre mes *Elémens*, soit du père *Regnault*; elle n'est pas digne d'un écolier. Je crois que j'y réponds de façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même et non contre moi.

Nous avons ici un fermier général qui me paraît avoir la passion des belles-lettres, c'est le jeune *Helvétius* qui sera digne du temple de Cirey s'il continue. Voilà *Minerve* réconciliée avec *Plutus*. M. de la *Poplinière* avait déjà commencé cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui.

— 1738. Ce qui me fait le plus de plaisir , dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre Prince , c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaît , et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Apparemment que cette lettre , où il prend mon parti avec tant de bonté , est en réponse à la satire injurieuse et absurde du père *Regnault* , et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour propre à ces injures , je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables , aussi-bien que ceux qui peuvent me décrier ; je pourrais faire voir que je ne suis ni si haï ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince , dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infames injures.

Mon cher ami , voici bientôt le temps où l'on vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E X C I I I.

1738.

A M. HELVETIUS.

1^o août.

JE reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'*Apollon*, une lettre de monsieur votre père, et une de vous; le père ne veut que me guérir, mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils; que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je fais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poète et le philosophe seront également estimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

En allant *ad astra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame *du Châtelet*, Cirey est sur la route; elle fait grand cas de vous, et en conçoit beaucoup d'espérances. Elle vous fait ses complimens; et moi, je vous assure, sans complimens et sans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus sincère estime. Ces sentimens si vrais ne souffrent point du très-humble et très-, &c.

1738.

L E T T R E X C I V .

A M. D E M A I R A N .

A Cirey , 11 septembre.

M O N S I E U R ,

LE livre que j'ai eu l'honneur de vous présenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle est remplie de ces instructions et de ces agréments que j'aimais tant dans votre aimable conversation : aussi nous ne parlons ici de vous que sous le nom du philosophe aimable.

Vous me reprochez , avec votre politesse charmante , des choses que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé *Descartes* et *Mallebranche* , et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modestement le lecteur sur la voie. Peut-être se jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction , si je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuserai point à l'égard de *Descartes* et de *Mallebranche* sur ce que je n'ai guère étudié la philosophie que dans des pays où l'on traite très-mal ces philosophes , et où les dix tomes de *Descartes* sont vendus trois florins. Je ne vous dirai point

que les lettres de l'alphabet, qui composent les noms de *Descartes* et de *Mallebranche*, ne méritent aucun respect, que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peser les esprits et non les hommes, &c. Quoique tout cela soit vrai, il est tout aussi vrai qu'il faut respecter les idées de sa nation. 1738.

Si j'avais été le maître de l'édition précipitée que les libraires ou corsaires hollandais ont faite, on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire, et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons; mais il vaut assez, puisqu'il m'a attiré vos sages instructions. Quant à l'attraction, voici très-naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outrage.

Il y a trente ans que tous les philosophes, forcés d'admettre les faits de la gravitation, se tuent à en chercher la cause sans pouvoir rien trouver; *Newton* était bien persuadé que cette cause était dans le sein de DIEU; et quand le docteur *Clarke* dit à *Leibnitz*: Nous aurons grande obligation à celui qui pourra expliquer tout cela par l'impulsion; *Clarke* parlait ironiquement, et se croyait sûr de n'avoir jamais de pareils remerciemens à faire. C'est ce que je lui ai entendu dire; et le docteur *Désaguliers*, *Pemberton*, *Saunderson*, *Stone*,

— 1738. *Bradley*, rient quand on parle de tourbillons : autant en font MM. *s'Gravesende* et *Muffchembroëk* ; et ce *Muffchembroëk*, qui est la naïveté même, et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant, dit rondement qu'il croit démontré que l'impulsion ne peut causer la pesanteur.

Je demande maintenant si, depuis le temps que tous ceux dont je vous parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons ? Quelqu'un a-t-il répondu seulement à ce simple argument-ci ? *La même force d'impulsion n'agit point également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos ; mais la gravitation agit également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos. A-t-on répondu à une des objections pressantes que j'ai rassemblées dans mon seizième et dans mon dix-septième chapitre ? Une seule de ces objections, si elle demeure victorieuse, n'anéantit-elle pas les tourbillons, et toutes ensemble ne se prêtent-elles pas une force invincible ?*

Vous avez très-grande raison de me dire qu'autrefois on se trompait fort de croire l'horreur du vide, et qu'il fallait au moins attendre, pour imaginer l'horreur du vide, qu'on sût bien positivement que l'air ne faisait point monter l'eau dans les pompes, &c.

J'aurai l'honneur de vous répondre que si on avait eu des preuves que l'air ne pèse

point, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau, on aurait eu très-grande raison alors de dire que l'eau montait par une loi primitive de la nature. 1738.

Or, voilà le cas où nous sommes. Nous voyons que l'impulsion, telle que nous la connaissons, ne peut agir sur la nature interne des corps; qu'elle n'agit point en raison des masses, mais des superficies; qu'un fluide quelconque qui emporterait les planètes, ne pourrait faire marcher une comète plus rapidement que les planètes qui se trouveraient dans la même couche du fluide, &c. Tout nous prouve, il le faut avouer, que les planètes qui pèsent sur le soleil, n'y pèsent point par l'impulsion d'un tourbillon.

Où est donc le mal de recourir, comme en bien d'autres choses, à la volonté libre, à la puissance infinie du maître qui a daigné donner à la matière une qualité sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait subsister?

Si *Newton* avait dit seulement: Les pierres tombent sur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre, et la terre tourne autour du soleil parce qu'elle a une tendance vers le soleil; si, dis-je, il n'avait donné que de telles explications sans preuve, on aurait raison de crier aux qualités occultes.

1738. — Mais après avoir démontré que la lune est retenue dans son orbite par la même loi que tous les corps pèsent ici-bas , et que la terre et Saturne tendent vers le soleil par cette loi même ; après avoir , sans observation , calculé par ces seuls principes le chemin d'une comète, et l'avoir trouvée au même point où les observations la trouvaient ; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps célestes se meuvent dans un espace non résistant ; après que la progression de la lumière , démontrée par *Bradley* , est venue confirmer tout cela, et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en son cours par aucune matière , comment peut-on ne pas se rendre ? comment peut-on, contre tant d'observations , contre tant de faits , contre tant de raisons , soutenir une hypothèse des Mille et une nuits , que *Descartes* a imaginée , dont on n'a et dont on ne peut avoir la plus légère preuve ?

L'impulsion en général est une idée claire, je l'avoue ; mais l'impulsion dans le cas de la gravitation est l'idée la plus obscure , la plus incompatible que je connaisse. Quel est donc le blasphème philosophique d'attribuer à la matière une propriété de plus ? Quand cette propriété n'existerait que comme l'effet d'une cause inconnue , ne faudrait-il pas toujours l'admettre comme un principe dont on doit

partir, en attendant qu'il plaise à DIEU nous découvrir le premier principe ? Ne faut-il pas bien, dans une montre, reconnaître le ressort pour la cause de tout le mécanisme, sans que nous sachions ce qui produit le ressort ?

L'univers est cette montre, l'attraction est ce ressort. C'est le grand agent de la nature, agent absolument inconnu avant *Newton*, agent dont il a découvert l'existence, dont il a calculé les phénomènes, agent qui a bien l'air d'être tout autre chose que l'élasticité, l'électricité, &c. ; car l'électricité, la force du ressort d'une montre, &c., sont sans doute des effets des lois ordinaires du mouvement ; mais cette gravitation ressemble fort à une qualité primordiale de la matière.

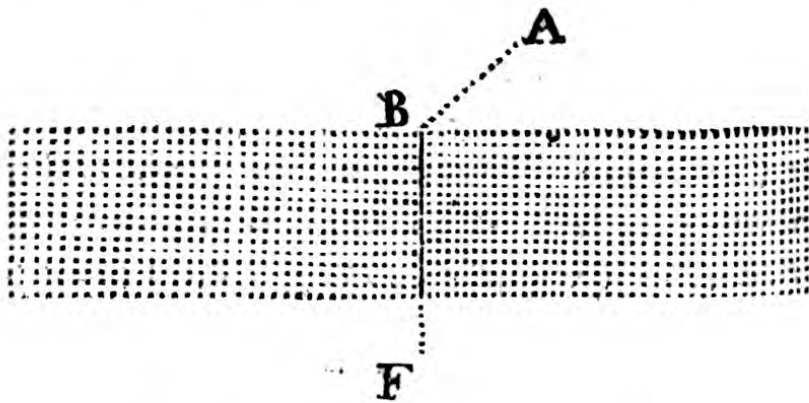
Je viens de lire les beaux mémoires de 1722 et 1723, dont vous me parlez, sur la réflexion et la réfraction des corps ; certainement vous êtes digne de croire, et vous n'êtes pas si loin du royaume de l'attraction.

Une petite réflexion, s'il vous plaît, sur votre excellent mémoire : ni *Descartes* ni *Fermat*, ni le marquis de l'*Hospital*, ni *Leibnitz* n'ont touché au but.

Vous réfutez, comme de raison, ce tournoiement chimérique, cette tendance au tournoiement de *Descartes* qui, par parenthèse, n'a guère fait en physique que des romans :

— vous réfutez cet autre grand philosophe *Leibnitz*,
 1738. mais aussi grand feseur d'hypothèses physiques
 et mathématiques, et vous faites très-bien
 voir l'inconséquence qu'il y aurait à supposer
 que les corps réfractés s'approcheraient du
 côté où ils trouveraient le plus de résistance.

Il est indubitable, et en cela *Descartes* mérite
 un coup d'encensoir, que le sinus d'incidence
 et celui de réfraction sont en raison réci-
 proque de leurs vitesses dans les milieux qu'ils
 parcourent. Mais je demande maintenant à
 tout homme qui cherche la vérité de bonne
 foi, par quel mécanisme, par quelle loi
 connue du choc des corps, ce rayon de lumière
AB doit s'approcher, dans ce cristal, de la
 perpendiculaire; par quelle loi il doit arriver
 de *B* en *F* plutôt qu'il n'est venu de *A* en *B*?



1°. Ce rayon peut-il être considéré dans
 ce verre comme un solide plongé dans un
 fluide

fluide qui lui sert de véhicule à travers le cristal ? 1738.

Si cela était, ne faudrait-il pas que le fluide lui résistât proportionnellement au carré de la vitesse ? cette vitesse ne serait-elle pas considérablement retardée ? Et cependant les découvertes de M. *Bradley* prouvent que la lumière ne souffre point de retardement, et se propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous.

2°. Si nous considérons ce rayon passant de l'air dans l'eau, le voilà plongé d'un fluide dans un autre. Il est certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air ; il est certain que l'eau est moins perméable, moins transparente que l'air : or le milieu moins perméable peut-il donner un passage plus facile à la lumière ? La maison dont la porte est la moins ouverte est-elle la plus accessible à la foule qui se presse pour entrer ?

3°. La vitesse de ce rayon est augmentée dans l'eau. Mais si le rayon semblable aux autres solides pénètre l'eau en choquant, en dérangeant les parties de l'eau dans lesquelles il se plonge, cette eau, cédant comme à un corps solide, doit lui résister huit cents ou neuf cents fois plus que l'air, bien loin d'accroître sa vitesse. L'eau en ce cas, loin de favoriser la direction verticale, s'y opposera neuf cents

1738. fois plus que l'air. Quelle différence prodigieuse entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendiculaire ! Quelle distance énorme entre ce qui est , et ce qui , suivant cette hypothèse , semblerait devoir être !

Reste donc que le rayon passe dans un pore , dans une espèce de tuyau non résistant : or , en ce cas , pourquoi s'approchera-t-il du perpendiculaire ? Je le considère alors comme un cylindre solide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puissance brise ce cylindre ? est-ce le plan solide réfringent ? Mais les parties solides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre : dès qu'elles y touchent , il n'y a plus de transparence.

N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir , jusqu'ici inconnu , qui agit entre les corps et la lumière ? Et que direz-vous à cette expérience par laquelle on voit rejaillir la lumière de la surface ultérieure d'un prisme , au lieu d'échapper dans l'air ? Et si vous mettez de l'eau à cette surface ultérieure , la lumière entre dans cette eau , et ne rejaillit plus. Que direz-vous à l'inflexion de la lumière auprès des corps ?

Vous avez déjà été assez touché de DIEU pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des surfaces solides ; c'est un grand point.

Oferez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules ? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur cela. Ou vous admettez le plein, et en ce cas je fais dire des messes ; ou vous admettez le vide sans lequel il n'y a point de mouvement, et en ce cas il faut bien que Jupiter et Saturne agissent l'un sur l'autre, et à distance, tout au travers du vide. 1738.

Pardon, deux paroles encore. Le magnétisme, l'électricité peuvent-ils nuire à l'attraction ? Ne sont-ce pas des choses très-différentes ? Toutes les apparences sont que l'électricité et le magnétisme agissent par des écoulemens de matière. Voilà ce qui est dans le royaume de l'impulsion ; mais l'empire de l'attraction *non est hinc*. Une vague qui frappe contre un rivage, peut ramener à soi mille corps qu'elle touche, et le soleil peut graviter vers nous sans nous toucher. L'attraction ne ressemble à rien, de même qu'un de nos cinq sens ne ressemble point aux quatre autres. L'attraction est un nouveau sens que *Newton* a découvert dans la nature.

Mais, Monsieur, je m'aperçois que je joue le rôle d'un nouveau converti, très-mal instruit, qui s'aviserait de prêcher *Claude* ou *Dumoulin*, ou plutôt d'un disciple qui se

1738. — révolte contre un maître. Je vous demande très-humblement pardon de ma sottise. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon respect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille, et je me borne à attendre avec impatience le Mémoire que vous nous promettez à la suite de celui de 1723. Je ne connais personne qui approfondisse plus, et qui expose mieux.

Permettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous, autant que j'estime le philosophe. Vous êtes si persuasif que vous me faites trembler pour le newtonisme si vous le combattez. Heureux le parti que vous embrasserez; plus heureuses les personnes qui vous voient et qui vous entendent! Il n'y en a point qui s'intéresse plus que moi à tout ce qui vous touche, aux hommages qu'on rend à votre mérite, aux récompenses que le gouvernement doit à vos talens et à vos travaux. J'ai respecté vos occupations; je ne les ai point interrompues par mes lettres; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les sentimens que je vous ai voués. Il n'y a guère de maison au monde où l'on parle de vous plus que dans la solitude de Cirey. Madame du Châtelet pense sur vous comme moi; elle me charge de vous assurer de son estime parfaite et de son amitié.

J'aurais répondu plutôt à l'honneur de votre lettre, mais j'ai été tout près d'aller 1738.
 favoir qui a raison, de *Newton* ou de ses adversaires, si pourtant on en peut apprendre quelque chose là-bas ou là-haut. Ma santé est bien misérable, et c'est un terrible obstacle à la passion que j'ai pour l'étude, &c. Je suis, Monsieur, avec les sentimens, &c.

P. S. M. d'*Argental* m'ayant fait l'honneur de me mander, Monsieur, que vous vouliez favoir en quel endroit *Newton* parle de la réflexion dans le vide; je lui ai mandé que c'est à la page 3, proposition 8^e, partie III, livre II; j'étais trop malade pour en dire davantage.

Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obscure: on prend un récipient fait exprès, percé en haut, et laissant une ouverture d'environ trois pouces de diamètre. On garnit cette ouverture d'une gorge en rainure de métal; on garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux; on fait passer un prisme dans cette rainure, on l'affujettit bien. Ensuite on pompe l'air, et on expose le prisme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce. On lui ménage un angle de quarante-deux degrés. Alors on a le plaisir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher.

1738.

L E T T R E X C V.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Vous aimez volontiers , mon cher ami , à courir chez les gens quand il faut rendre service. Volez donc chez M. *Pitot* , puis que je trouve l'occasion de l'obliger. Je ne fais ce dont il peut avoir besoin ; mais je ne peux guère lui prêter que huit cents francs , à cause des dépenses que je fais ; car , outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées , il faut encore que vous donniez promptement cent pistoles à M. *Cousin* , qui doit être bientôt mon compagnon de retraite et d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. et à madame *Pitot*. Ils me les rendront dans l'espace de cinq années ; rien la première , deux cents francs la seconde , autant la troisième , ainsi du reste. Leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point , me semble , de notaires avec un philosophe. Si dans la suite le philosophe ne pouvait remplir les conditions du prêt , je n'exigerais pas le paiement ; au contraire ma bourse lui fera toujours ouverte. Donnez un *Newton* bien relié à M. *Pitot* , en lui remettant les huit cents francs ; vous en donnerez aussi un

exemplaire à M. de *Bremont*, et m'enverrez les
 Transactions philosophiques aussitôt qu'elles paraîtront. 1738.

L E T T R E X C V I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

UN paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carrosse de Joinville; je l'adresse à M. l'abbé *Moussinot*, mon ami; mais comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre, elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le père *Brumoi*. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction mentale, qu'il n'en prendra point copie. Après le père *Brumoi*, on en fera part au père *Porée*, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence; et le manuscrit, en sortant du collège de Louis le grand, sera remis au greffe janséniste de Saint-Méri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie; premièrement, parce qu'elle est sans amour; la nature seule et sans

— aucun mélange de galanterie , peut remuer un
1738. cœur dévot ;

Car pour être dévot , on n'en est pas moins homme.

Secondement , cette Mérope étant probablement ennuyeuse , pourra passer pour le huitième des psaumes pénitentiels. Lisez-le donc ce huitième psaume ; il vous ennuiera peut-être , mais il vous édifiera ; c'est la nature de beaucoup de bonnes choses.

Troisièmement , mon cher janséniste , si Mérope vous plaît , j'en ferai plus flatté que du suffrage des jésuites : le jugement de ces messieurs , trop accoutumés aux pièces de collège , m'est toujours un peu suspect.

L E T T R E X C V I I .

A M. THIRIOT.

Le 24 octobre.

JE ne vous écris souvent que trois lignes , père *Mersenne* , parce que j'en griffonne trois ou quatre cents , et en rature cinq cents pour mériter un jour votre suffrage. La correction de la *Henriade* entrant dans mes travaux : lorsque vous m'apprenez le dessein des libraires ; il faut m'y conformer ; il faut rendre cet
ouvrage

ouvrage digne de mes amis et de la postérité. —
 Mais *Prault* se disposait à en faire une édition ; 1738.
 il me se fait graver : il faudrait l'engager à
 entrer dans le projet des *Gandouin*. Dites-lui
 donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne
 me plus faire attendre inutilement les livres
 de physique, et que vous avez la bonté de
 vous en charger. Le s'*Gravesende*, deux
 volumes in-4°, est ce que je demande avec
 le plus d'instance. Je ne peux vivre sans ce
 s'*Gravesende* et sans *Desaguliers*, voilà l'es-
 sentiel.

Je vous enverrai ma réponse à M. *Le Franc* ;
 vous êtes le lien des cœurs.

Je vous enverrai une lettre pour *Plin-Dubos* ;
 dites-lui que ma reconnaissance est égale à mon
 estime.

Un petit mot touchant les *Epîtres* (*).
 L'objection, qu'on se fait interroger comme
 si on était *Dieu* ou *ange*, est, ce me semble,
 bien injuste. On interroge non un *Dieu*, mais
 un philosophe sur des sujets traités par *Platon*,
Leibnitz et *Pope*. Dire que l'épître ne conclut
 rien, c'est ne la vouloir pas entendre. Elle ne
 conclut que trop que *non sunt omnia facta pro*
hominibus ; et s'il y a quelque mérite à cette
 épître, c'est d'avoir tourné cette conclusion

(*) Voyez *Discours sur l'homme*, volume de *Poèmes*.

— 1738. d'une manière qui n'attire pas les conclusions du procureur général, et d'avoir traité très-fagement une matière très-délicate.

Autre petit mot. Où diable prend-on que ces épîtres ne vont pas au fait ? Il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'égalité des conditions, pas un dans la seconde qui ne prouve la liberté, pas un dans la troisième où il soit question d'autre chose que de l'envie ; ainsi des autres.

Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent à peine que vous y répondiez, et encore moins que vous vous laissiez séduire.

Je reçois votre lettre du 12, avec une lettre du Prince qui me comble de joie ; il peut arriver très-bien que je le voye en 1739, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez un profond secret.

Je vous embrasse, mon cher ami, et madame la Marquise vous fait les plus sincères complimens. Elle vous écrit ; elle a pour vous autant d'amitié que moi.

P. S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé *le Blanc* à cet âne incorrigible, nommé *Giot Desfontaines*.

LETTRE XCVIII.

1738.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS.

A Cirey, 19 octobre.

JE n'ai point reçu votre lettre, Monsieur, comme un compliment; je fais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les Elémens de *Newton*, vous ne les auriez pas loués.

Cette philosophie a plus d'un droit sur vous: elle est la seule vraie, et M. votre frère de *Pouilli* est le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir osé effleurer le premier en public ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu.

Je ne fais si ma fanté me permettra dorénavant de suivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent; mais il s'en faut bien qu'elles soient les seules qui doivent fixer un être pensant. Il y a des livres sur les droits les plus sacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens aussi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux abus, et où l'on

1738. — distingue continuellement la justice et l'usurpation, la religion et le fanatisme. Je lis ces livres avec un plaisir inexprimable; je les étudie, et j'en remercie l'auteur quel qu'il soit (7).

Il y a quelques années, Monsieur, que j'ai commencé une espèce d'histoire philosophique du siècle de *Louis XIV* : tout ce qui peut paraître important à la postérité doit y trouver sa place; tout ce qui n'a été important qu'en passant y sera omis. Les progrès des arts et de l'esprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y sera traité sans controverse; et ce que le droit public a de plus intéressant pour la société s'y trouvera. Une loi utile y sera préférée à des villes prises et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un ministre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou qui saccage une province.

Si vous aviez, Monsieur, sur le règne de *Louis XIV* quelques anecdotes dignes des lecteurs philosophes, je vous supplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la

(7) M. de *Burigny* avait publié, mais sans y mettre son nom, un traité sur l'autorité des papes.

vérité , on doit hardiment s'adresser à vous , 1738.
et compter sur vos secours.

Je suis , Monsieur , avec les sentimens , &c.

L E T T R E X C I X .

A M. L E F R A N C .

A Cirey , 30 octobre.

TO U S les hommes ont de l'ambition , Monsieur , et la mienne est de vous plaire , d'obtenir quelquefois vos suffrages , et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jusqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde , d'être protégés par les ignorans , d'éviter les connaisseurs , de chercher à perdre leurs rivaux , et non à les surpasser. Toutes les académies sont infectées de brigues et de haines personnelles : quiconque montre du talent , a sur le champ pour ennemis ceux-là même qui pourraient rendre justice à ses talens , et qui devraient être ses amis.

M. *Thiriot* , dont vous connaissez l'esprit de justice et de candeur , et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années , fait à quel point je déteste ce poison répandu sur la littérature. Il fait surtout quelle estime j'ai

— 1738. conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques-uns de vos ouvrages ; il peut vous dire que même à Cirey , auprès d'une personne qui fait tout l'honneur des sciences et tout celui de ma vie , je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni , sinon avec vous , Monsieur , qui joignez un goût si pur à un talent si marqué ? Je fais que vous êtes non-seulement homme de lettres , mais un excellent citoyen , un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu , avec une satisfaction très-grande , votre dissertation sur le *Pervigilium. veneris* : c'est-là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquise du Châtelet , qui entend *Virgile* comme *Milton* , a été vivement frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé dans les *Géorgiques* l'original du *Pervigilium*. Vous êtes comme ces connaisseurs nouvellement venus d'Italie , tout remplis de leur *Raphaël* , de leur *Carache* , de leur *Paul Veronèse* , et qui démêlent tout d'un coup les pastiches de *Boulogne*.

Vous avez donné un bel effai de traduction dans vos vers ,

C'est l'aimable printemps dont l'heureuse influence , &c.

Votre dernier vers ,

1738,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour ,

me paraît beaucoup plus beau que

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Le sens de votre vers était , comme vous le dites très-bien , renfermé dans celui de *Virgile*. Souffrez que je dise qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais seulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci qui le précèdent ;

De l'univers naissant le printemps est l'image ;

Il ne cessa jamais durant le premier âge.

J'ai peur que ce ne soient-là deux mérites incompatibles ; si le printemps ne cessa point dans l'âge d'or , il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc sacrifier ces *il ne cessa jamais* , &c. à ce beau vers ,

Et le jour qu'il naquit , &c.

Ce dernier vers mérite le sacrifice que j'ose vous demander.

Vous voyez , Monsieur , que je compte déjà sur votre amitié , et vous pardonnez sans doute à ma franchise. J'entre avec vous dans

— 1738. ces détails parce qu'on m'a dit que vous traduisez toutes les Géorgiques. L'entreprise est grande. Il est plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin ; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir.

J'ai été votre partisan dans ce que vous avez dit de l'Enéide. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés, d'oser parler des défauts ; mais je demanderais grâce pour la sagesse avec laquelle *Virgile* a évité de ressembler à *Homère* dans cette foule de grands caractères qui embellissent l'Iliade. *Homère* avait vingt rois à peindre, et *Virgile* n'avait qu'*Enée* et *Turnus*.

Si vous avez trouvé des défauts dans *Virgile*, j'ai osé relever bien des bévues dans *Descartes*. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom : je me suis mis sous le bouclier de *Newton*. Je suis tout au plus le *Patrocle* couvert des armes d'*Achille*.

Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est jusqu'à présent le seul pays où les théories de *Newton* en physique, et de *Boërhaave* en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas

encore de bons élémens de physique ; nous avons pour toute astronomie le livre de *Bion*, qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à *Keill*, à *Wolf*, à *s'Gravesende*. On va imprimer enfin des Institutions physiques, dont *M. Pitot* est l'examineur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la vérité ; mais, avant qu'il soit dix ans, vous verrez une révolution dans la physique, et se mirabitur *Gallia newtonianam*. 1738.

Et nous dirons avec vos Géorgiques :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Il est vrai que la physique d'aujourd'hui est un peu contraire aux fables des Géorgiques, à la renaissance des abeilles, aux influences de la lune, &c. ; mais vous saurez, en maître de l'art, conserver les beautés de ces fictions, et sauver l'absurde de la physique.

Voilà à quoi vous servira l'esprit philosophique qui est aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire sur *Newton*, quelque instruction à donner sur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, songez, Monsieur, je vous en prie, à

— 1738. un solitaire plein d'estime pour vous , et qui cherchera toute sa vie à être digne de votre commerce. C'est dans ces sentimens que je ferai , &c.

L E T T R E C.

A M. L' A B B É D U B O S.

A Cirey, 30 octobre.

IL y a déjà long-temps , Monsieur , que je vous suis attaché par la plus forte estime ; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres , que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse ; je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant , que je suis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a long-temps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du siècle de *Louis XIV* : ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris , ce ne sont point les annales de son règne , c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain , puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres ; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale : ce sont vingt tableaux des grands événemens

du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile ; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails : la postérité les néglige tous ; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui a causé des révolutions, ce qui sera important dans cent années, c'est-là ce que je veux écrire aujourd'hui. 1738.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV* ; deux pour les grands changemens faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances : deux pour le gouvernement ecclésiastique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes et l'affaire de la Régale sont comprises ; cinq ou six pour l'histoire des arts, à commencer par *Descartes* et à finir par *Rameau*.

Je n'ai d'autres mémoires pour l'histoire générale qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît ; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Limiers*, *Lamberti*, *Roussel*, &c. &c. falsifient et délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de *Louis XIV* les mémoires du marquis de *Dangeau*, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante

— pages ; j'ai ce que j'ai entendu dire à de
 1738. vieux courtifans , valets , grands seigneurs et
 autres , et je rapporte les faits dans lesquels
 ils s'accordent. J'abandonne le reste aux feseurs
 de converfations et d'anecdotes. J'ai un extrait
 de la fameufe lettre du roi au fujet de M. de
Barbéfieux , dont il marque tous les défauts
 auxquels il pardonne en faveur des fervices
 du père ; ce qui caractérife *Louis XIV* bien
 mieux que les flatteries de *Pé lifson*.

Je fuis affez inftruit de l'aventure de l'*homme
 au mafque de fer* , mort à la baffille. J'ai parlé à
 des gens qui l'ont fervi.

Il y a une efpèce de mémorial écrit de la
 main de *Louis XIV* , qui doit être dans le
 cabinet de *Louis XV*. M. *Hardion* le connaît
 fans doute ; mais je n'ofe en demander com-
 munication.

Sur les affaires de l'Eglife , j'ai tout le fatras
 des injures de parti ; et je tâcherai d'extraire
 une once de miel de l'abfinthe des *Jurieu* , des
Quesnel , des *Doucin* , &c.

Pour le dedans du royaume , j'examine les
 mémoires des intendans , et les bons livres
 qu'on a fur cette matière. M. l'abbé de *Saint-
 Pierre* a fait un journal politique de *Louis XIV* ,
 que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne
 fais s'il fera cet acte de *bienfifance* pour gagner
 le paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poésie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfèvrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de *Gassendi*! La vie est trop courte, le temps trop précieux pour dire des choses inutiles.

1738.

En un mot, Monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment. *Pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daigniez me conduire, je pourrais dire alors: *æquataque machina cælo.* Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornemens.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe. Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera sans doute à répandre la

— lumière sur les plus beaux jours de la France.
 1738. Songez, Monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur.

Je ferai toute ma vie avec autant de reconnaissance que d'estime, &c.

L E T T R E C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 3 novembre.

A I M A B L E ange gardien, il faut que vous le foyez non-seulement de Cirey, mais de tout le canton.

Protégez, je vous en conjure, de la manière la plus efficace, M. l'abbé de *Valdruche* qui vous rendra cette lettre. C'est le fils de mon médecin, d'un de mes meilleurs amis. Vous vous sentirez bien disposé en sa faveur, quand vous saurez qu'il a pour tout bien un petit canonicat de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre saint-père le pape veut lui ôter. N'est-il pas bien odieux qu'un évêque étranger puisse disposer d'un bien qui est en France? qu'on ait des maîtres à trois cents lieues de chez soi? et qu'on mette en question, qui doit l'emporter des droits les plus sacrés des hommes, ou d'un

rescrit du pape ? Tout est subreptice , tout est ———
 abusif dans les procédés de l'ecclésiastique qui 1738.
 dispute le bénéfice à l'abbé de *Valdruche* ; mais
 il a pour lui le pape et les capucins de Chau-
 mont. Figurez-vous que les juges de Chau-
 mont ont osé donner la provision au papimane,
 et qu'à l'audience on a cité des jurisconsultes
 italiens qui disent : *Papa omnia potest*. Que
 votre zèle de bon citoyen s'allume. C'est un
 chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de
 briser. Vous êtes à portée de procurer au fils
 de mon ami une audience prompte ; c'est tout
 ce qu'il lui faut. Je crois que sa cause est celle
 de nos libertés , et la cause même du parle-
 ment. Dites-lui, mon cher ami, comment il
 faut qu'il se conduise ; adressez-le aux bons
 seneurs ; c'est mon procès que vous me faites
 gagner. Je crois que je vous en aimerais
 davantage , si la chose était possible. Adieu ;
 vous n'aurez jamais mieux récompensé le
 tendre et respectueux attachement que j'aurai
 pour vous toute ma vie.

1738.

L E T T R E C I I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Cirey, ce 10 novembre.

M O N cher ami, je vous dois une Mérope, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paye rien de ce que je vous dois : *Tam raro scribimus, ut toto non quater in anno.*

Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma misère, quand je songe que je n'y ai répondu que par des applaudissemens. Vos richesses, en me comblant de joie, me font sentir ma pauvreté. Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en vous envoyant une épître, je prétende éluder la promesse de la Mérope. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages, si ce n'est à mon cher *Cidville*? à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce? Quel cœur dois-je songer à émouvoir, si ce n'est le vôtre? Je compte que mes ouvrages feront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Ils vous parleront de moi; ils vous peindront mon ame.

Ma retraite heureuse ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laisse un peu languir

languir le commerce ; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucune sorte de travail que je ne me dise à moi-même : Mon ami sera-t-il content ? cette pensée fera-t-elle de son goût ? Enfin , sans vous écrire , je passe mes jours dans l'envie de vous plaire et dans le plaisir d'écrire pour vous. _____ 1738.

Madame du Châtelet , qui vous aime comme si elle vous avait vu , vous fait les plus sincères complimens. Nous avons entendu parler ici confusément d'une épître de *Formont* , contre les philosophes qui ont le malheur de n'être que philosophes. Dieu merci , l'épître n'est pas contre nous.

Rousseau , après avoir long-temps offensé DIEU , s'est mis à l'ennuyer. Il fera damné pour ses sermons et pour ses couplets.

Je vous embrasse tendrement , mon aimable Cideville.

1738.

L E T T R E C I I I .

A M. T H I R I O T .

Le 13 novembre.

Vous me voyez , mon cher ami , dans un point de vue , et moi je me vois dans un autre. Vous vous imaginez , à table avec madame de *la Poplinière* et M. *Desalleurs* , que les calomnies de *Rousseau* ne me font point de tort , parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne ; mais moi qui fais qu'il a employé pendant dix ans la plume de *Roussel* et de *Varenne* à Amsterdam , pour me noircir dans toute l'Europe ; moi qui , par l'indignation du Prince royal même contre tant de traits , reconnais très-bien que ces traits portent coup , j'en pense tout différemment. Je ne fais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de *Louis XIV* , qui ont eu des ennemis. En premier lieu , ils ont confondu ces ennemis , autant qu'ils l'ont pu ; en second lieu , ils ont eu des protections qui me manquent ; et enfin , ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes. Je fais très-bien que les journaux peuvent faire de très-mauvaises impres-

fions ; je fais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili ; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire. Un ami s'intéresse à la réputation de son ami , comme à la sienne propre.

Je vois que vous vous y intéressez efficacement , puisque vous m'envoyez des critiques sur les épîtres. Je vous en remercie de tout mon cœur. Soyez sûr que j'en profiterai. Continuez ; mais songez que ce *frappant et ce vif* que vous cherchez , cesse d'être tel quand il revient trop souvent. *Non fumum ex fulgore , sed ex fumo dare lucem cogitat.* Je ne suis pas de votre avis en tout. La censure de la boîte de *Pandore* me paraît très-injuste (*). Je prétends prouver que si tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or , ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux , et qu'ainsi l'égalité subsiste toujours. Au reste , qu'un hémistiche ou deux déplaisent , cela rend-il une pièce entière insupportable ? Vous me reprochiez d'imiter *Despréaux* , à présent vous voulez que je lui ressemble. Trouvez-vous donc dans ses épîtres tant de vivacité et tant de traits ? Il me semble que leur grand mérite est d'être naturelles , correctes

(*) Voyez le premier Discours sur l'homme , de l'égalité des conditions , volume de Poèmes.

— 1738. et raisonnables ; mais de la sublimité , des grâces , du sentiment , est-ce là qu'il les faut chercher ?

Vous proscrivez la *barque* des rois ; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère , de la barque du bonheur , de la petite barque que chaque individu gouverne , roi ou garçon de café. Mais , comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaisseau de cent pièces de canon , et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues , je sacrifie la barque.

J'ôte le *Bernard* , et le *bien* qu'il fait , et le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien* pris en deux sens différens , est peut-être un jeu de mots : qu'en pensez-vous ?

Fertilisent la terre en déchirant son sein.

est , ne vous déplaît , un très-beau vers.

J'aime *Perrette*. C'est dans son ennui précisément , et seulement dans son ennui qu'on souhaite le destin d'autrui ; car , quand on se sent bien , ce n'est pas là le moment où l'on souhaite autre chose.

Je donne des coups de pinceau à mesure que je vois des taches ; mais aidez moi à les remarquer , car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

L E T T R E C I V.

1738.

A M. T H I R I O T.

Le 24 novembre.

Ami, dont la vertu toujours égale et pure, &c. ()*

C E L A vous plaît-il mieux que le cœur tout neuf d'*Hermotime*? Au moins, cette épître aura un mérite, c'est d'être adressée à mon ami et non à un écolier supposé. Je vous en envoie une que je destine à l'héritier d'un trône; mais la première sera pour vous. Je les corrige toutes, et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles soient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du dessein que j'ai eu en les faisant.

Mais comment raboter à la fois la *Henriade*, mes tragédies et toutes mes pièces? *Col tempo e col arte tutto si fara*. Tâchez qu'on imprime l'Épître sur la nature du plaisir, afin que je puisse donner le recueil de mes six sermons bien réformé: ce sera mon carême, prêché par le père *Voltaire*.

La lettre de M. *Desfalleurs* est d'un homme

(*) Voyez les variantes du Discours sur l'égalité des conditions.

1738. — très-supérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe, il faudrait acheter vite le palais Lambert. Aussi achèterons-nous, je crois, et nous pardonnerons à la multitude des fots, en faveur de quelques justes, c'est-à-dire, de quelques gens d'esprit.

Dès que j'aurai un entr'acte (car je suis entouré de mes tragédies que je relime), j'écris à l'ame de *Bayle*, laquelle demeure à Paris dans le corps de M. le comte *Desalleurs*, et qui est très-bien logée.

Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé *Desfontaines*; mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre très-fort qui vient de paraître contre lui, que d'avoir écrit, il y a deux ans, à M. *Maffei*, la lettre qu'on vient d'imprimer. Assurez-le d'ailleurs que j'ai en main de quoi le confondre et le faire mourir de honte, et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense.

Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oison.

L E T T R E C V.

1738.

A M. LE COMTE DESALLEURS.

A Cirey, 26 novembre.

SI vous n'aviez point signé, Monsieur, la lettre ingénieuse et solide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très-bien deviné. Je fais que vous êtes le seul homme de votre espèce, capable de faire un pareil honneur à la philosophie. J'ai reconnu cette ame de *Bayle* à qui le ciel, pour sa récompense, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie, cultivé comme le vôtre, d'être sceptique. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous pensez beaucoup.

Je marcherai sous vos drapeaux une très-grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le reste de la journée.

Je crois qu'en métaphysique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points dans cette métaphysique; le premier est composé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également; le second est un abyme

— 1738. immense où personne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous ferons convenus qu'une pensée n'est ni ronde ni carrée, que les sensations ne sont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les sens (quoi qu'en disent *Descartes* et *Mallebranche*), que l'ame, &c. ; si nous voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans le vaste royaume des choses possibles.

Depuis l'éloquent *Platon* jusqu'au profond *Leibnitz*, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du grand-turc, et qui, ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa Hauteffe a caressé cette nuit son odalique. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, &c ; le fait est que le grand-sultan a dormi toute la nuit.

Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décifif avec lequel *Descartes* donne ses mauvais contes de fée ; mais, je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique ; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps, mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique,

géométrique , pour l'esprit d'invention , de système et de roman. C'est-là ce qui devait le décrier , et c'est , à notre honte , ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer , toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs : lois du mouvement fausses , tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son système , et raccommodés en vain par *Huygens* ; notions fausses de l'anatomie , théorie erronée de la lumière , matière magnétique cannelée impossible , trois élémens à mettre dans les Mille et une nuits , nulle observation de la nature , nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que *Descartes*.

Il y avait de son temps un *Galilée* qui était un véritable inventeur , qui combattait *Aristote* par la géométrie et par des expériences , tandis que *Descartes* n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries ; mais ce *Galilée* ne s'était point avisé de créer un univers , comme *Descartes* ; il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. *Descartes* fut un heureux charlatan ; mais *Galilée* était un grand philosophe.

Que je suis bien de votre avis , Monsieur , sur *Gassendi* ! Il relâche , comme vous dites énergiquement , la force de toutes les raisons ; mais un plus grand malheur encore , c'est que

— les raisons lui manquent. Il a deviné bien des
1738. choses qu'on a prouvées après lui.

Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des argumens plausibles; il fallait qu'un *Newton*, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vite à la hauteur de nos planètes, et que par conséquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que M. *Bradley* découvrit la progression de la lumière, et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous, et que par conséquent il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. *Gassendi* est un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré et travaillé.

Ce ne fera donc point, Monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien: car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme? Parce qu'*Anaxagore*, *Leucippe*, *Aristote* et tous les grecs babillards ont dit longuement des absurdités, cela empêche-t-il que *Galilée*, *Cassini*, *Huygens* n'aient découvert de nou-

veaux cioux ? La théorie des forces mouvantes en fera-t-elle moins vraie ? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne supposaient pas seulement l'existence , et nous avons découvert plus de vérités physiques sur la terre , que *Flamstéed* ne compte d'étoiles dans son catalogue. 1738.

Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature , j'en conviens ; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous favons , étend réellement les forces de l'ame : l'esprit y trouve autant de plaisirs que le corps en éprouve dans d'autres jouissances qui ne sont pas à mépriser.

Je m'en rapporte à vous sur tout cela. Si le don de penser rend heureux , je vous tiens , Monsieur , pour le plus fortuné des hommes. Vous savez jouir , vous savez douter , vous savez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très-poliment un conseil très-sage , c'est de paraître douter des choses que je veux persuader , et de présenter comme probable ce qui est démontré.

*Così alegro fanciull' purgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso.*

Je vous répons bien que si j'avais fait quelque découverte , quand je la croirais inébranlable , je la donnerais sous les livrées

— 1738. modestes du doute. Il sied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez - moi de m'excuser si j'ai un peu trop vanté *Newton* ; j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas fujet à l'enthousiasme , au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant l'Histoire de *Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais *Newton* m'a paru d'une tout autre espèce. Tout ce qu'il a dit m'a semblé si vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs , vous connaissez les Français : parlez avec défiance de ce que vous leur donnez , ils vous prendront au mot.

Enfin , les ménagemens ne feront point passer la fausse monnaie pour la bonne chez la postérité : et si *Newton* a trouvé la vérité , elle et lui méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle.

Je passe , Monsieur , à un article de votre lettre qui n'est pas le moins essentiel : c'est le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philosophie que les ornemens qui lui sont propres , et qu'on n'affecte point de faire le plaisant ni l'homme de bonne compagnie , quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

Ornari res ipsa negat , contenta doceri.

A la bonne heure que M. de *Fontenelle* ait égayé ses Mondes. Ce sujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons ; mais des vérités plus approfondies font de ces beautés mâles auxquelles il faut les draperies du *Pouffin*. Vous me paraissez un des meilleurs feseurs de draperies que j'aye jamais vus. Madame *du Châtelet* est entièrement de votre avis. Elle a un esprit qui , comme le dit *la Fontaine* de madame de *la Sablière* ,

1738.

A beauté d'homme avec grâces de femme.

Elle a lu et relu votre lettre avec une sorte de plaisir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue sur le nez de *Croufaz* en faveur de *Bayle*. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon , mis dans la bouche bavarde de ce professeur dogmatique.

Continuez , Monsieur , à faire voir que les personnes d'un certain ordre en France ne passent point leur vie à ramper chez un ministre , ou à traîner leur ennui de maison en maison. Empêchez la prescription de la barbarie , et faites honneur à la France.

Permettez-moi de présenter mes très-humbles complimens à un autre philosophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous *Bayle*

— et *Cicéron* ; mais il vit avec vous , et cela vaut
 1738. bien de bonnes lectures. *Madame du Châtelet*
 fera aussi transportée que moi si vous lui faites
 part de vos idées. Elle en est bien plus digne ,
 quoique je sente tout leur prix.

Je suis , &c.

L E T T R E C V I.

A M. THIRIOT.

Le 29 novembre.

J E viens de répondre un livre au beau volume
 de *M. Desalleurs*. Voici encore une lettre que
 je devais à *M. Clément*.

Votre paquet arrive dans l'instant que je
 finis toutes ces besognes. Me voici avec vous
 comme un homme qui s'est épuisé avec ses
 maîtresses , mais qui revient à sa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du
 Prince ; mais grand merci de l'épître de
M. Formont. Je suis bien aise de lui avoir
 envoyé la réponse (*) avant d'avoir lu sa
 pièce, et de m'être justifié d'avance de ne plus
 aimer les vers ; mais dites-lui poliment que si

(*) Voyez dans le volume des Lettres en vers ,

A mon très-cher ami Formont , &c.

je ne les avais jamais aimés , je commencerais par les siens. Il est vrai qu'il m'enveloppe dans ses plaintes générales contre les défer-
 teurs d'*Apollon* : je ne suis point défer-
 teur , mais je dirai toujours : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* ; ou bien avec *Arlequin* : *Ognuno faccia secondo il suo cervello.* 1738.

Je vous avoue que je suis enchanté de l'action de M. de *la Poplinière*. Il y a là un caractère si vrai , quelque chose de si naturel , de si bon , à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre , à l'examiner , à le corriger , qu'il mérite plus que jamais le nom de *Pollion*.

*Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes ;
 Culpabit duros , &c.*

Il est l'homme d'*Horace* , et je crois qu'il a le mérite de l'être sans le faveur ; car , entre nous , je pense qu'il ne lit guère , et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à DIEU de le former. Je ferai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'est sur mes vers ; point , c'est sur ceux de *Pollion* : qu'il lise et qu'il juge.

(*) *La modération est le trésor du sage ,*

me paraît bien meilleur que l'*attribut* , 1°. parce que le *trésor* est opposé à *modération* , et parce

(*) Discours sur l'homme.

— que *attribut* est un terme profaïque. . . . , &c. &c.
 1738. En faisant ces critiques , qui me paraissent justes , je suis effrayé de la difficulté de faire des vers français , et je ne m'étonne plus que *Despréaux* employât deux ans à composer une épître.

Je m'en vais raboter plus que jamais , et être aussi inflexible pour moi que je le suis pour *Pollion*.

Votre grande critique que je ne parle pas toujours à *Hermotime* , me paraît la plus mauvaise de toutes. Parler toujours à la même personne est d'un ennui de prône. On s'adresse d'abord à son homme , et ensuite à toute la nature ; ainsi en use *Horace* , mille fois plus découffu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle sur cela ; *Hermotime* est devenu *Thiriot* , et chaque épître est détachée.

Ah , en voici d'une bonne ! vous trouvez mauvais ce vers ,

Moins ce qu'on a pensé , que ce qu'il faut savoir.

et vous osez dire que c'est du galimatias pour un bon dialecticien ! Eh bien , mon cher dialecticien , je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature , qui fait des expériences , qui calcule , un *Newton* , un *Mariote* , un *Huygens* , un *Bradley* , un *Maupertuis* , savent

ce qu'il faut savoir, et que M. le Gendre, marquis de Saint-Aubin, dans son Traité de l'opinion, fait ce qu'on a pensé. Je vous dirai que savoir ce qu'ont mal pensé les autres, c'est très-mal savoir, et qu'un homme qui étudie la géométrie fait, non des opinions, mais des choses, et des choses indépendantes des hommes. Voilà le point. Je n'exclus pas l'histoire de l'esprit humain, mais je veux qu'on sache que l'eau pèse neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à savoir qu'*Aristote* a cru que l'eau ne pesait que dix fois davantage.

1738.

Ce vers, ne vous en déplaise, est vrai et précis ; et il restera. Continuez cependant, dites-moi tout ce que l'on pensera et tout ce qu'il faudra savoir. Je suis comme la flèche, je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher *Mersenne*. *Dimitte nobis peccata nostra, sicut dimittimus criticis nostris.*

Je fais tant de cas de l'esprit et de l'amitié de *Pollion*, que je lui dis mon sentiment sans aucun ménagement. Son caractère est au-dessus des simagrées des complimens. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embrasse, j'ai la tête cuite.

A propos, j'oubliais encore une correction sans appel, dont j'appelle au bon sens, au bon goût et à vous.

1738.

D'où vient qu'avec cent pieds qui lui sont inutiles ,

vous voudriez qu'on croirait inutiles. Eh, ventre-saint-gris, ils sont très-inutiles, car

Il traîne ses pas débiles.

Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes et qui n'en vont pas plus vite, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. DIEU est le maître.

L E T T R E C V I I .

A M. THIRIOT.

Le premier décembre.

Nous venons de recevoir le paquet du Prince, lequel Prince un jour doit vous acheter cent mille écus, s'il en donne sept mille pour un être non pensant, haut de six pieds. J'étais bien pressé avant-hier en vous écrivant toutes mes contre-critiques; pardonnez,

Mais je lèche, en criant, la main qui me censure.

A propos, nous avons demandé aux valets de chiens, si les chiens peuvent crier quand

ils lèchent ; ils disent que cela est aussi impos-
sible que de fiffler la bouche pleine. (*)

1738.

Comment va l'Enfant prodigue ? Vos amis font-ils revenus de la critique de *Fierenfat* ? Un nom doit-il choquer ? et ignore-t-on que dans *Ménandre*, *Plaute* et *Térence*, tous les noms annoncent les caractères, et qu'*Harpagon* signifie *qui serre* ? Madame *Croupillac* n'est-elle pas nécessaire à l'intrigue, puisque c'est elle qui apprend à l'enfant prodigue toutes les nouvelles ? et n'est-il pas plaisant et intéressant tout ensemble que cette *Croupillac* lui dise bonnement du mal de lui-même.

Messieurs les critiques, j'en appelle au parterre. Adieu ; laissez-moi le droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

(*) M. de la Poplinière avait proposé de substituer ce vers,

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat,

à celui de M. de Voltaire,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

1738.

L E T T R E C V I I I .

A M. THIRIOT.

Le 6 décembre.

MON très-cher ami , mitonnez - moi le manipulateur ; vous aurez dans peu notre décision.

Comme on imprimait en Hollande les quatre épîtres , je viens de les envoyer corrigées , très-corrigées , surtout la première , et mon cher *Thiriot* est à la place d'*Hermotime*.

Vous me faites tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah, mon ami , ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne , si on ne mêle pas quelque repos à ces écarts , on est perdu. L'uniformité de sublime dégoûte. On ne doit pas couvrir son cu de diamans comme sa tête. Mon cher ami , sans variété , jamais de beauté. Etre toujours admirable , c'est ennuyer. Qu'on me critique , mais qu'on me life.

Passons du grave au doux , du plaifant au sévère.

Gare que le père *Voltaire* ne soit père *Savonarolt*.

Envoyez le s'*Gravesende* chez l'abbé : il ne faut jamais attendre d'occasion pour un

bon livre ; l'abbé le mettra au coche sur le champ. 1738.

Il me faut le Boërhaave français ; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne fais pas le nom en latin.

Ai-je fouscrit pour le livre de M. *Brémont* ? Aurai-je quelque chose sur les marées par quelque tête anglaise ?

Je crois que je verrai demain Wallis et l'Algarotti français (*). J'avais proposé à M. *Algarotti* que la traduction se fît sous mes yeux ; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle.

Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à *Maffei* ; mais ce que j'ai écrit, soit à lui, soit à d'autres, sur l'abbé *Desfontaines*, a beaucoup couru. Si on m'avait cru, on aurait plus étendu, plus poli et plus aiguisé cette critique. Il était sans doute nécessaire de réprimer l'insolente absurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point ; mais je ne peux être par-tout, et je ne peux tout faire.

Au reste, je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus insultant dans le Dictionnaire néologique, dans un ouvrage souvent imprimé, ce qui redouble l'outrage. Il

(*) Traduit par du Perron de Gastera.

— ne m'a jamais ni écrit ni parlé de vous que
1738. pour nous brouiller ; jamais il n'a employé
sur votre compte un terme honnête. Si vous
aviez la faiblesse honteuse de vous mettre
entre un tel scélérat et votre ami , vous trahi-
riez également ma tendresse et votre honneur.
Il y a des occasions où il faut de la fermeté.
C'est s'avilir de ménager un coquin. Il a trouvé
en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au
dernier moment de sa vie ; j'ai de quoi le
perdre : vous pouvez l'en assurer. Adieu , je
suis fâché que la colère finisse une lettre dictée
par l'amitié.

L E T T R E C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 6 décembre.

LE coche de Joinville part aujourd'hui chargé
de quatre petites bouteilles de liqueurs qui,
Dieu merci, seront bues en France (8). Elles
sont adressées à M. d'*Argental*, à la Grange-
batelière. Recevez, mon cher ange gardien,

(8) M. le comte d'*Argental*, à la sollicitation de ses amis,
s'était enfin déterminé à ne point accepter l'intendance de
Saint-Domingue.

ces petites libations que vous fait le mortel
dont vous prenez soin. 1738.

Voici une autre sorte d'hommage ; c'est une cinquième épître , en attendant que les autres soient dûment corrigées. Lisez-la , ne la donnez point ; dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable ; c'est un carré rond , mais en égrugeant les angles , on peut l'arrondir. Je corrige actuellement la *Henriade* , *Brutus* , *Oedipe* , l'*Histoire du roi de Suède*. Puisque j'ai tant fait que d'être auteur , et que vous avez tant fait que de m'aimer , il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur passable.

Je crois que le mieux est que mademoiselle *Quinault* donne l'*Envieux* sans le mettre sous le nom de *Lamare*. La pièce est un peu sérieuse , mais on dit que les honnêtes gens réussissent à présent à la comédie mieux que les bouffons. C'est à vous à me le dire. J'ai peur que *Thiriot* n'ait vu l'*Envieux* autrefois , mais il est devenu discret ; nous avons étouffé sa trompette.

J'ai écrit deux fois à M. *Hérault* pour avoir le désaveu de *Jore* : il m'est essentiel ; comment faire pour l'obtenir ? Qu'il est aisé de nuire ! que le mal se fait promptement ! qu'on est lent à faire le bien ! Chez vous , c'est tout le contraire. Non , je ne fais ce que je dis , car vous ne pouvez faire le mal , vous êtes le bon principe , vous êtes *Orosmade*.

— 1738. Madame *du Châtelet* vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris, non comme palais, mais comme folitude; et folitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes respects à votre adorable femme. Etes-vous toujours sénateur de Paris?

L E T T R E C X.

A M. H E L V E T I U S.

A Cirey, ce 4 décembre.

MON très-cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité: je vous renvoie votre épître apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Madame la marquise *du Châtelet* pense comme moi; elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit; elle vous trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui paraît plein de diamans brillans; mais qu'il y a loin de tant de talens et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour
vous,

vous , ne lui demandez plus rien ; demandez tout à l'art ; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont mal-aisés à faire , et depuis nos grands maîtres , dites-moi , qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite ? Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique , dans ce style bigarré et grimaçant , où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime , le sérieux et le comique , le langage de *Rabelais* , celui de *Villon* , et celui de nos jours ; à la bonne heure qu'un laid visage se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel : c'est un don que vous avez ; tirez-en donc , mon cher ami , tout le parti que vous pouvez , il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous ferez supérieur en tout ce que vous entreprendrez ; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil , après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages ; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer la *Henriade* , *Oedipe* , *Brutus* , et tout ce que j'ai jamais fait ; n'attendez pas comme moi ; *si non vis sanus , curres hydropicus*. Je songe à guérir mes maladies ; mais vous , prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque

— 1738. vous chantez l'étude avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud*. Que je sois donc votre directeur, pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez, je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. *Plutus* ne doit être que le valet de chambre d'*Apollon*; le tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu, je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu, je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

L E T T R E C X I.

1738.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, 10 décembre.

J E me venge de vos critiques sur notre ami M. de *la Bruère*. Vous me donnez le fouet, et je le lui rends. Il est vrai que j'y vais plus doucement que vous, mais c'est que je suis du métier, et je ne fais que douter quand vous savez affirmer. Je suis peut-être aussi exact que vous, mais je ne suis pas si sévère. Voici donc, mon cher ami, son opéra que je lui renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le tout adressé à père *Mersenne*.

Je me rends sur quelques-unes de vos censures. L'épître sur l'homme est toute changée; enfin, je corrige tout avec soin. L'objet de ces six discours en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de *Boileau*. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que l'épître sur la nature du plaisir, est précisément celle dont la fin est adressée au Prince royal? comment n'avez-vous pas vu que le plaisir est le sujet de tout

— ce poëme? comment enfin n'avez-vous pas
1738. reconnu les vers que je vous demandais?
Grâce à *Apollon*, je les ai retrouvés et refaits
pour vous épargner la peine de me les envoyer.

Je ne crois pas que *Pollion* soit fâché de mes
contre-critiques; mais je crois que vous voyez
tous deux combien l'art des vers et l'art de
juger sont difficiles. Plus on connaît l'art,
plus on en sent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger *M. du Fay*;
cela est trop français; attendez du moins que
vous ayez lu son *factum*. Je dois souhaiter
qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le
condamner. (9)

Je ne me rends point sur le *Desfontaines*, et
je vous soutiens que le pied plat dont vous
me parlez, qui vous a si indignement accoutré
dans son libelle néologique, c'est lui-même;
mais je ne vous dis que ce que vous savez.
Vous cherchez à ménager un monstre que
vous détestez et que vous craignez. J'ai moins
de prudence; je le hais, je le méprise, je ne
le crains pas, et je ne perdrai aucune occasion
de le punir. Je fais haïr parce que je fais aimer.
Sa lâche ingratitude, le plus grand de tous
les vices, m'a rendu irréconciliable.

Je vous enverrai bientôt la tragédie de

(9) Trompé par des expériences peu concluantes, il avait
eu trouver quelques erreurs dans l'optique de *Newton*.

Brutus entièrement réformée , et défaite heureusement des églogues de *Tullie*. — 1738.

Je vous enverrai Oedipe tout corrigé , et vous aurez encore bien autre chose. Que Dieu me donne vie , et vous serez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections sans fin de la *Henriade*. Si le royaume des cieux est pour les gens qui s'amendent , j'y aurai part ; s'il est pour ceux qui aiment tendrement leurs amis , je serai un saint. *Platon* mettait dans le ciel les amis à la première place ; j'y ferais encore en cette qualité.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse tendrement.

L'élú Voltaire.

LET TRE CXII.

A M. P R A U L T , *libraire.*

A Cirey , ce 13 décembre.

J'AI reçu votre lettre , mon cher *Prault* ; si vous étiez toujours aussi exact , je vous aimerais beaucoup. Vous avez donc donné cent vingt livres à M. de *Lamare* , et vous avez plus fait que je n'avais osé vous demander. Je me charge du paiement , s'il ne vous paye pas.

Je vais vous rembourser et les cinquante

— 1738. livres que vous avez données à M. *Linant*, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet sur mon ami l'abbé *Mouffinot*. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de janvier.

Sitôt la présente reçue, faites un ballot d'un Bayle entier, bien complet, et envoyez-le à M. l'abbé de *Breteuil*, grand-vicaire à Sens, avec une feuille de papier, où vous mettez : *A M. l'abbé de Breteuil, de la part de son très-humble et très-obéissant serviteur Voltaire*; le tout bien beau et bien emballé : c'est un petit présent d'étrennes.

Voici les vôtres ci-incluses. Tâchez d'imprimer avec permission cette nouvelle épître morale, en attendant que je vous envoie le recueil complet et corrigé. La *Henriade* est bientôt prête. Vous prendrez votre parti : je ne veux que vous faire plaisir.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. D E F O R M O N T.

A Cirey, ce 20 décembre.

J'AI lu, Monsieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaisir que si elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte sur mon amour propre. Vous faites des vers alexandrins comme on en faisait il y a cinquante ans, et comme j'en voudrais faire. Il est vrai que vos derniers vers me font tristement sentir que je ne peux me flatter que la Henriade ait jamais une place à côté des bons ouvrages du siècle passé; mais il faut bien que chacun soit à sa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins méprisable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un suffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la Henriade qu'on prépare.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne fera jamais la mesure de mes vers; et si vous avez versé quelques larmes à Zaïre ou à Alzire, vous n'avez point

—
1738. trouvé, parmi les défauts de ces pièces-là, l'esprit d'analyse, qui n'est bon que dans un traité de philosophie, et la féchereffe qui n'est bonne nulle part.

Il a couru quelques épîtres très-informes, sous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être présentées, je vous les enverrai. En attendant, voici un de mes sermons (10) que je vous envoie, avant qu'il soit prêché publiquement. Je vous prie, comme théologien du monde, et comme connaisseur, et comme poète, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le système de *Pope*, mais vous verrez aussi que c'est aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, et les raisonnemens abstraits, soutenus de comparaisons forcées.

Je vous supplie que l'ouvrage ne sorte point de vos mains. Je compte sur votre critique autant que sur votre discrétion. J'ai également besoin de l'une et de l'autre. Le fond du sujet est délicat, et pourrait être pris de travers; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux superstitieux; enseignez-moi ce secret-là.

Vous ne me dites rien de madame *du Deffant*, ni de M. l'abbé de *Rothelin*. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de

(10) Le Discours en vers sur la nature de l'homme. Voyez le volume des Poèmes.

mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaisir. —
Avec vos critiques et les leurs, il faudra qu'il 1738.
devienne très-bon ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de *Berenger*, et que c'est là que vous voyez le plus souvent M. l'abbé de *Rothelin*, qui m'a un peu renié devant les hommes; mais je le forcerai à m'aimer et à m'estimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réuffi mon chinois chez madame de *Berenger*, à qui je vous prie de présenter mes respects, si elle s'en soucie.

Pour vous, mon cher *Formont* (et non *Fourmont*, Dieu merci) aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame du *Châtelet*, pleine d'estime pour vous et pour vos vers, vous fait les plus sincères complimens. Je suis à vous pour jamais.

L E T T R E C X I V.

A M. T H I R I O T.

A Citey, le 29 décembre.

M O N cher *Thiriot*, vous avez dû recevoir une lettre pour le Prince royal. En voici une assez singulière pour M. de *Maupertuis*. Je vous prie de la lui donner avec cent cinquante

Corresp. générale. Tome II. • B b

— 1738. livres, qu'il mettra dans le tronc des lapones, et de lire les petits versiculets qui se trouvent dans cette lettre à *sir Isaac*; c'est une petite formule de quête pour les lapones (*), suivant les rites de l'abbé de *Saint-Pierre* d'Utopie, qui appellera cela, s'il veut, *bienfaisance*; mais c'est une réparation que la France doit. Nous ne sommes point *publick spirited* en France, nous n'en avons pas même le mot. Nation légère et dure! L'abbé *Mouffinot* a cent écus tout prêts. Me voilà à sec pour quelque temps, mais mon cœur n'y est jamais.

Je n'ai nul empressement pour le palais Lambert, car il est à Paris. Si madame *du Châtelet* veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec elle là comme à Cirey; et dans un louvre ou dans une cabane, tout est égal. Je ne crois pas que cette acquisition dérange trop sa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très-honorable avec une sage économie qu'il faut recommander à sa générosité.

Dites au très-aimable M. *Helvétius* que je l'aime infiniment, et que je dis toujours, en parlant de lui :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Apparemment que le petit *Lamare* espère

(*) Voyez Lettres en vers et en prose, lettre 62.

beaucoup de vous et peu de moi ; car depuis que je lui ai donné cent livres d'une part , et cent vingt de l'autre , je n'entends pas parler de lui. Il ne m'en a pas seulement accusé la réception. Comme j'en ai usé de même avec *Linant* , et que vous m'avez mandé , il y a quelque temps , qu'il avait tenu des discours fort insolens de Cirey , je vous prie de me mander quels sont ces discours. Rien n'est si triste qu'un soupçon vague. Il faut savoir sur quoi compter. Demi-confiance est torture. Il faut tout ou rien , en cela comme en amitié.

Je vous souhaite la bonne année , et vous embrasse tendrement.

L E T T R E C X V.

A M A D A M E D E M O U L I N.

Cirey , décembre.

JE vous rends à l'un et à l'autre mon amitié : je vois , par vos démarches , qu'en effet vous ne m'avez point trahi , et que , quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent , il y a eu seulement du malheur , et non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc , et sans qu'il me reste la moindre amertume sur le cœur.

1738. — Tout mon regret est de me voir moins en état d'affister les gens de lettres, comme je le faisais. Je n'ai plus d'argent; et quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits présens, à M. *Linant* et à M. *Lamare*, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le sieur *Prault*, jeune libraire fort au-dessus de sa profession.

Je me flatte que M. *Linant* aura enfin heureusement fini cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a si long-temps. Je lui souhaite un succès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce serait avec bien du plaisir que je lui écrirais, mais vous savez que de malheureuses plaintes domestiques, et une juste indignation de madame la marquise *du Châtelet* contre sa sœur, me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire, et je ne lui écrirai point; mais je ne l'ai point donnée de ne le point secourir, et je le secoure. Passez donc chez M. *Prault* fils, et priez-le de donner encore cinquante livres à M. *Linant*. Surtout que M. *Linant* donne sa tragédie à imprimer à M. *Prault*; c'est une justice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même; quand je dis vous, je dis votre mari, cela est égal.

Vous devriez engager M. *Linant* à écrire, sans griffonner, une lettre respectueuse,

pleine d'onction et d'attachement à M. le marquis *du Châtelet*, et autant à madame. Ce devoir bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être nécessaire à la fortune de M. *Linant*. —
1738.

Je voudrais qu'il pût dédier sa pièce à madame la marquise *du Châtelet*. Je me ferais fort de l'en faire récompenser. L'aimable *Prault* a encore donné cent vingt livres pour moi au sieur *Lamare*. Je n'ai point de nouvelles de ce petit hanneton; il est allé fucer quelques fleurs à Versailles.

L E T T R E C X V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 2 janvier.

J E reçois votre paquet, mon cher ami, et je vous félicite de deux choses qui me paraissent importantes au bonheur de votre vie: de votre accommodement avec votre famille, et de votre ardeur pour l'étude. Mais songez à votre santé; modérez-vous, et n'étudiez dorénavant que pour votre plaisir. Tout ce qui sort de votre plume me fait grand plaisir, mais je fais plus de cas encore d'une bonne santé que d'une grande réputation. —
1739.

Je ne désespère pas que vous ne reveniez

— 1739. un jour en France. Vous verrez qu'à la fin on aime à revoir sa patrie, ses proches, ses amis. Votre séjour dans les pays étrangers aura servi à vous orner l'esprit : vous auriez peut-être été en France un officier débauché ; vous ferez un savant, et il ne tiendra qu'à vous d'être un savant respecté. Le temps fait oublier les fautes de jeunesse, et le mérite demeure.

Ecrivez-moi, je vous en prie, ce que vous savez des *Ledet*. Son excellence M. *Van-Hoy*, ambassadeur des Etats, leur a écrit vivement. Si vous avez quelques lumières à me donner, je n'en abuserai pas.

L'abbé *Desfontaines*, votre ennemi, le mien, et celui de tout le monde, vient de faire contre moi un libelle diffamatoire si horrible, qu'il a excité l'indignation publique contre l'auteur, et la bienveillance pour l'offensé, peine ordinaire de la calomnie.

Rousseau est à Paris, sous le nom de *Richer*, caché chez le comte *du Luc*. Le dévot *Rousseau* a débuté à Paris par des épigrammes qui fendent le vieillard apoplectique, mais non le dévot. Il a fait une Ode à la postérité, mais la postérité n'en saura rien ; le siècle présent l'a déjà oubliée. Il n'en fera pas de même de vos lettres.

Je vous embrasse, je suis à vous pour jamais.

A M. T H I R I O T .

Le 2 janvier.

IL y a vingt ans , mon cher ami , que je suis devenu homme public par mes ouvrages , et que , par une conséquence nécessaire , je dois repousser les calomnies publiques.

Il y a vingt ans que je suis votre ami , et que tous les liens qui peuvent resserrer l'amitié nous unissent l'un à l'autre. Votre réputation m'intéresse , comme je suis persuadé que la mienne vous touche ; et mes lettres à son Altesse royale font foi , si j'ai bien rempli ce devoir sacré de l'amitié , de donner de la considération à ses amis.

Aujourd'hui un homme détesté universellement par ses méchancetés , un homme à qui on a justement reproché son ingratitude envers moi , ose me traiter de menteur impudent , quand on lui dit que , pour prix de mes services , il a fait un libelle contre moi. Il cite votre témoignage , il imprime que vous désavouez votre ami , et que vous êtes honteux de l'être encore.

Je ne fais que de vous seul qu'en effet l'abbé *Desfontaines* , dans le temps de bicêtre ,

— 1739. fit contre moi un libelle; je ne fais que de vous seul que ce libelle était une ironie fanglante, intitulée Apologie du sieur *Voltaire*; non-seulement vous nous en avez parlé dans votre voyage à Cirey, en présence de madame la marquise *du Châtelet* qui l'atteste; mais, en rassemblant vos lettres, voici ce que je trouve dans celle du 6 août 1726 :

„ Ce scélérat d'abbé *Desfontaines* veut toujours me brouiller avec vous; il dit que vous ne lui avez jamais parlé de moi qu'en termes outrageans, &c.

„ Il n'a pas quatre cents livres de rente de chez lui, et il gagne par an plus de mille écus par ses infidélités et par ses bassesses. Il avait fait contre vous un ouvrage satirique, dans le temps de bicêtre, que je lui fis jeter dans le feu, et c'est lui qui a fait faire une édition du poëme de la Ligue, dans lequel il a inféré des vers fatiriques de sa façon, &c. „

J'ai plusieurs lettres de vous, où vous me parlez de lui d'une manière aussi forte.

Comment donc se peut-il faire qu'il ait l'impudence de dire que vous désavouez ce que vous m'avez dit, ce que vous m'avez écrit tant de fois? Qu'il démente une perfidie qu'il m'a avouée lui-même, dont il m'a demandé pardon, et dans laquelle il est

retombé ensuite , cela est dans son caractère ;
 mais qu'il atteste contre moi le témoignage
 authentique de mon ami , qu'il me fasse passer
 pour un calomniateur , qu'il me déshonore
 par votre bouche ; le pouvez-vous souffrir ?

1739.

Ceci est un procès où il s'agit de l'honneur :
 vous y intervenez comme témoin , comme
 partie , comme moitié de moi-même. Le
 public est juge , et il faut produire les pièces.
 Vous ne direz pas , sans doute : *Je n'ai que
 faire de cette querelle , je suis un particulier qui
 veux vivre paisiblement et dans des plaisirs tran-
 quilles ; je ne me commettrai pas pour un ami.*
 Ceux qui vous donneraient de tels conseils ,
 voudraient vous faire commettre une action
 dont votre ame est incapable. Non , il ne fera
 pas dit que vous me trahirez , que vous défa-
 vouerez votre parole , votre feing et la noto-
 riété publique ; que vous abandonnerez l'hon-
 neur d'un ami de vingt ans , lié si étroitement
 avec le vôtre : et pour qui ? pour un scélérat
 qui est chargé de l'horreur publique , pour
 votre ennemi même , pour celui qui vous a
 outragé cent fois , et dont les injures les plus
 avilissantes subsistent imprimées contre vous
 dans son Dictionnaire néologique. Quelle
 serait la surprise et l'indignation du Prince
 royal qui m'honore d'une bonté si excessive ,
 et qui m'a lui-même daigné témoigner par

— 1739. écrit l'horreur que l'abbé *Desfontaines* lui inspire? quels seraient les sentimens de madame la marquise *du Châtelet*, de tous mes amis, j'ose dire, de tout le monde? Consultez M. d'*Argental*. Demandez enfin à votre siècle, et voyez peut-être (si on le peut), dans la postérité, voyez, dis-je, s'il serait glorieux pour vous d'avoir abandonné votre ami intime et la vérité, pour *Desfontaines*, et d'avoir plus craint de nouvelles injures de ce misérable, que la honte d'être publiquement infidelle à l'amitié, à la vérité, aux liens de la société les plus sacrés? non, sans doute, vous n'aurez jamais ce reproche à vous faire. Vous montrerez la fermeté et la noblesse d'ame que je dois attendre de vous; l'honneur même de prendre publiquement le parti de l'amitié n'entrera pas dans vos motifs. L'amitié seule vous fera agir, j'en suis sûr, et mon cœur me le dit: il me répond du vôtre. L'amitié seule, sans d'autre considération, l'emportera. Il faut que l'amitié et la vérité triomphent de la haine et de la perfidie. C'est dans ces sentimens et dans ces justes espérances que je vous embrasse avec plus de tendresse que jamais.

L E T T R E C X V I I I .

1739.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 2 janvier.

UNE compcte de marrons glacés, de cachou, de paffilles et de louis d'or, est arrivée avec tant de mélange, de bruit et de fassement continuels, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est en cannelle, et cinq louis se font échappés dans les batailles; ils ont fui si loin qu'on ne fait où ils font. Bon voyage à ces messieurs. Quand vous m'enverrez les cinquante suivans, mon cher ami, mettez-les à part bien cachetés, à l'abri des culbutes.

Je vous recommande toujours les *Lezeau*, les d'*Auneuil*, *Villars*, d'*Estaing*, *Clément*, *Arouet*, et autres; il est bon de les accoutumer à un payement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami; mais ma délégation est un droit, et ce serait l'infirmier que de la soumettre au prince de *Guise*. Point de politesses dangereuses, même envers les alteffes.

Au chevalier de *Mouhi*, encore cent francs et mille excuses; encore deux cents et deux

— mille excuses à *Prault* fils. Un louis d'or à
1739. d'*Arnaud*, sur le champ.

J'ai pardonné à *Demoulin*, je pardonne encore à *Jore*; le premier est repentant, le second a donné son désistement à M. *Herault*; il a avoué ce que j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je me portais bien.

L E T T R E C X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, 7 janvier.

MON cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira de l'*Envieux* (11); mais tâchez que *Prault* présente à l'examen avec adresse l'épître sur l'homme. Pourquoi ne fera-t-il pas permis à un français de dire d'une manière gaie, et sous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un anglais a dit tristement et sèchement dans des vers métaphysiques traduits lâchement?

(11) Comédie en trois actes, en vers, de M. de *Voltaire*, Il en avait donné le manuscrit à l'abbé de *Lamare*, l'un des jeunes gens de lettres qu'il encourageait. On a recouvré cette pièce, et une autre intitulée les *Originaux*, mais trop tard pour avoir pu les insérer dans cette édition.

Je ne suis point fâché que feu *Rousseau* soit à Paris , mais il est un peu étrange qu'il ose y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. — 1739.

Enfin vous l'avez emporté ; je fais une tragédie (*), et il n'y a que vous qui le sachiez. C'est un père trahi par une fille dont il est l'idole , et qui en est idolâtrée. C'est une fille malheureuse , sacrifiant tout à un amour effréné , sauvant la vie à son amant , quittant tout pour lui , et abandonnée par lui ; c'est un combat perpétuel de passions. C'est un père massacré par l'amant qui abandonne cette fille infortunée ; ce sont des crimes presque involontaires , et des passions insurmontables. Figurez-vous un peu de *Chimène* , de *Roxane* et d'*Ariane* ; ces trois situations s'y trouvent ; la même personne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale , et nul embarras. Je ne réponds pas du reste , mais j'ai une envie démesurée de vous faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois , *Euclide* ; adieu , physique. Revenez , sentimens tendres , vers harmonieux ; revenez faire ma cour à M. et madame d'*Argental* , à qui je suis dévoué pour toute ma vie avec la tendresse la plus respectueuse.

Madame *du Châtelet* reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je suis touché

(*) *Zulime*.

— aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus
1739. respectable, le plus charmant ami que j'aye
jamais connu.

Soit, plus d'Envieux. Pour la tragédie, je
veux la travailler si bien que vous ne l'aurez
de long-temps; mais je vous en tracerai, si
vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on
va donner Médus (*); je souhaite qu'il ait
du succès, et que ma pièce en ait aussi.

Il est certain que c'est une chose bien cruelle
qu'après vingt-cinq ans d'amitié, *Thiriot* désa-
voue ce qu'il m'a dit cent fois en présence de
témoins, et, en dernier lieu, en présence de
madame *du Châtelet*. Je vous jure que je n'ai
jamais su que de lui que l'abbé *Desfontaines*,
pour prix de mes services, avait fait un libelle
ironique et sanglant, intitulé l'Apologie de
Voltaire. Tout ce que je crains, c'est que *Thiriot*
n'ait envoyé le nouveau libelle au Prince
royal pour se donner de la considération. Si
cela est vrai (comme on me le mande), il
hasarde plus qu'il ne pense. Madame *du*
Châtelet peut vous dire que l'amitié dont ce
prince honore Cirey, est quelque chose de si
vif et de si singulier, que *Thiriot* serait à jamais
perdu dans son esprit. Au reste, je crois encore
que l'amitié et l'humanité l'ont empêché de
faire à son Altesse royale un présent si infame.

(*) Tragédie de *Deschamps*.

En souhaitant la bonne année à M. de —
1739.
Maurepas, je lui demande en passant justice contre l'abbé *Desfontaines* qui, après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon Essai anglais, que j'ai eu la bonté de lui corriger, ose la mettre aujourd'hui sur le compte de feu M. de *Plo.*

Il sera nécessaire de faire une espèce de réponse au libelle diffamatoire; il le faut pour les pays étrangers, et même pour beaucoup de français. Je vous réponds que la réponse sera sage, attendrissante, appuyée sur des faits, sans autre injure que celle qui résulte de la conviction de la calomnie; je vous la soumettrai. Je suis trop heureux qu'enfin tout ayant été vomé, il puisse s'en suivre une guérison parfaite.

L E T T R E C X X.

A M. T H I R I O T.

7 janvier.

POURQUOI avez-vous écrit une lettre sèche et peu convenable à madame *du Châtelet*, dans les circonstances présentes? Au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et

— la hauteur de son caractère ; elle regarde
1739. l'amitié comme un nœud si sacré, que la
moindre ombre de politique en amitié lui
paraît un crime.

Comment lui dites-vous que vous haïssez
les libelles autant que vous aimez la critique,
après lui avoir envoyé la lettre manuscrite
contre *Moncrif*, les vers contre *Bernard*,
contre mademoiselle *Sallé*? Que voulez-vous
qu'elle pense?

Encore une fois mandez-lui que vous ne
balancez pas un moment entre *Desfontaines*
et votre ami ; rendez gloire à la vérité. Non,
vous n'avez point oublié le titre du libelle de
Desfontaines ; il était intitulé Apologie du
sieur *Voltaire*. Elle en a ici la preuve dans deux
de vos lettres ; nous en avons parlé dans
votre dernier voyage. Paraître reculer, paraître
se rétracter avec elle, c'est un outrage.
Hélas ! c'en ferait un de ne pas engager le
combat pour son ami. Que fera-ce de fuir
dans la bataille?

Des amis de deux jours brûlent de prendre
ma défense, et vous m'abandonnerez, tendre
ami de vingt-cinq ans ! vous donnerez à
M. de *Richelieu* le sujet de dire encore que je
suis décrié par vous-même ! Que dira le
Prince royal ? que diront ceux qui savent
aimer ?

Peut-être

Peut-être qu'à souper chez Laïs ou Catulle ,
Cet examen profond passe pour ridicule. 1739.

Mais, mon ami, n'est-on fait que pour souper? ne vit-on que pour soi? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur en justifiant son ami?

Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au Prince royal. Cela est d'une importance extrême. Parlez à monsieur d'Argenson, dites-lui les choses les plus tendres pour moi. Voyez M. d'Argental. Ecrivez au Prince que je suis malade, et comptez sur votre ami pour jamais.

L E T T R E C X X I.

A M. B E R G E R.

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami, une nièce que j'ai mariée, a passé sept mois sans m'écrire, et au bout de ce temps elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire . . . avec ses pardons; car je ne suis point tyran, et si je suis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application; il est vrai que vous ne m'avez point marié; mais il

Corresp. générale. Tome II. * D c

— y a long-temps que je ne vous ai écrit,
1739. Envoyez-moi faire , et aimez-moi.

Grand merci de vos anecdotes. Rassemblez tout ce que vous pourrez, et si vous voulez un jour conduire l'impression du beau Siècle de *Louis XIV*, ce fera pour vous fortune et gloire.

Je remercie l'abbé *Desfontaines* de s'être si bien démasqué, et d'avoir aussi démasqué *Rousseau*; quand je l'aurais payé pour me servir, il n'aurait pu mieux faire.

Mais il y a un trait qui demande une très-grande attention, et qui me ferait un tort irréparable, si je laissais sur cela le moindre doute; car le doute, en ce cas, est une honte certaine. Il ose avancer que mon ami *Thiriot* me défavoue sur l'article du libelle fait contre moi, dans le temps de bicêtre. M. *Thiriot* est, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien, pour défavouer ses paroles et sa signature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois, ce que j'ai entre les mains, et que je suis forcé de produire. La crainte que lui peut inspirer l'abbé *Desfontaines* ne fera pas assez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié, pour qu'il se déshonore, et pour qui? pour un scélérat qui a fait à monsieur *Thiriot* même les plus sanglans outrages dans son Dictionnaire néologique.

Je vous prie d'aller voir les jésuites, le père *Brumoi* surtout. Il vous recevra bien, et

comme vous le méritez; qu'il vous montre —
 Mérope. Assurez-le de mon estime, et de 1739.
 mon amitié, et de ma reconnaissance. Dites-
 lui que je lui écrirai incessamment. Il aime
Rousseau, mais il aime encore plus la vérité
 et la paix. Il me paraît un homme d'un grand
 mérite. Mettez au net en sa présence les pro-
 cédés de *Rousseau* et les miens; faites-lui
 sentir que, depuis cinquante ans, *Rousseau*
 a déchiré maîtres, bienfaiteurs, amis, tous
 les gens de lettres, et que je suis le dernier
 à qui il a fait la guerre. Je fais me venger,
 mais je fais pardonner. J'ai eu des occasions
 d'exercer ma juste vengeance; qu'on m'en
 donne de montrer que je peux oublier l'injure.
 Assurez surtout les jésuites d'une vérité qu'ils
 doivent savoir, c'est qu'il n'est pas dans ma
 manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux
 qui m'ont élevé.

Dites, je vous prie, à M. *Ortolani*, qu'il
 passe par Bar-sur-Aube en allant à Turin; nous
 l'enverrons chercher. Il faut qu'il ait vu
 madame la marquise *du Châtelet*. Il faut qu'il
 puisse dire qu'il a vu à Cirey l'honneur de
 son sexe et l'admiration du nôtre. Ecrivez-moi
 tout ce que vous savez, tout ce que je dois
 savoir, et comptez sur une discrétion égale à
 mon amitié et à ma paresse.

Adieu.

1739.

L E T T R E C X X I I .

A M. T H I R I O T .

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami, depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur et celle de madame *du Châtelet*. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaiement, et d'oublier tout le reste. Buvez, mais remplissez les devoirs sacrés et intéressans de l'amitié. Il n'y a pas de milieu, je suis déshonoré si l'écrit de *Desfontaines* subsiste sans réponse, si l'infame calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de *Nicéron*, la Vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente, si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire, au jugement que la postérité fera de moi. Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat vous force à un silence aussi cruel que son libelle? et n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de fois écrit, tant de fois dit devant tant de témoins? Songez-vous que

j'ai quatre lettres de vous dans lesquelles vous m'avouez que ce misérable *Desfontaines* avait fait un libelle fanglant , intitulé Apologie du sieur de *Voltaire* , l'avait imprimé à Rouen , vous l'avait montré à la Rivière-Bourdet ? Mon honneur , l'intérêt public , votre honneur enfin vous pressent d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place ? quel zèle ne m'inspirerait pas l'amitié ? quelle gloire j'acquerrais à défendre mon ami calomnié ! que je ferais loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable conseil de me taire ! Ah , mon ami , mon cher ami de vingt-cinq années , qu'avez-vous fait ? quelle malheureuse lettre dictée par la politique avez-vous écrite à madame *du Châtelet* , à cette ame magnanime qui n'a pour politique que la vérité , l'amitié et le courage ? Réparez tout , il en est temps encore ; écrivez-lui ce que votre cœur et non d'indignes conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami à un scélérat que vous abhorrez et qui vous a outragé. Je n'écris point au Prince royal. Je veux savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce malheureux libelle ; c'est un point essentiel. Dites-nous franchement la vérité , et mettez le repos dans un cœur qui s'est donné à vous.

Les larmes me coulent des yeux en vous écrivant. Au nom de Dieu , courez chez le

—
1739. père *Brumoi*; voyez quelques-uns de ces pères mes anciens maîtres, qui ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec tendresse, avec force. Père *Brumoi* a lu *Méropé*, il en est content; père *Tournemine* en est enthousiasmé. Plût à Dieu que je méritasse leurs éloges! Assurez-les de mon attachement inviolable pour eux; je le leur dois, ils m'ont élevé: c'est être un monstre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre ame.

Parlez de *Roussseau* et de nos procédés, avec la sagesse que vous mettez dans vos discours, et qui fera d'autant plus d'impression qu'elle sera appuyée par des faits incontestables. Ecrivez-moi, et comptez que mon cœur est encore plus rempli d'amitié pour vous que de douleur.

Voici une lettre pour le protecteur véritable de plusieurs beaux arts, pour M. de *Caylus*; donnez-la-lui; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne l'ame à tout, et qui répand dans les cœurs le plus divin des sentimens, l'envie de rendre service.

Je vous embrasse.

L E T T R E C X X I I I. 1739.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

MON cher et respectable ami, je demanderais pardon à un autre cœur que le vôtre de mes importunités.

Madame *du Châtelet* reçoit votre lettre du 28 ; vous n'aviez point reçu la pièce , cependant elle était partie le 23 à minuit. Apparemment que messieurs des postes ont voulu se donner le plaisir de la lecture.

L'effort singulier et peut-être malheureux que j'ai fait de la composer en huit jours , n'est dû qu'aux conseils que vous me donniez de confondre tant de calomnies par quelque ouvrage intéressant. Je suis très-aise d'avoir du temps jusqu'à Pâques. Dites-moi vos avis , et je corrigerai en huit semaines les fautes de huit jours.

Il y a une ressemblance avec *Bajazet* , je le fais bien ; mais sans cela point de pièce. Je n'ai rien pris , j'ai trouvé ma situation dans mon sujet , j'ai été inspiré , je ne suis point plagiaire.

Je conçois bien que le libelle n'excite que

1739. — le mépris et l'indignation des honnêtes gens , et surtout de ceux qui font au fait de ces calomnies ; mais il y a mille gens de lettres , il y a des étrangers sur qui ce libelle fait impression. Il est plein de faits , et ces faits seront crus s'ils ne sont pas réfutés. Je suppose que je voulusse être d'une académie , fût-ce de celle de Pétersbourg , il est sûr que ce libelle laissé sans réponse m'en fermerait l'entrée. Il est clair que le sieur *Guyot de Merville* et les autres partisans de *Rousseau* font et feront valoir ces impostures. On imprime actuellement en Hollande le libelle de ce misérable ; il s'en est vendu deux mille exemplaires en quinze jours. Encore un coup , il ne me déshonorerait pas dans votre esprit , mais , joint à vingt autres libelles de cette espèce , il me flétrira dans la postérité , et fera une tache dans ma famille.

J'ai appris , par un ami que j'ai en Hollande , que *Desfontaines* et *Jore* sont ceux qui suscitent mes libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires même imprimeront ce libelle à la tête de mes œuvres , pour se venger de ce que je leur ai retiré mes bienfaits : ainsi , tandis que je resterai tranquille , mes ennemis me diffameront dans l'Europe. N'est-ce donc pas pour moi le devoir le plus sacré de repousser et de confondre , quand je le peux , des calomnies

calomnies si flétrissantes , et qui seraient accréditées par mon silence ?

1739.

Non-seulement j'ai besoin d'un mémoire sage , démonstratif et touchant , auprès des trois quarts des gens de lettres , mais il me faut outre cela un nombre considérable d'attestations par écrit , qui démentent toutes ces impostures. Je les tiendrai prêtes comme une défense sûre en cas d'attaque , et même comme des pièces qui peuvent servir au procès.

Le procès criminel , indépendant de ce mémoire et de ces attestations qui peuvent y servir , et ne peuvent y nuire , m'est d'une nécessité absolue , et je veux et je dois m'y prendre par tous les sens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot , il est toujours bon de commencer par mettre en cause ceux qui ont vendu le libelle , et c'est ce qu'on va faire.

J'apprends que MM. *Andry, Procope, Pitalval*, &c. présentent requête au chancelier. Il ne faut pas que ma famille se taise quand les indifférens éclatent. Il faut , je crois , que mon neveu envoie ou donne son placet qui ne peut que disposer favorablement , et qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous supplie de lui conseiller fortement ; car c'est un crime qui intéresse la

— société. *Pone inimicos meos scabellum pedum*
 1739. *tuorum, donec faciam tragædiam.*

Madame *du Châtelet* se moque de moi avec ses générosités d'ame et ses bienfaits cachés. Elle m'a enfin avoué et lu ce qu'elle vous avait envoyé. Plût à Dieu, que cela fût aussi montrable qu'admirable!

Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres à *Thiriot*, l'original était parti. Lavez la tête à *Thiriot*, faites-lui présent pour ses étrennes du livre *De officiis et de amicitia*. Respects à l'autre ange.

Adieu; je baise vos ailes et me mets dessous.

LET TRE C X X I V.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 10 janvier.

JE suis bien étonné, mon cher ami, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je voulais aller à Paris; M. et madame *du Châtelet* m'en empêchent. Ecrivez donc; mandez-moi tout naturellement si vous avez envoyé au Prince cet infame libelle. Je ne peux le croire; mais enfin si cela était, il faut le dire, afin que nous lui écrivions en conséquence, et sans commettre personne.

Le libelle de ce monstre est une affaire du ressort du lieutenant criminel, plutôt que des gens de lettres, et on prend toutes les mesures nécessaires pour avoir justice. Vingt personnes me mandent que ce scélérat et son libelle sont en exécration: je n'en suis point surpris, je ne le suis que de votre silence; mais je ne doute pas que vous ne remplissiez tous les devoirs de l'amitié. Mon cœur ne peut jamais être mécontent du vôtre. Je ne me persuaderai jamais que vous craigniez plus de déplaire à un coquin qui vous a tant outragé, qu'à votre ami qui vous a toujours été si tendrement et si essentiellement uni. Aucune fuite de cette affaire ne m'embarrasse. La vérité, l'innocence, la générosité sont de mon côté; la calomnie, le crime et l'ingratitude sont de l'autre. Si je ne songe qu'à mes amis, je suis le plus heureux des hommes; si je jette les yeux sur le public et sur la postérité, l'honneur qui est dans mon cœur, et qui préside à mes écrits, m'assure que le public de tous les temps sera pour moi, si pourtant mes ouvrages que je travaille nuit et jour peuvent jamais me survivre.

M. le marquis du Châtelet justement indigné, et qui prend en main ma cause avec les sentimens dignes de sa naissance et de son cœur, vous écrit et à M. de la Poplinière. Il ne faut

— pas qu'il soit dit que vous m'avez démenti
 1739. pour un scélérat, et que les souscriptions de la Henriade, dont vous savez que je n'ai jamais reçu l'argent, n'aient pas été remboursées de mon argent. S'il restait une seule souscription dans Paris, s'il y avait un homme qui, ayant eu la négligence de ne pas envoyer sa souscription en Angleterre, ait encore eu celle de ne pas envoyer chez moi ou chez les libraires préposés, je vous prie instamment de le rembourser de mon argent, quoique, par toutes les règles, souscription non réclamée à temps ne soit jamais payable. Ces règles ne sont point faites pour moi, et voilà le seul cas où je suis au-dessus des règles.

Madame du Châtelet, par parenthèse, a eu très-grand tort de m'avoir caché tout cela pendant huit jours. C'est retarder de huit jours mon triomphe, quoique ce soit un triomphe bien triste qu'une victoire remportée sur le plus méprisable ennemi. La justification la plus ample est d'une nécessité indispensable, et je peux vous répondre que vous approuverez la modération extrême et la vérité de mon mémoire. Il doit toucher et convaincre. Encore une fois, et encore mille fois, vous vous imaginez que je dois penser comme M. de la Poplinière qui, étant à la tête d'une famille, d'une grande maison,

ayant un emploi sérieux, et pouvant prétendre à des places, ne doit répondre que par le silence à un libelle intitulé le Mentor cavalier, ou aux vers impertinens de ce malheureux *Rousseau* qui outrage tous les hommes en demandant pardon à DIEU, et qui s'avise d'offenser en lui un homme estimable qu'il n'a jamais connu. Ce silence convient très-bien à *Pollion*, mais il me déshonorerait. Je suis un homme de lettres, et l'envie a les yeux continuellement ouverts sur moi; je dois compte de tout au public éclairé, et me taire c'est trahir ma cause. J'ai tout lieu d'espérer que ce sera pour la dernière fois, et que le reste de mes jours ne sera consacré qu'aux douceurs de l'amitié.

J'aurais souhaité que vous n'eussiez point envoyé tous ces libelles au Prince royal, et surtout que vous eussiez écrit une autre lettre à madame *du Châtelet*. C'est une ame si intrépide et si grande, qu'elle prend pour le plus cruel de tous les affronts ce que mon cœur pardonne aisément. Comptez que mon intérêt a moins de part à tout ce que j'écris que mon amitié pour vous.

1739.

L E T T R E C X X V.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 12 janvier.

IL a mille vertus, et n'a point eu de vices,
 Il était sous Louis de toutes ses délices,
 Et la septimanie a vu ce même Othon
 Gouverner en César et juger en Caton;
 Courtifan dans Versailles et monarque en province,
 De parfait courtifan il s'est montré grand prince,
 Et goûtant le présent, prévoyant l'avenir,
 Sut faire également sa cour et la tenir.

Il y a peu de choses, monsieur le Duc, à changer dans les vers de *Corneille* pour faire votre caractère; et c'était à son pinceau qu'il appartenait de vous peindre, j'entends pour l'élévation de votre ame; car pour tout le reste prenez, s'il vous plaît, *la Fontaine* et quelquefois même *l'Arétin*. Pour moi chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort à votre honnête façon de penser. La Dévotion aisée du père *Lemoine* m'a donné le sujet, et toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui

pense comme vous sur tout, et qui régnera un jour, comme vous règneriez si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince et vous, c'est qu'il m'écrit souvent, et cette différence est accablante; mais point de reproches; ne pensez pas, monsieur le Duc, que je me plaigne, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affaires, des devoirs et des plaisirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an, *je vous aime et je vous aimerai*; cela suffira. Un mot de vous me reste dans le cœur une année pour le moins.

Non, encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez à être *Othon*. Votre gloire m'enchanté, et mon cœur se joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, Princesse adorable (*), née pour plaire aux grands comme aux petits, vous dont la passion dominante, après l'amour de votre mari, est celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terrestre de Cirey une personne qui est un grand exemple des malheurs de ce monde, et de la générosité de votre ame; c'est madame de *Grafigni*. Son sort me ferait verser des larmes si elle n'était pas aimée de vous. Mais avec cela qu'a-t-elle désormais à craindre? Elle ira, dit-on, à Paris;

(*) Madame de *Richelieu*, princesse de *Guise*.

— elle fera à portée de vous faire sa cour ; et
 1739. après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Régné
 en Languedoc , régné par-tout , Madame, et
 daignez dire , en lisant cette lettre : J'ai outre
 mes sujets un esclave idolâtre qui s'appelle
Voltaire.

L E T T R E C X X V I.

A M. H E L V E T I U S.

Janvier.

MON cher ami, toutes lettres écrites, tous
 mémoires brochés , toute réflexion faite ,
 voici à quoi je m'arrête : je vous prends pour
 avocat et pour juge.

Thiriot avait oublié que l'abbé *Desfontaines*
 l'avait traité de *colporteur* et de *faquin* , dans
 son Dictionnaire néologique ; il avait peut-
 être aussi oublié un peu les marques de mon
 amitié ; il avait surtout oublié que j'avais dix
 lettres de lui , par lesquelles il me mandait
 autrefois que *Desfontaines* est un *monstre* ; qu'à
 peine sauvé de bicêtre par mon secours , il fit
 un libelle contre moi , intitulé *Apologie* ;
 qu'il le *lui montra* , &c. *Thiriot* ayant donc
 oublié tant de choses , et le vin de Champa-
 gne de *la Poplinière* lui ayant servi de fleuve

Léthé, il se tenait coi et tranquille, fefait le petit important, le petit ministre avec madame du Châtelet, s'avifait d'écrire des lettres équivoques, oftenfibles, qu'on ne lui demandait pas; et au lieu de venger fon ami et foi-même, de foutenir la vérité, de publier par écrit que la Voltairomanie eft un tiffu de calomnies; enfin, au lieu de remplir les devoirs les plus facrés, il buvait, fe taifait et ne m'écrivait point. Madame de Bernières, mon ancienne amie, outrée du libelle, m'écrit, il y a huit jours, une lettre pleine de cette amitié vigoureuse dont votre cœur eft fi capable, une lettre où elle avoue hautement tout ce que j'ai fait; tout ce que j'ai payé entre fes mains par *Thiriot* même, tous les fervices que j'ai rendus à *Desfontaines*. La lettre eft fi forte, fi terrible, que je la lui ai renvoyée, ne voulant pas la commettre; j'en attends une plus modérée, plus fimple, un petit mot qui ne fervira qu'à détruire, par fon témoignage, les calomnies du libelle, fans nommer et fans offenser perfonne.

Que *Thiriot* en faffe autant; qu'il ait feule- ment le courage d'écrire dix lignes par lesquelles il avoue que, depuis vingt ans qu'il me connaît, il ne m'a connu qu'honnête homme et bienfefant; que tout ce qui eft dans le libelle, et en particulier ce qui le

— regarde , est faux et calomnieux ; qu'il est
1739. très-loin d'avoir pu défavouer ce que j'ai
jamais avancé , &c.

Voilà tout ce que je veux ; je vous prie de
l'engager à envoyer cet écrit à peu-près dans
cette forme. Quand même cela ne servirait
pas , au moins cela ne pourrait nuire ; et en
vérité , dans ces circonstances , *Thiriot* me doit
dix lignes au moins ; s'il veut faire mieux , à
lui permis. C'est une chose honteuse que son
silence. Vous devriez en parler fortement à
M. de la *Poplinière* qui a du pouvoir sur cette
ame molle , et qui a quelque intérêt que la
mollesse n'aille point jusqu'à l'ingratitude.

De quoi *Thiriot* s'avise-t-il de négocier , de
tergiverfer , de parler du *Préservatif*, il n'est
pas question de cela. Il est question de savoir
si je suis un imposteur ou non ; si *Thiriot* m'a
écrit ou non , en 1726 , que l'abbé *Desfontaines*
avait fait , pour récompense de mes bienfaits ,
un libelle contre moi ; si M. et madame de
Bernières m'ont logé par charité ; si je ne leur
ai pas payé ma pension et celle de *Thiriot* , &c.
Voilà des faits ; il faut les avouer , ou l'on est
indigne de vivre.

Belle ame , je vous embrasse.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Je suis à vous pour ma vie.

LETTRE CXXVII. 1739.

AU PÈRE PORÉE, jésuite.

A Cirey, ce 15 janvier.

MON TRÈS-CHER ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

JE n'avais pas besoin de tant de bontés, et j'avais prévenu par mes lettres l'ample justification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi; car si vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais douté de vos bontés.

Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'envie de voir le reste. Le *non plane cæcus* est, à la vérité, un bien mince salaire pour un homme qui a créé une nouvelle optique, toute fondée sur l'expérience et sur le calcul, et qui seule suffirait pour mettre *Newton* à la tête des physiciens.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes hommages sincères à votre courageux confrère qui a fait soutenir les rayons colorés. Il est bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui soutienne autre chose.

— 1739. Je vous devais Mérope, mon très-cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage soit d'ailleurs digne de vous être présenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Mefsène n'est point une faute de copiste. Vous savez bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plusieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide où était Micène, la Messénie, dont la capitale était Mefsène, la Laconie, &c.

Il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide, mais songez au quatrième livre de *Virgile* et à tous les poètes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je pense sur ces scènes d'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope et son fils. C'est précisément ces fortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême; car, comme vous savez mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur; il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère et un fils, devient de la plus grande insipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat; une scène où deux personnages craignent,

désirent, aiment la même chose, ferait le
 dernier période de l'affadissement ; le grand
 art doit être d'éviter ces lieux communs , et
 il n'y a que l'usage du monde et du théâtre
 qui puisse rendre sensible cette vérité. —
 1739.

Le marquis *Maffei* en est si pénétré , qu'il a
 poussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la
 scène la mère avec le fils que quand elle le
 veut tuer , ou pour le reconnaître à la dernière
 scène du cinquième acte ; et je l'aurais imité,
 si je n'avais trouvé la ressource de faire recon-
 naître le fils par la mère en présence du tyran
 même , ressource qui ne ferait qu'un défaut
 si elle ne produisait un nouveau danger.

En un mot , le plus grand écueil des arts
 dans le monde , c'est ce qu'on appelle les lieux
 communs. Je n'entre pas dans un plus long
 détail. Songez seulement , mon cher père ,
 que ce n'est pas un lieu commun que la tendre
 vénération que j'aurai pour vous toute ma vie.
 Je vous supplie de conserver votre santé , d'être
 long-temps utile au monde , de former long-
 temps des esprits justes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien
 je suis attaché à votre société. Personne ne
 me la rend plus chère que vous. Je suis avec
 la plus tendre estime et avec une éternelle
 reconnaissance ,

Mon très-cher et révérend père ,
 votre , &c.

1739.

L E T T R E C X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 18 janvier.

MON cher ange gardien , pourquoi faut-il que le chevalier de *Mouhi* , qui ne me connaît pas , agisse comme mon frère , et que *Thiriot* , qui me doit tout , se tienne les bras croisés dans sa lâche ingratitude ! Quoi , *Mouhi* court déposer chez M. *Hérault* , et *Thiriot* se tait ! lui qui a été traité avec tant de mépris par *Desfontaines* , lui qui m'a écrit cette lettre de 1726 , et tant d'autres , où il avoue que *Desfontaines* fit un libelle contre moi au sortir de bicêtre. Il a aujourd'hui l'insolence et la bassesse d'écrire, de publier une lettre à madame *du Châtelet* , dans laquelle il défavoue ses anciennes lettres ; il l'envoie au Prince royal ; et pour se justifier , il dit tranquillement que les Lettres philosophiques ne lui ont valu que cinquante guinées , et qu'il ne m'a mangé que quatre-vingts souscriptions. Y a-t-il une ame de boue aussi lâche , aussi méprisable ? Ce malheureux dit froidement qu'il ne fera rien que vous ne lui ordonniez. Eh bien , ordonnez-lui donc sur le champ de courir chez

M. *Hérault*, et de confirmer sa lettre du 16 —
 août 1726, et les autres dont voici copie. 1739.
 Cela m'est de la dernière importance, mon
 cher ami; il y va du repos de ma vie.

L E T T R E C X X I X.

A M. T H I R I O T.

Le 18 janvier.

MON cher *Thiriot*, je reçois votre lettre du 14. Votre négligence à répondre, trois ou quatre ordinaires, a fait penser à madame *du Châtelet* et à madame de *Champbonin* que vous aviez envoyé à son Altesse royale le libelle affreux d'un scélérat; et madame de *Champbonin* en était d'autant plus persuadée, que vous lui aviez avoué à Paris que vous régalez ce prince de tout ce qui se fait contre moi, qu'elle vous l'avait reproché, et qu'elle en était encore émue.

Votre silence, pendant que tout le monde m'écrivait, ne m'a point surpris, moi qui suis accoutumé à des négligences souvent causées par votre peu de santé; mais il a indigné au dernier point tout ce petit coin de la Champagne, et vous devez à madame *du Châtelet* la réparation la plus tendre des idées

— 1739. cruelles que vous lui aviez données. Il est très-sûr qu'un mot de vous dans le Pour et Contre, si vous n'êtes point brouillé avec *Prévost*, vous eût fait et vous ferait un honneur infini ; car rien n'en fait plus qu'une amitié courageuse.

Je ne fais pourquoi vous m'appellez *malheureux* et *homme à plaindre*. Je ne le suis assurément point, si vous êtes un ami aussi fidelle et aussi tendre que je le crois. Je suis au contraire très-heureux qu'un scélérat que j'ai sauvé, me mette en état de prouver, papiers originaux en main, mes bienfaits et ses crimes ; et je le remercie de m'avoir donné l'occasion de me faire connaître sans qu'on puisse m'imputer de la vanité. L'exemple de l'abbé *Prévost* n'est fait pour moi d'aucune sorte. Je souhaite que ceux qui répondront jamais à des libelles, suivent mon exemple, et soient en état de me ressembler.

Madame *du Châtelet* et tous ceux, sans exception, qui ont vu ici votre lettre, en sont si mécontents qu'elle vous la renvoie. C'est à elle seule à qui elle s'adresse, à savoir si elle doit être contente ; et non à ceux qui l'ont, dites-vous, approuvée sans qu'ils fussent ce que madame *du Châtelet*, qui est au fait de toutes les branches d'une affaire qu'ils ignorent avait droit d'exiger de vous. Il n'y a que deux personnes

personnes à consulter en telles affaires, foi-même et la personne à qui l'on écrit.

 1739.

Quant à l'article des souscriptions que j'ai payées de mon argent, quoique la valeur ne soit jamais venue entre mes mains (comme vous savez), c'est une chose dont vous pouvez et devez très-bien vous charger; car je ne crois pas qu'il y ait deux souscripteurs qui n'aient eu ou le livre ou l'argent, et vous pouvez les payer de celui que vous avez à moi; cela est tout simple; tout le reste est inutile.

Vos anciennes lettres où vous dites que *Desfontaines est un monstre, qu'il a fait contre moi un libelle intitulé Apologie du sieur de Voltaire, qu'il a fait imprimer la Henriade à Evreux, avec des vers contre La Motte*; celles où vous dites que *c'est un enragé qui, &c.*; tout cela a été vu, lu, relu ici, signé par vingt personnes, déposé chez un notaire: ainsi, nul besoin d'éclaircissement; mais j'avais besoin moi d'un témoignage de votre amitié, de votre diligence, d'un zèle honorable pour tous deux, égal à celui que madame de *Bernières* a fait paraître. Je l'attendais non-seulement de votre tendresse, mais de votre honneur outragé par un malheureux qui vous a toujours traité avec le dernier mépris, et dont les outrages sont imprimés. Je n'ai jamais soupçonné que vous balançassiez entre l'ami tendre et solide de

— vingt-cinq années, et le scélérat dont vous
1739. ne m'avez jamais parlé qu'avec horreur.

Encore une fois, il ne s'agit que de vous et non de moi. Ecrivez à madame *du Châtelet* et au Prince en termes qui leur persuadent votre amitié, autant que j'en suis persuadé; c'est tout ce que je veux. J'ai fait assez de bien à des ingrats; j'ai fait d'assez bons ouvrages, et je les retouche avec assez d'assiduité pour ne rien craindre de la postérité, ni pour mon cœur ni pour mon esprit, qu'on n'appellera ni l'un ni l'autre paresseux. J'ai assez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans le temps présent. J'ai assez d'orgueil pour mépriser d'un mépris souverain les discours de ceux qui ne me connaissent pas. En un mot, loin d'avoir eu un instant de chagrin de l'absurde et sot libelle de *Desfontaines*, j'en ai été peut-être trop aise. Votre seul article m'a désespéré. Entendre dire par tout Paris que vous démentez votre ami qui a preuve en main, en faveur de votre ennemi; entendre dire que vous ménagez *Desfontaines*, c'était un coup de poignard pour un cœur aussi sensible que le mien. Je n'ai donc plus qu'à remercier mon bon ange de deux choses, de la fermeté intrépide de votre amitié qui ne doit pas être négligente, et de l'occasion admirable qu'on me donne de confondre mes ennemis.

Ecrivez, vous dis-je, à madame *du Châtelet*.
 Point de politique, point de ces lâches misères; 1739.
 allez vous faire . . . avec *vos gens de cour* qui
voient votre lettre. Il est question de votre cœur ;
 il est question de vous attacher pour le reste
 de votre vie l'ame la plus noble qui existe au
 monde, et que vous adoreriez si vous saviez
 de quoi elle est capable.

Madame de *Champonin* vous a écrit une
 lettre trempée dans l'amertume de ses larmes.
 Elle m'aime si vivement qu'il faut que vous
 lui pardonniez. Mais, croyez - moi, parlez à
 madame *du Châtelet* du ton qui convient à sa
 sensibilité. Je vous embrasse, j'oublie tout,
 hors votre amitié.

Songez qu'en de telles circonstances ne pas
 écrire à son ami sur le champ, c'est le trahir.
 Négligence est crime.

1739.

L E T T R E C X X X .

A M. THIRIOT.

Le 19 janvier.

JE suis malade, je ne peux vous écrire moi-même. Je n'avais pas le temps hier de vous dire tout, mais je ne dois vous laisser rien ignorer, et un ami a bien des droits. Croyez-moi, mon cher *Thiriot*, croyez-moi, je vous aime et je ne vous trompe point. Madame *du Châtelet* ne peut qu'être irritée tant que vous ne réparerez point, par des choses qui partent du cœur, la politique, l'inutile, l'outrageante lettre que je vous ai renvoyée par son ordre. Tout ce que vous m'avez écrit du 14 pour mal justifier cette lettre *ostensible* et ce long et injurieux silence qui l'avait suivie, l'a indignée bien davantage; on n'écrit qu'à ses ennemis de ces lettres *ostensibles* où l'on craint de s'expliquer, où l'on parle à demi, où l'on élude, où l'on est froid.

Examinez vous-même la chose, je vous en conjure, et voyez combien il est indécent que vous paraissiez faire le politique avec madame *du Châtelet*, quand elle vous écrit simplement et avec amitié. Vous me mettez

en presse ; vous me réduisez à la nécessité de combattre ici pour vous contre ses ressentimens. Elle croit que vous me trahissez ; il faut que je lui jure le contraire. Elle se fâche , ses amis prennent son parti ; tout cela me rend malade , et un mot de vous eût prévenu tous ces combats. — 1739.

Est-il possible, encore une fois , que quand nous avons ici dix lettres anciennes de vous qui expliquent , qui détaillent tout le fait , toute l'horreur connue de l'abbé *Desfontaines*, vous affectiez aujourd'hui du mystère ? Où diable avez - vous pris d'écrire une lettre offensible à madame *du Châtelet* ? une lettre publique ? la compromettre à ce point ! montrer , dites - vous , votre lettre à deux cents personnes ! à des gens de cour ! vous faire dire qu'il y a de la dignité dans cette lettre ! Vous , de la dignité ! à madame *du Châtelet* ! Sentez - vous bien la force de ce terme ? Je vous parle vrai , parce que je suis votre ami. Votre lettre offensible dont on ne voulait point, votre long silence , vos excuses sont autant d'outrages à la bienfiance , à l'amitié et à madame *du Châtelet*. Est - il possible que , dans cette occasion , vous ayez pu consulter autre chose que votre cœur ? Voyez que de malentendus votre silence a causés ! Enfin tout ceci était bien simple. Vous avez été cité avec

— 1739. raison , et comme j'en ai droit , dans une lettre publique ; vous vous trouvez entre votre ami et un monstre qui vous a mordu. Voudrez-vous fuir à la fois votre ami et ce monstre , de peur d'être mordu encore ? Je suis un homme de lettres , et vous un amateur ; j'ai de la réputation par mes travaux , et vous par votre goût ; l'abbé *Desfontaines* nous a souvent attaqués l'un et l'autre : il est clair qu'il y aurait la plus extrême lâcheté à l'un de nous deux d'abandonner l'autre , de tergiverfer , de craindre un scélérat qui offense un ami : il est clair qu'un silence de seize jours , en pareille occasion , est un outrage plus grand , de la part d'un ami , qu'un libelle n'est offensant de la part d'un coquin méprisé.

Voilà le point essentiel , voilà toute l'affaire , voilà ce qui a pensé faire prendre des résolutions extrêmes ; et enfin , quand au bout de seize jours vous m'écrivez , que voulez-vous qu'on pense , sinon que vous avez attendu que l'exécration publique contre *Desfontaines* vous forçât enfin de revenir à l'amitié. C'est ce que je ne peux ôter de la tête de tout ce qui est ici , et il y a beaucoup de monde ; mais c'est ce que je ne pense point. Je vous l'ai dit , je vous l'ai redit , je vous aime et je compte sur vous ; et c'est parce que je vous aime tendrement que je vous gronde très - sévèrement ,

et que je vous prie d'écrire comme par le passé , 1739.
 rendre compte des petites commissions , parler
 avec naïveté à madame *du Châtelet* qui peut
 vous servir infiniment auprès du Prince. L'affaire des souscriptions , si elle dure encore , est
 essentielle ; et votre honneur , votre devoir ,
 je dis le devoir le plus sacré , est de les payer
 de mon argent , s'il s'en trouve (12). Cela a
 paru si essentiel à M. et à madame *du Châtelet* ,
 que vous les outrageriez en faisant sur cela la
 moindre représentation. Il ne faut rougir ni
 de faire son devoir , ni de promettre de le faire ,
 surtout quand ce devoir est si aisé.

A l'égard de la lettre que M. *du Châtelet*
 exige de vous , il fera très-piqué si vous ne
 l'écrivez pas : il la faut écrire ; pour moi , je
 la trouve inutile. Je vous la renverrai , et n'en
 ferai point usage ; mais il faut contenter M.
 et madame *du Châtelet*.

Tout le monde est indigné ici de l'exemple
 de dom *Prévost* , que vous citez toujours.
 Quand quelque dom *Prévost* aura refusé dix
 mille livres de pension d'un prince souverain ,
 quand il aura donné quelquefois et partagé
 souvent le profit de ses ouvrages , quand il
 aura donné des pensions à plusieurs gens de
 lettres , quand il aura fait des ingrats et la

(12) On a vu ci-devant que l'argent de ces souscriptions
 avait été employé par *Thiriot*.

— 1739. Henriade ; alors vous pourrez me citer dom *Prévost*. N'en parlons plus. Une lettre d'attachement à madame *du Châtelet*, de la vigueur et des lettres fréquentes à votre intime ami *Voltaire*, et tout est effacé, tout est oublié. Mais plus de politique ; elle n'est faite ni pour vous ni pour moi, et je ne connais et n'aime que la franchise. Voilà tout ce que je veux, et comptez que mon cœur est à vous pour jamais. Il est vrai, il est tendre, vous le connaissez ; adieu.

(*) J'ai dicté tout cela bien à la hâte ; j'ajoute qu'on nous écrit, dans le moment, que votre malheureuse lettre à madame *du Châtelet* va être publique dans le *Pour et Contre*. Ah ! mon ami, serait-il vrai ? Ce serait le plus cruel outrage à madame *du Châtelet* et à toute sa famille. De quoi vous êtes-vous avisé ? quelle malheureuse lettre ! qui vous la demandait ? pourquoi l'écrire ? pourquoi la montrer ?

S'il en est temps, volez chez le *Pour et Contre*, brûlez la feuille, payez les frais ; mais je ne crois pas que cela soit vrai. Voilà ce que c'est que de garder le silence dans de telles occasions. Il fallait écrire toutes les postes. Je vous embrasse.

(*) Ces dernières lignes sont de la main de M. de *Voltaire*.

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 janvier.

M O N cher ange, vous avez été bien étonné du dernier paquet de Zulime; mais qui emploie sa journée fait bien des choses. Je travaille, mais guidez-moi.

Je persiste dans l'idée de faire un procès criminel à l'abbé *Desfontaines*. Mon cher ange gardien, vous me connaissez. Les gens à *Poëme épique* et à *Elémens de Newton* font des gens opiniâtres. Je demanderai justice des calomnies de *Desfontaines* jusqu'au dernier soupir; et ce même caractère d'esprit vous assure, je crois, de ma tendre et éternelle reconnaissance.

J'ai envoyé mon dernier Mémoire à monsieur d'Argenson; mais je ne compte le faire imprimer qu'avec permission tacite, dans un recueil de quelques autres pièces. Il me semble qu'il sera alors très-convenable de laisser dans mon Mémoire justificatif tout ce qui est littéraire; car si l'avidité du public malin ne désire actuellement que du personnel, les amateurs un jour préféreront beaucoup le littéraire. J'ai

— fait cet ouvrage dans le goût de *Péliston*, et
1739. peut-être de *Cicéron*. Je serais confondu si ce
style était mauvais.

N'ayant rien à craindre d'aucune récrimination, cependant j'insiste qu'on commence le procès par une requête présentée au nom des gens de lettres, qu'ensuite mes parens en présentent une au nom de ma famille outragée, sauf à moi à m'y joindre s'il est nécessaire.

J'espérais que, sans forme de procès et indépendamment du châtement que le magistrat de la police peut et doit infliger à l'abbé *Desfontaines*, je pourrais obtenir un défaveu des calomnies de ce scélérat, défaveu qui m'est nécessaire, défaveu qu'on ne peut refuser aux preuves que j'ai rapportées.

Enfin, j'en reviens toujours là; point de preuves contre moi, sinon que j'ai écrit la lettre qui est dans le *Préservatif*. Or cette lettre, que dit-elle? que *Desfontaines* a été tiré de bicêtre par moi, et qu'il m'a payé d'ingratitude. Encore une fois, cette lettre doit être regardée comme ma première requête contre *Desfontaines*. D'ailleurs rien de prouvé contre moi, et tout démontré contre lui. Enfin, j'insiste sur le défaveu de ses calomnies, et j'attends tout des bontés de mon cher ange gardien.

Je serais bien honteux de tant d'importu-

nités, si vous n'étiez pas M. d'Argental. Adieu ; —
 mon cœur ne peut suffire à mes sentimens 1739.
 pour vous et à ma tendre reconnaissance.

L E T T R E C X X X I I .

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 20 janvier.

ENFIN, madame de *Champonin* est partie pour Paris. Elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey ; mais tout est oublié si vous savez aimer.

Voici un paquet pour l'abbé d'*Olivet*. C'est une espèce d'apologie que j'ai adressée à monsieur d'*Argenson*. Il y a du littéraire ; mais j'ai voulu faire un ouvrage pour la postérité, non un simple factum (*). Je ne fais abandonner ni mes amis ni mon honneur. Ainsi je reste à Cirey, je fais poursuivre l'abbé *Desfontaines*, et je ne quitterai jamais cette affaire de vue. Il y aurait trop de lâcheté à souffrir ce que l'on doit repousser. J'apprends que ce monstre se rend sous main dénonciateur contre les Lettres philosophiques. Cela m'est confié dans le plus grand secret ; mais je n'en suis point alarmé.

(*) Le Mémoire sur la satire, Mélanges littér. tome II.

— Je me flatte que , ni dans cette occasion ni dans
 1739. aucune autre , vous ne direz : *Eh mordieu , qu'on me laisse souper , digérer et ne rien faire.* Je demande à votre amitié de la mémoire et de la vivacité. Soyez la dixième partie aussi vif pour moi que vous l'avez été pour mademoiselle *Sallé*, qui vous aimait dix fois moins que moi. Soyez très-persuadé que des amis comme madame *du Châtelet* et moi en valent peut-être d'autres ; que tout change dans la vie , mais que vous nous retrouverez toujours.

Je puis vous envoyer faire faire aussi , car je vous aime plus que vous ne m'aimez , et j'ai la fièvre aussi ferré que vous. Prenez du quinquina pour vous , et de la fermeté pour moi , et tout ira bien.

L E T T R E C X X X I I I .

A M. H E L V E T I U S .

A Cirey , ce 21 janvier.

C E que j'apprends est-il possible ? Belle ame née pour faire plaisir , et qui agissez comme vous pensez , vous êtes allé , et vous avez encore retourné chez ce *Saint-Hyacinthe !* *Generose puer* , ne profanez pas votre vertu avec ce monstre. C'en est trop , mon cœur est pénétré de vos soins. Si vous saviez ce que c'est

que *Saint-Hyacinthe*, vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre, où je lui ai fait l'aumône ; il la recevait de qui voulait ; il prenait jusqu'à un écu. Il s'était échappé de la Hollande où il avait volé le libraire *Catuffe*, son beau-frère ; et il n'avait auprès de moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au *Journal littéraire* où il m'avait maltraité ; mais je l'ignorais, et il se donnait pour l'auteur de *Matanafius* ; ce qui se fait que je lui pardonnais ses anciens péchés. Se faire honneur du *Matanafius*, qui était de MM. de *Sallengre* et *s'Gravesende*, &c., était la moindre de ses fourberies. Il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle contre la *Henriade* ; enfin, mon laquais le surprit me volant des livres, et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu, jamais je n'ai proféré son nom. Je fais seulement qu'il a volé en dernier lieu feu madame de *Lambert*, et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin, voilà l'homme qui, dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille, ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser, mon cher ami, d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main, ou sous le bâton.

— Evitez ce malheureux qui fouillerait l'air que
1739. vous respirez.

Je vous avoue que mon cœur est faisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point; mais aussi que vous me consolez ! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre ; j'espère qu'un jour nous nous reverrons tous dans le beau palais digne d'*Emilie*. Il est voisin de votre bureau des fermes, mais nos cœurs feront bien plus près de vous. Dites donc quand vous viendrez, aimable enfant ?

L E T T R E C X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

MoN cher ami, je travaille le jour à Zulime, et le soir je revois mon procès avec l'honnête homme *Desfontaines*.

Vous savez de quoi il est question à présent, vous avez vu ma lettre à M. *Hérault*. Il n'y a plus qu'un mot qui serve. M. de *Meynières* peut-il vous dire tout net ce que j'ai à espérer de M. *Hérault* ? Un outrage pareil, toléré par la magistrature, est un affront éternel aux belles-lettres ; une réparation convenable ferait honneur au ministère.

Suivant vos sages avis, je réforme tout le

Mémoire qui est d'une nécessité indispensable. —
 Point de numéro , de peur de ressembler au 1739.
 Préfervatif ; plus de modération , encore plus
 d'ordre et de méthode : c'est ce qu'il faut
 tâcher de faire. Puissé-je dire au public :

*Et mea facundia , si qua est ,
 Quæ nunc pro Domino , pro vobis
 Sæpe locuta est.*

J'y ajoute un extrait de la lettre d'un prince destiné à gouverner une grande monarchie. Si cela pouvait faire quelque effet , à la bonne heure , sinon brûlez-la. Mais , après tout , point d'entreprise sans faveur , point de succès sans protection , et je crois qu'il faut avoir raison de ce scélérat. Je demande que M. *Hérault* fasse une petite réponse , ou la fasse faire en marge de mes questions.

J'imagine qu'il serait bon que madame de *Bernières* m'écrivît un mot qui attestât en général l'horreur des calomnies du libelle. Je vous supplie d'en exiger autant de *Thiriot*. Sa conduite est insupportable ; il négocie avec *Cirey* ; il s'avise de faire le politique. Il doit favoir qu'en pareil cas la politique est un crime. Il a passé près d'un mois sans m'écrire ; enfin , il a fait soupçonner qu'il me trahissait. S'il veut réparer tout cela par un écrit plein de tendresse et de force dans le *Pour et Contre* , à la bonne

— heure ; mais qu'il ne s'avise pas de parler du
 1739. Préfervatif ; on ne lui demande pas son avis ; et
 s'il parle de moi , il faut qu'il en parle avec
 reconnaissance , attachement , estime , ou qu'il
 se taise , et surtout qu'il ne commette point
 madame du Châtelet. Qu'il imprime ou non
 cette lettre dans le Pour et Contre , il est essen-
 tiel qu'il m'envoie un mot conçu à peu-près
 en ces termes : „ Le sieur T. , ayant lu un
 „ libelle intitulé la Voltairomanie , dans lequel
 „ on avance qu'il défavoue M. de V. , et dans
 „ lequel on trouve un tissu de calomnies atro-
 „ ces , est obligé de déclarer sur son honneur
 „ que tout ce qui y est avancé sur le compte
 „ de M. de V. et sur le sien est la plus punissable
 „ imposture , qu'il a été témoin oculaire de
 „ tout le contraire pendant vingt-cinq ans , et
 „ qu'il rend ce témoignage à l'estime , à l'ami-
 „ tié et à la reconnaissance qu'il doit à
 „ fait à . . . Thiriot. „

S'il refuse cela , indigne de vivre ; s'il le fait ,
 je pardonne. Je vous prie de recommander à
 mon neveu de faire un bon procès-verbal , si
 faire se peut. Cela peut servir et ne peut me
 nuire ; cela tient le crime en respect , prévient
 la riposte , finit tout.

Ah , ma tragédie , ma tragédie , quand te
 commencerai-je !

Pardon de tant de misères , mais il y va du

bonheur de ma vie et d'une vie qui vous est —
 dévouée. Mon ange , *eripe me à fece* ; je n'ai 1739.
 recours qu'à vous.

LETTRE CXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 janvier.

JE vous envoie, mon cher ange gardien qui
liberas nos à malo , la correction pour l'épître
 sur l'Envie. Je vous sacrifie le plus plaifant de
 tous mes vers :

Tout fuit jusqu'aux enfans , et 'on fait trop pourquoi.

Je ne suis pas né fort plaifant , et ce vers
 me fe fait rire quelquefois ; mais qu'il périsse ,
 puisque vous ne croyez pas que je puisse ren-
 dre , comme dit *Rabelais* , *fèves pour pois et*
pain blanc pour fouace.

L'endroit du charlatan est un peu lourd
 chez notre cher d'Olivet , et son petit *Scazon*
est horridus. Figurez-vous ce que c'est qu'une
 indigestion de *Cerbère* , et c'est du résultat de
 cette indigestion qu'on a formé le cœur de
Desfontaines.

On me mande que ce monstre est par-tout en
 exécution , et cependant , quoi qu'en dise

— d'Olivet, le traître a des amis. M. de Lezonet
1739. m'écrit qu'il veut faire un accommodement
entre Desfontaines et moi, et les jésuites aussi.
Hélas ! qu'ai-je fait à M. de Lezonet pour me
proposer quelque chose de si infame ? Il a lu,
je le fais, sa Voltairomanie chez M. de Locmaria,
en présence de MM. de la Chevaleraie, Algarotti,
l'abbé Prévost. J'ai écrit à M. de Locmaria, et
je n'ai point eu de réponse. Il y a encore un
avocat du conseil qui est son confident, mais
j'ai oublié son nom.

Ce que je n'oublie pas, c'est vos bontés.
Cet ardent chevalier de Mouhi a vite imprimé
mon Mémoire, quitte à le supprimer; il faudra
que j'en paye les frais. Je me console si on
me fait quelque réparation.

Je voulais faire imprimer ce Mémoire avec
les épîtres, au commencement de l'histoire du
siècle de Louis XIV, &c. Il y a près d'un mois
que Thiriot ou l'abbé d'Olivet avaient dû vous
remettre ce commencement d'histoire, mais
Thiriot ne se presse pas de remplir ses devoirs.
Je suis, je vous l'avoue, très-affligé de sa
conduite. Il devait assurément prendre l'occa-
sion du libelle de Desfontaines pour réparer,
par les démonstrations d'amitié les plus cou-
rageuses, tous les tours qu'il m'a joués, et
que je lui ai pardonnés avec une bonté que
vous pouvez appeler faiblesse. Non-seulement

il avait mangé tout l'argent des souscriptions qu'il avait en dépôt, non-seulement j'avais payé du mien et remboursé tous les souscripteurs petit à petit; mais il me laissait tranquillement accuser d'infidélité sur cet article, et il jouissait du fruit de sa lâcheté et de mon silence. Le comble à cette infame conduite est d'avoir ménagé *Desfontaines*, dont il avait été outragé et qu'il craignait, afin de me laisser accabler, moi qu'il ne craignait pas. Ce que j'ai éprouvé des hommes me met au désespoir, et j'en ai pleuré vingt fois, même en présence de celle qui doit arrêter toutes mes larmes. Mais enfin, mon respectable ami, vous qui me raccommodez avec la nature humaine, je cède au conseil sage que vous me donnez sur *Thiriot*. Il faut ne-me plaindre qu'à vous, lui retirer insensiblement ma confiance, et ne jamais rompre avec éclat.

Mais, mon cher ami, qu'y a-t-il donc encore dans ce morceau de Rome, et dans le commencement de cet Essai qui ne soit pas plus mesuré mille fois que *Fra-Paolo*, que le *Traité du droit ecclésiastique*, que *Mézerai*, que tant d'autres écrits? S'il y a encore quelques amputations à faire, vous n'avez qu'à dire: ce morceau-là a déjà été bien tailladé, et le fera encore quand vous voudrez.

Je ne perds pas *Zulime* de vue, et mon

— respectable et judicieux conseil aura bientôt
1739. les écrits de son client.

Emilie vous regarde toujours comme notre
faveur.

L E T T R E C X X X V I.

A M. H E L V E T I U S.

A Cirey, ce 28 janvier.

MON cher ami, tandis que vous faites tant d'honneur aux belles-lettres, il faut aussi que vous leur fassiez du bien; permettez-moi de recommander à vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande espérance, très-bien né; capable d'attachement et de la plus tendre reconnaissance, qui est plein d'ardeur pour la poésie et pour les sciences, et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il est fils d'un homme que des affaires où d'autres s'enrichissent, ont ruiné; il se nomme d'*Arnaud*; beaucoup de mérite et de malheur font sa recommandation auprès d'un cœur comme le vôtre; si vous pouviez lui procurer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de *la Poplinière*, vous le mettriez en état de cultiver ses talens, et vous rempliriez votre vocation qui est de faire du bien. Vous m'en

faites à moi , car vous avez réchauffé un ami —
 tiède; jamais votre illustre père n'a fait de si 1739.
 belle cure. .

Je lui ai envoyé un autre Mémoire , où je sacrifie enfin le littéraire au personnel ; mais M. d'Argental pense que c'est une nécessité , vous le pensez aussi , et je me rends. Ma présence serait nécessaire à Paris , mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame du Châtelet vous fait bien des complimens ; on ne peut avoir plus d'estime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite, et qui nous consolent, si cela se peut , de votre absence.

Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime et de reconnaissance.

LET TRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey , 5 février.

MON respectable ami , je rougis , mais il faut que je vous importune. Les lettres se croisent , on prend des partis que l'événement imprévu fait changer ; on donne un ordre à Paris, il est mal exécuté ; on ne s'entend point,

— 1739. tout se confond. Deux jours de ma présence mettraient tout en règle ; mais enfin je suis à Cirey. *Te rogamus , audi nos.*

Premièrement, vous saurez que M. *Deniau*, bâtonnier des avocats, a fait courir des billets dans tous les bancs des avocats, et est prêt de donner une espèce de certificat par lettres, qu'aucun avocat n'est assez lâche et assez coquin pour avoir fait un tel libelle. Je vous prie de faire encourager ce M. *Deniau*.

2°. J'insiste fortement sur le commencement d'un procès criminel, qu'on poursuivra si on a beau jeu. Qu'on n'intente d'abord que contre les distributeurs. J'ai des preuves assez fortes pour le commencer. Je ne crains rien d'aucune récrimination. On pourrait sous main réveiller l'affaire des *Lettres philosophiques*, mais il n'y a nulle preuve ; et si *Thiriot*, qui connaît un substitut du procureur général, veut faire une procédure en l'air par *Balot*, le décret sera purgé en quinze jours.

3°. Indépendamment de tout cela, j'ai donc envoyé mon *Mémoire* manuscrit à monsieur le chancelier ; je lui fais présenter, et le placet signé par cinq gens de lettres, et celui de mon neveu, et la lettre de madame de *Bernières*.

4°. Comme il faut se servir de tous les moyens qui peuvent s'entr'aider sans pouvoir s'entre-nuire, si monsieur le premier prési-

dent pouvait , sur la requête à lui présentée , et sur le certificat du bâtonnier , faire brûler le libelle , ce ferait une chose bien favorable. 1739.

5°. Je ne fais si je dois faire paraître mon Mémoire ou isolé ou accompagné de quelques ouvrages fugitifs , mais je crois qu'il faut qu'il paraisse ; car je ne peux sortir de ce principe , que si l'on doit laisser tomber les injures , il faut relever les faits. Je voudrais le mettre à la suite de la préface et du premier chapitre de l'histoire de *Louis XIV* , si cet ouvrage vous paraît sage. J'y ajouterais les épîtres bien corrigées , une lettre à M. de *Maupertuis* , une dissertation sur les journaux ; je tâcherais que le recueil se fît lire.

6°. Ce que j'ai infiniment à cœur , c'est le défaveu le plus authentique et le plus favorable de la part de *Saint-Hyacinthe* ; je crois qu'il ne sera pas difficile à obtenir.

7°. Madame *du Châtelet* vous prie très-instamment de parler ferme à *Thriot*. Votre douceur et votre bonté le gâtent. Il s'imagine que vous l'approuvez , et il a l'insolence d'écrire qu'il n'a rien fait que de votre aveu. Comptez que c'est une ame de boue , et que vous la tournerez en pressant fort. Madame *du Châtelet* ne lui pardonnera jamais d'avoir fait courir cette malheureuse lettre *ostensible* qu'elle n'avait jamais demandée, lettre ridicule en tout point,

— dans laquelle il dit qu'il ne se souvient pas du
1739. temps où l'abbé Desfontaines lui montra le libelle ancien intitulé *Apologie*. Il devait pourtant se souvenir que c'était en 1725, et qu'il me l'avait écrit vingt fois dans les termes les plus forts.

Ce n'est pas tout, il fait entendre que j'ai part au Préfervatif, il fait le petit médiateur, le petit ministre, lui qui, m'ayant tant d'obligations, et attaché par mes bienfaits et par ses fautes, aurait dû s'élever contre *Desfontaines* avec plus de force que moi-même. Il garde avec moi le silence; on lui écrit vingt lettres de Cirey, point de réponse; on lui demande si, selon sa louable coutume d'envoyer au prince de Prusse tout ce qui se fait contre moi, il ne lui a point envoyé le Mémoire, il ne répond rien; enfin, il mande qu'il a envoyé au Prince sa belle lettre à madame *du Châtelet*. Je vous avoue que ce procédé lâche m'est plus sensible que celui de *Desfontaines*. Encore une fois, madame *du Châtelet* vous demande en grâce de représenter à *Thiriot* ses torts; car, après tout, il peut servir dans cette affaire. Nous le connaissons bien; si on lui laisse entendre qu'il a raison, il demeurera dans son indolence; si on le convainc de ses fautes, il les réparera, et sûrement il fera ce que vous voudrez; mais, encore une fois, nous vous supplions de lui parler ferme.

Je

Je suis bien assurément de cet avis ; nous n'avons de recours qu'en vous, mon cher ami ; donnez-nous vos conseils comme à *Thiriot*. J'espère que votre amitié m'épargnera une séparation qui me coûterait bien des larmes. Rangez *Thiriot* à son devoir , aimez-nous toujours , et épargnez-nous le chagrin de nous quitter ; votre amitié peut tout. 1739.

L E T T R E C X X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

PARDON de tant d'importunités. Je reçois votre lettre , mon respectable ami. Vous me liez les mains. Je suspends les procédures , je ne veux rien faire sans vos conseils ; mais souffrez au moins que je sois toujours à portée de suivre ce procès. En quoi peut me nuire une plainte contre les distributeurs du libelle , par laquelle on pourra , quand on voudra , remonter à la source ? Tout sera suspendu.

Mon généreux ami , il est certain qu'il me faut une réparation , ou que je meure déshonoré. Il s'agit de faits ; il s'agit des plus horribles impostures. Vous ne savez pas à quel

— point l'abbé *Desfontaines* est l'oracle des provinces.
1739.

On me crie à Paris que mon ennemi est méprisé, et moi je vois que ses observations se vendent mieux qu'aucun livre. Mon silence le défespère, dites-vous : ah, que vous êtes loin de le connaître ! il prendra mon silence pour un aveu de sa supériorité, et, encore une fois, je resterai flétri par le plus méprisable des hommes, sans en pouvoir tirer la moindre vengeance, sans me justifier. Je suis bien loin de demander le certificat de madame de *Bernières*, pour en faire usage en justice ; mais je voulais l'avoir par devers moi, comme j'en ai déjà sept ou huit autres, pour avoir en main de quoi opposer à tant de calomnies, un jour à venir.

J'espère surtout avoir un défaveu authentique au nom des avocats. Le bâtonnier l'a promis. La lettre de madame de *Bernières* me servira de certificat, et je la ferai lire à tous les honnêtes gens. A l'égard de mon Mémoire, je le refondrai encore, je le ferai imprimer dans un recueil intéressant de pièces de prose et de vers dans lequel seront les épîtres que je crois enfin corrigées selon votre goût.

De grâce, ne me citez point M. de *Fontenelle*. Il n'a jamais été attaqué comme moi, et il s'est assez bien vengé de *Rousseau* en sollicitant plus que personne contre lui.

Encore une fois , j'arrête mon procès ; mais en le poursuivant qu'ai-je à craindre ? Quand il serait prouvé que j'ai reproché à l'abbé *Desfontaines* des crimes pour lesquels il a été repris de justice , n'est-il pas de droit que c'est une chose permise , surtout quand ce reproche est nécessaire à la réputation de l'offensé ? Je lui reproche , quoi ? des libelles ; il a été condamné pour en avoir fait. Je lui reproche son ingratitude. Je ne l'ai point calomnié ; je prouve , papiers en main , tout ce que j'avance. J'ai fait consulter des avocats , ils sont de mon avis ; mais enfin tout cède au vôtre. Je ne veux me conduire que par vos ordres. — 1739.

A l'égard de *Saint-Hyacinthe* , je veux réparation ; je ne souffrirai pas tant d'outrages à la fois. Où est donc la difficulté qu'on exige un défaveu d'un coquin tel que lui ? Pourrait-on dire que cela n'est rien ? Je suis donc un homme bien méprisable , je suis donc dans un état bien humiliant , s'il faut qu'on ne me considère que comme un bouffon du public , qui doit , déshonoré ou non , amuser le monde à bon compte , et se montrer sur le théâtre avec ses blessures. La mort est préférable à un état si ignominieux. Voilà une récompense bien horrible de tant de travail ! et cependant *Desfontaines* jouira tranquillement du privilège de médire ; et on insultera à ma douleur. Au

— nom de Dieu , que j'obtienne quelque satisfaction. Ne pourrais - je pas du moins obtenir qu'on brûlât le libelle ? Ne pourrai - je pas présenter ma requête contre *Chaubert* , et obtenir qu'en attendant des preuves , justice soit faite de ce libelle infame sans nom d'auteur ?

Je vous réitère mes instantes prières sur *Saint - Hyacinthe* , si vous voulez que je reste en France.

Je suis honteux de vous faire voir tant de douleur , et désespéré de vous donner tant de soins ; mais vous me tenez lieu de tout à Paris.

J'ai encore assez de liberté dans l'esprit pour corriger *Zulime* , puisqu'elle vous plaît. J'attends vos ordres. J'ai quelque chose de beau dans la tête ; mais j'ai besoin de tranquillité , et mes ennemis me l'ôtent.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

AU nom de Dieu , mon respectable , mon cher ami , rendez-moi à mes études , à *Emilie* et à *Zulime*. J'ai le cœur pénétré de douleur. *Desfontaines* m'a prévenu , et a obtenu du lieutenant criminel permission d'informer contre moi ; il m'a dénoncé comme auteur de l'Épître à *Uranie* et des Lettres philosophiques ; il a écrit au cardinal ; il remue ciel et terre ; et moi je n'ai pas seulement la lettre de madame de *Bernières* ni celle de *M. du Lyon*, qui prouveraient au moins son ingratitude , et qui disposeraient le public et les magistrats en ma faveur : et j'apprends, pour comble de malheur et d'humiliation , que le procureur du roi , auquel il s'est adressé, est mon ennemi déclaré, et cherche par - tout de quoi me perdre. Quelle protection puis-je avoir auprès de lui ? Hélas ! faudrait - il de la protection contre un *Desfontaines* ?

J'ai suspendu mes procédures , puisque vous me l'avez ordonné , mais j'ai bien peur d'être obligé de me voir mis en justice par le scélérat même qui me persécute et que j'épargne.

— 1739. *Saint-Hyacinthe* m'a donné un défaveu dont je ne suis pas encore content. Engagez, je vous en conjure, par un mot de lettre, le chevalier d'*Aidie* à arracher de lui le défaveu le plus authentique. Je demande aussi à mademoiselle *Quinault* un certificat des comédiens qui détruise la calomnie de *Saint-Hyacinthe*, rapportée dans le libelle de *Desfontaines*. Tout cela est important à mon honneur.

Je songe que l'abbé *Desfontaines*, qui a toute l'activité des scélérats et toute la chicane des Normands, a fait entendre à M. *Hérault* que ma lettre rapportée dans le *Préservatif*, est un libelle. M. *Hérault* ne songera peut-être pas que c'est au contraire une très-juste plainte contre un libelle.

Je n'ai point le temps de vous parler de *Zulime*. Je suis tout entier à mon affaire; j'ai le cœur percé. Quelle récompense! Quoi! ne pouvoir obtenir justice d'un *Desfontaines*! *Regnum meum non est hinc.*

Enfin, je n'ai d'espérance qu'en vous, mon cher ange gardien; *sub umbrâ alarum tuarum.*

L E T T R E C X L.

1739.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 12 février.

M. de *Maupertuis* m'envoie aujourd'hui de Basse votre lettre que vous lui aviez donnée. Apparemment que, voyant à Cirey la douleur excessive et l'indignation de madame *du Châtelet*, jointe à l'effet que fe fait la lettre de madame de *Bernières*, il n'osa donner la vôtre; cependant elle m'aurait fait grand plaisir, et sachant alors de quoi il était question, je vous aurais empêché de faire la malheureuse démarche de rendre publique et d'envoyer au Prince royal cette lettre dont madame *du Châtelet* est si cruellement outrée.

Ce qui lui a fait plus de peine, c'est que vous avez cherché à faire valoir cette lettre qui la compromet. Vous avez voulu vous vanter auprès d'elle des suffrages de personnes qui, n'étant point au fait, ne pouvaient favoir si cette lettre était convenable.

Ne sentiez-vous pas qu'elle n'était qu'une espèce de *factum* contre madame *du Châtelet*; que vous essayez de persuader que l'abbé *Desfontaines* ne vous avait point outragé; que j'étais auteur du *Préservatif*; que vous ne vous

— 1739. ressouveniez pas d'un fait important ? enfin , vous démentiez par ce malheureux écrit vos anciennes lettres , et certainement ceux que vous prétendez qui approuvaient cette lettre politique , n'avaient pas vu ces anciennes lettres sincères où vous parliez si différemment. Que diraient - ils , s'ils les avaient vues ? et pourquoi mettre madame *du Châtelet* dans la nécessité douloureuse de montrer , papier sur table , que vous vous démentez vous - même pour l'outrager ? A quoi bon vous faire de gaieté de cœur une ennemie respectable ? pourquoi me forcer à me jeter à ses pieds pour l'apaiser ? et comment l'apaiser quand elle apprend que vous vous vantez d'avoir écrit A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET *avec dignité* , et qu'enfin vous envoyez un *factum* contre elle au Prince ? A quoi me réduirez-vous ? pourquoi me mettre ainsi en presse entre elle et vous ? Je me soucie bien de l'abbé *Desfontaines* ; voilà un plaissant scélérat pour troubler mon repos ! Si vous saviez à quel point les hommes de Paris les plus respectables présentent la vengeance publique contre ce monstre , vous seriez bien honteux d'avoir balancé , d'avoir cru des personnes qui vous ont inspiré la neutralité et la *décence*. Non , l'abbé *Desfontaines* n'est rien pour moi ; mais j'avais le cœur percé que mon ami de vingt-cinq ans , mon ami outragé

par

par ce monstre, ne fit pas au moins ce qu'a fait madame de *Bernières*.

1739.

Il ne s'agit entre nous que de faits, et le fait est que vous avez alarmé tous mes amis. Madame de *Champbonin* qui a beaucoup d'esprit, qui écrit mieux que moi, et que vous connaissez bien peu, madame de *Champbonin* vous écrivit avec effusion de cœur, et sans me consulter. M. *du Châtelet* vous écrivit à ma prière au sujet des souscriptions, non pas des souscriptions dont vous dissipâtes l'argent, chose que je n'ai jamais dite à personne, et que madame *du Châtelet* a avouée à un seul homme, dans sa douleur, mais au sujet de quelques souscriptions à rembourser; je vous ai parlé sur cela assez à cœur ouvert. Jamais en ma vie, encore une fois, je n'ai parlé à qui que ce soit des souscriptions mangées. Il ne s'agissait que de rembourser une ou deux personnes que vous pourriez rencontrer. Voyez que de mal-entendus! et tout cela pour avoir été un mois sans m'écrire, quand tout le monde m'écrivait; tout cela pour avoir fait le politique quand il fallait être ami; pour avoir mis un art qui vous est étranger où il ne fallait mettre que votre naturel qui est bon et vrai. Ne laissez point ainsi frelater votre cœur, et donnez-le-moi tel qu'il est.

Vous me parlez d'une disgrâce auprès du

Corresp. générale. Tome II. * H h

— 1739. Prince, que vous craignez que je ne vous attire. Eh, morbleu, ne voyez-vous pas que je ne lui écris point sur tout cela, parce que je ne fais que lui mander après votre malheureuse lettre? Encore une fois, et cent fois, vous me mettez entre madame *du Châtelet* et vous. Si vous me disiez : Voici ce que j'ai écrit au Prince; je ferais alors que lui mander; mais vous me liez les mains.

Vous m'écrivez mille choses vagues; il faut des faits. Vous avez fait une faute presque irréparable dans tout ceci. Vous auriez tout prévenu d'un seul mot. Vous vous seriez fait un honneur infini en vous joignant à mes amis, en parlant vous-même à monsieur le chancelier, en confirmant vos lettres qui déposent le fait de l'Apologie de *Voltaire*, en 1725, en ne craignant point un coquin qui vous a insulté publiquement : voilà ce qu'il fallait faire. Il est temps encore. Monsieur le chancelier décidera seul de tout cela. Mais que faut-il faire à présent? ce que M. d'*Argenson* l'aîné ou le cadet, ce que madame de *Chambronin*, ce que M. d'*Argental* vous diront, ou plutôt ce que votre cœur vous dira. En un mot, il faut ne pas réduire votre ami à la nécessité de vous dire : Rendez-moi le service que des indifférens me rendent. Tout va très-bien, malgré les dénonciations contre les Lettres philoso-

phiques et contre l'Épître à *Uranie*, par lesquelles *Desfontaines* a consommé ses crimes. 1739.
 J'aurai, je crois, justice par monsieur le chancelier; je l'ai déjà par le public. J'eusse été heureux si vous aviez paru le premier; mais je suis consolé si vous revenez de bonne foi, et si vous reprenez votre véritable caractère.

Mon Mémoire est infiniment approuvé; mais je ne veux point qu'il paraisse sitôt. Je ne ferai rien sans l'aveu de monsieur le chancelier, et sans les ordres secrets de M. d'*Argenson*.

L E T T R E C X L I.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, février.

J E ne m'endors pas, mon cher abbé, sur les outrages d'un gueux tel qu'un *Desfontaines*, et j'agis aussi vivement que si j'étais à Paris. Il en est de la justice comme du ciel, *et violenti rapiunt illud*. Je ne vous parlerai donc de mon temporel que quand toute cette affaire, dont j'aurai certainement raison, sera entièrement finie. Ne perdez donc pas un instant. Dites et redites à mon neveu que cet abbé *Desfontaines* se plaint en vain de la lettre qu'on a imprimée dans le *Préservatif*; c'est comme

— si *Cartouche* se plaignait qu'on l'eût accusé
1739. d'avoir volé. Voilà ce qu'il faut que mon
neveu sache, et qu'il le représente fortement
à monsieur le chancelier ; n'en démordez pas.

Si madame de *Champonin* a besoin d'argent,
dites - lui que nous en avons à son service,
tout pauvres que nous sommes. Je compte
toujours, mon cher abbé, sur l'activité de
votre zèle ; allez donc, courez, écrasez un
monstre, servez votre ami.

L E T T R E C X L I I.

A M. B E R G E R.

A Cirey, le 16 février.

JE vous supplie, Monsieur, sitôt la présente
reçue, d'aller chez M. d'*Argental*. C'est l'ami
le plus respectable et le plus tendre que j'aye
jamais eu. Il fait toute ma consolation et toute
mon espérance dans cette affaire, et sa vertu
prend le parti de l'innocence contre l'homme
le plus scélérat, le plus décrié, mais le plus
dangereux qui soit dans Paris. Comme il n'a
pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai
un besoin pressant d'être instruit à temps,
de peur de faire de fausses démarches, et que
d'ailleurs il demeure trop loin de la grande

poste , il pourra vous instruire des choses qu'il faudra que je sache. Il connaît votre probité ; parlez-lui , écrivez-moi , et tout ira bien. 1739.

Il s'en faut bien que je sois content de *Saint-Hyacinthe*. Il n'a pas plus réparé l'infame outrage qu'il m'a fait , qu'il n'est l'auteur du *Matanafius*. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage ? n'y reconnaissez-vous pas la différence des styles ? C'est *Sallengre* et *s'Gravefende* qui ont fait le *Matanafius* ; *Saint-Hyacinthe* n'y a fourni que la chanson. Il est bien loin , ce misérable , de faire de bonnes plaisanteries. Il a excroqué la réputation d'auteur de ce petit livre , comme il a volé madame *Lambert*. Infame escroc , et sot plagiaire , voilà l'histoire de ses mœurs et de son esprit. Il a été moine , soldat , libraire , marchand de café , et vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles , et depuis *Oedipe* il m'a toujours suivi comme un roquet qui aboie après un homme qui passe sans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet ; mais enfin je suis las de tant d'horreurs , et je me ferai justice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire.

Si vous voulez prévenir les fuites funestes d'une affaire très-férieuse , parlez-lui de façon à obtenir qu'il signe au moins un désaveu par

— 1739. lequel il proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui est rapporté dans l'abbé *Desfontaines* est une calomnie horrible; je ne l'ai jamais offensé, je le défie de citer un mot que j'aye jamais dit de lui. Faites-lui parler par *M. Remond de Saint-Mard*. Il y a à Paris une madame de *Champbonin*, qui demeure à l'hôtel de Modène; c'est une femme serviable, active, capable de tout faire réussir; voudriez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez sur moi, mon cher *Berger*, comme sur votre meilleur ami.

L E T T R E C X L I I I.

A M. * *.

Sur le Mémoire de Desfontaines.(Ecritte sous le nom de *M. Malicourt*.)

Février.

LE hasard m'a fait tomber entre les mains un des scandales ridicules de ce siècle: c'est le Mémoire de *Guyot Desfontaines*. Je l'ai brûlé, en attendant mieux. Ce ferait bien la chose la plus plaifante, si ce n'était la plus révoltante,

qu'un *Guyot Desfontaines* se plaigne qu'on lui
a dit des injures. — 1739.

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?

J'admire la modestie de ce bon homme : il se compare à *Despréaux*, parce qu'il a fait un livre en vers, et les *Seconds voyages de Gulliver*, et l'*Histoire de Pologne*, et des observations sur les écrits modernes ; enfin, parce qu'il a écrit autant que l'abbé *Bordelin*. Il se dit homme de qualité, parce qu'il a un frère auditeur des comptes à Rouen. Il s'intitule homme de bonnes mœurs, parce qu'il n'a été, dit-il, que peu de jours au châtelet et à bicêtre. Il dit qu'il va toujours avec un laquais, mais il n'articule point si ce laquais hardi est devant ou derrière, et ce n'est pas le cas de prétendre qu'il n'importe guère.

Enfin, il pousse l'effronterie jusqu'à dire qu'il a des amis : c'est attaquer cruellement l'espèce humaine à laquelle il a toujours joué de si vilains tours. Il se défend d'avoir jamais reçu de l'argent pour dire du bien ou du mal ; et moi je fais de science certaine qu'il a reçu une tabatière de trois louis du sieur *Lavau*, pour louer un petit poëme peu louable que ce *Lavau* avait malheureusement mis en lumière ; et ce *Lavau* me l'a dit en présence de quatre personnes. Qui ne fait d'ailleurs que dans son

— bureau de médifance on vendait l'éloge et la
1739. fatire à tant la phrafe. Enfin , *Desfontaines* ,
pour avoir le plaifir de dire des chofes uniques,
loue l'abbé *Desfontaines* et la traduction de
Virgile ; fur quoi il faudrait le renvoyer à cette
petite épigramme qui a couru (et qui eft, dit-
on , d'un homme très-célèbre) , d'un aigle qui
s'eft amufé à donner des coups de bec à un
hibou :

Pour Corydon et pour Virgile
Il fit des efforts affidus ;
Je ne fais s'il eft fort habile :
Il les a tous deux corrompus.

Il faudrait encore qu'il fe fouvînt de cette
infcription pour mettre au bas de fon effigie ;
elle eft de *Piron* , qui réuffit mieux en infcrip-
tions qu'en tragédies.

Il fut auteur , et sodomite , et prêtre ,
De ridicule et d'opprobre chargé.
Au châtelet , au Parnaffe , à bicêtre
Bien feflé fut , et jamais corrigé.

Il prétend qu'il fe raccommoquera avec le
chancelier : cela fera long. Mais comment fe
raccommoquera-t-il avec le public dont il eft

le mépris et l'exécration ? Il doit bien servir —
d'exemple aux petits esprits qui ont un vilain 1739.
cœur. Adieu.

MALICOURT.

L E T T R E C X L I V .

A M. HELVETIUS.

Ce 19 février.

MON cher ami, si vous faites des lettres métaphysiques, vous faites aussi de belles actions de morale. Madame *du Châtelet* vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité, si vous allez de ce train-là. Je suis pénétré de reconnaissance et enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables libelles viennent troubler le repos de ma vie et le cours de mes études. Je suis au désespoir, mais c'est de perdre trois ou quatre jours de ma vie ; je les aurais consacrés à apprendre et peut-être à faire des choses utiles.

L'auteur du *Préervatif* (*), piqué dès longtemps contre *Desfontaines*, a fait imprimer plusieurs choses que j'ai écrites il y a plus d'un an à diverses personnes ; encore une fois, j'en

(*) Le chevalier de *Mouhy* l'avait publié sous son nom.

— ai la preuve démonstrative; et sur cela ce monf-
1739. tre vomit ce que la calomnie a de plus noir;

Et là-deffus on voit Oronte qui murmure ,
Qui tâche fourdement d'appuyer cette injure ,
Lui qui d'un honnête homme ose chercher le rang ;
Tête-bleu , ce me font de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes; et tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre , comme celui de M. d'*Argental* , de madame *du Châtelet* , j'imiterai le bon DIEU qui allait pardonner à Sodôme en faveur de quelques justes ; je suis presque tenté de pardonner à un sodomite en votre faveur. A propos de cœurs justes et tendres , je me flatte que mon ancien ami *Thiriot* est du nombre ; il a un peu une ame de cire , mais le cachet de l'amitié y est si bien gravé , que je ne crains rien des autres impressions , et d'ailleurs vous le remouleriez.

Adieu ; je vous embrasse tendrement , et je vous quitte pour travailler.

Non , je ne vous quitte pas , madame *du Châtelet* reçoit votre charmante lettre. Pour réponse , je vous envoie le Mémoire corrigé ; il est indispensablement nécessaire ; la calomnie laisse toujours des cicatrices quand on

n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-moi la lettre au père de *Tournemine*. Il la faut plus courte, mais il faut qu'elle paraisse ; vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité anglaise, je suis français et français persécuté. Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis, et je jetterai plutôt dans le feu les Lettres philosophiques que de faire encore un voyage à Amsterdam, au mois de janvier, avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut, une bonne fois pour toutes, me procurer du repos, et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite, si je m'en écartais ; *primùm vivere*.

Comptez, belle ame, esprit charmant, comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie à la bienfaisance. Je vous embrasse avec transport, et suis à vous pour jamais. Envoyez sur le champ, je vous en prie, mémoire et lettre à M. d'*Argental* ; ranimez le tiède *Thiriot* du beau feu que vous avez ; qu'il soit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié, et qu'il ne se mêle jamais de faire le politique, et de négocier quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.

1739.

L E T T R E C X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

C H E R ange , voici une troisième tournée : j'ai presque prévenu ou suivi tous vos avis ; je vous demande en grâce de souffrir le Mémoire à peu-près tel qu'il est ; je n'ai plus de temps ; je suis au désespoir de le consumer à ces horreurs nécessaires. Au nom de Dieu ; présentez-le bien transcrit à monsieur l'avocat général ; je vais en envoyer un double à M. de *Fresne* , un à M. d'*Argenson* , un à M. de *Maurepas* , un à M. *Thiriot* , même à M. *Hérault*. S'il y a quelque chose à corriger pour l'impression , je le corrigerai.

La lettre au père *Tournemine* est essentielle. *Helvétius* raisonne en jeune philosophe hardi , qui n'a point tâté du malheur , et moi en homme qui ai tout à craindre. Les esprits forts me protégeront à souper , mais les dévots me feront brûler.

Mon cher et respectable ami , faites faire des copies du Mémoire. Je vous en conjure , n'épargnez aucun frais , l'abbé *Moussinot* a l'argent tout prêt , mon neveu est à vos ordres.

Trouvez-vous des longueurs ? élaguez , disposez ; mais présenter le Mémoire est une chose indispensable. 1739.

Que j'ai d'envie de me mettre tout de bon à ma tragédie , et de noyer dans les larmes du parterre le souvenir des crimes de *Desfontaines* ! Faites un peu sentir à monsieur l'avocat général l'allégorie de *Pluton* et du juge *Sizame* , et du procureur général des enfers.

Adieu ; je baise vos deux ailes ,
Et me mets à l'ombre d'icelles.

L E T T R E C X L V I.

A M. DE CIDEVILLE.

25 février.

MON cher ami , eh quoi , malgré votre sagesse , vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie ! Ne pourrai-je verser une goutte de miel dans ce calice ? Nous sommes bien éloignés , mais l'amitié rapproche tout. M. de *Lezeau* me doit environ mille écus , accommodez-vous-en sans façon ; je vous ferai le transport ; envoyez-moi le modèle. Si j'avais plus , je vous offrirais plus.

Méropé est trop heureuse. Puisse-t-elle vous

1739. amufer ! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices , que de les donner au parterre.

Je suis accablé de maladies , de calomnies , de chagrins ; mais enfin je vis dans le sein de l'amitié , loin des hommes cruels , envieux et trompeurs. *Cideville* , mon cher *Cideville* , m'aime toujours ; je suis consolé.

Pardon de vous dire si peu de choses ; mon cœur est plein , et je voudrais le répandre avec vous ; je voudrais passer un jour entier à vous écrire , mais les affaires , les travaux m'emportent ; je n'ai pas un moment ; et l'homme du monde qui vous aime le mieux est celui qui vous écrit le moins. L'adorable *Emilie* vous fait mille complimens.

L E T T R E C X L V I I .

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey , février.

M. de *Maurepas* m'écrit , *M. d'Argenson* m'écrit , monsieur l'avocat général , fils de *M. d'Aguesseau* , m'écrit et s'intéresse pour moi auprès de son père ; ce père , monsieur le chancelier , a déjà commencé d'agir. Ils me protègent tous ouvertement ; ils prétendent qu'il faut assigner *Guyot Desfontaines* au tribunal de la

commiffion de M. *Hérault*. J'ai répondu qu'en mon particulier je ne fouhaitais qu'un défaveu, mais en même temps qu'il fallait que fon défaveu fût auffi authentique que fes calomnies; que je n'empêchais pas qu'une requête, fignée de plusieurs gens de lettres, fût présentée juridiquement; que, fur cette requête, M. *Hérault* déploierait fa justice, foit comme lieutenant général de police, foit comme chef de la commiffion de l'arsenal. — 1739.

Le tribunal de M. *Hérault* m'est plus avantageux que celui du châtelet: il est plus expéditif; il n'y a point d'appel; il n'y aura point de factums; je n'y aurai point à craindre de dénonciation étrangère au fujet; il n'y a aucune preuve contre moi, et les preuves fourmillent contre *Desfontaines*, appuyées de l'horreur publique.

Raffurez, je vous prie, M. d'*Argental* fur cette récrimination dont il a peur et que je ne crains pas; représentez-lui auffi bien fortement qu'on ne peut ni qu'on ne doit agir par lettre de cachet, voie toujours infiniment odieuse, et que moi-même je déteste. Je sortirai certainement victorieux de cet odieux combat; mais, pour cela, j'ai befoin de votre zèle et de celui de tous mes amis.

1739.

L E T T R E C X L V I I I .

A M. H E L V E T I U S .

A Cirey, 25 février.

MON cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai: Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infallible pour les vers, la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers
ferait

ferait belle en prose ; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu ; s'il y a dans la construction le moindre défaut ; si une conjonction est oubliée ; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire ; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talens ; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs ; et puis voilà de plaisans devoirs ! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penser ! Eh, morbleu, *Atticus* était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et pensaient en romains. Continuez donc, *Atticus*.

— 1739. Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'*Arnaud*. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils ; il a du mérite , il est pauvre et vertueux , il sent tout ce que vous valez , il vous fera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité , c'est de pouvoir faire du bien ; c'est ce que vous savez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame du *Châtelet* vous remerciera des éloges qu'elle mérite , et moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en vile prose , mais je n'ai pas un instant à moi. Les jours sont trop courts. Adieu ; quand pourrai-je en passer quelques-uns avec vous ! Buvez à ma santé avec *xx Montigny*. Est-il vrai que la Philosophie de *Newton* gagne un peu ?

L E T T R E C X L I X.

A M. D E P O U I L L Y.

A Cirey , 27 février.

MON cher *Pouilly* , je n'ai aucun droit sur monsieur votre frère que celui de l'estime que je ne puis lui refuser ; mais j'en ai peut-être sur vous , parce que je vous aime tendrement depuis vingt années.

Les affaires deviennent quelquefois plus sérieuses et plus cruelles qu'on ne pense. 1739. —
 M. de *Saint-Hyacinthe* m'outrage depuis vingt ans , sans que jamais je lui en aye donné le moindre sujet , ni même que j'aye proféré la moindre plainte. Depuis la satire qu'il fit contre moi au sujet d'Oedipe , il n'a cessé de m'accabler d'injures dans le Journal littéraire et dans tous ceux où il a eu part. Etant à Londres , il publia une brochure contre moi. Je fais que tout cela est ignoré du public ; mais un outrage sanglant imprimé à la suite de la plaisanterie du Matanafius (que *s'Gravesende* , *Sallengre* et autres ont fait de concert , avec tant de succès) , un outrage , dis-je , de cette nature , attribué au sieur de *Saint-Hyacinthe* , est une injure d'autant plus cruelle qu'elle est plus durable.

Encore une fois , je défie M. de *Saint-Hyacinthe* de citer un mot que j'aye jamais prononcé contre lui. On m'a envoyé d'Hollande et d'Angleterre des mémoires aussi terribles qu'authentiques dont je n'ai fait ni ne ferai aucun usage. Pour peu que vous soyéz instruit de ses procédés publics dans ces pays , vous sentirez que j'ai en main ma vengeance. Les héritiers de madame *Lambert* ne se sont pas tus , et j'ai des lettres des personnes les plus respectables et de la plus haute confid-

——— ration qui , après avoir assisté souvent M. de
 1739. *Saint-Hyacinthe* , l'ont reconnu et ont fait
 succéder la plus violente indignation à leurs
 bontés. J'oppose donc , Monsieur , la plus
 longue et la plus discrète patience aux affronts
 les plus répétés et les plus impardonnables.
 Malheureusement j'ai des parens qui prennent
 cette affaire à cœur , et je ne cherche qu'à
 prévenir un éclat ; c'est dans ce principe que
 je vous ai déjà écrit , et à monsieur votre
 frère , et même à M. de *Saint-Hyacinthe*. Je
 n'ai point obtenu , il s'en faut beaucoup , la
 satisfaction nécessaire à un honnête homme.
 Il est bien étrange et bien cruel que M. de
Saint-Hyacinthe veuille partager l'opprobre et
 les fureurs de l'abbé *Desfontaines* contre lequel
 la justice procède actuellement. Que lui coû-
 terait-il de réparer tant d'injustices par un mot ?
 Je ne lui demande qu'un désaveu. Je suis con-
 tent s'il dit qu'il ne m'a point eu *en vue* , que
 tout ce qu'avance l'abbé *Desfontaines* est calom-
 nieux , qu'il pense de moi *tout le contraire de*
ce qui est avancé dans le libelle en question ; en
 un mot , je me tiens outragé de la manière la
 plus cruelle par *Saint-Hyacinthe* que je n'ai
 jamais offensé , et je demande une juste répa-
 ration. Je vous conjure , Monsieur , de lui
 procurer comme à moi un repos dont nous
 avons besoin l'un et l'autre. Je vous supplie

instamment d'envoyer ma lettre à monsieur
votre frère ; j'en vais faire une copie que
j'enverrai à plusieurs personnes , afin que , s'il
arrivait un malheur que je veux prévenir , on
rende justice à ma conduite , et que rien ne
puisse m'être imputé. 1739,

Je connais trop, mon cher ami, la bonté et
la générosité de votre cœur, pour ne pas
compter que vous ferez finir une affaire qui
peut-être perdra deux hommes dont l'un a
subsisté quelque temps de vos bienfaits, et
dont l'autre vous est attaché par tant d'amitié.
Je suis, &c.

L E T T R E C L.

A M, T H I R I O T.

Le 28 février.

J E compte recevoir bientôt les livres pour
madame *du Châtelet*, et celui que M. le prince
Cantimir veut bien me prêter. Je vous renverrai
exactement les *Epîtres de Pope*, le *s'Grave-*
fende de la bibliothèque du roi, la petite
bague que madame *du Châtelet* a voulu garder
quelque temps, et je souhaite qu'elle vous
rappelle le souvenir d'un ancien ami qui vous
a toujours aimé.

— 1739. Si vous savez à Paris des choses que j'ignore, j'en fais peut-être à Cirey qui vous sont encore inconnues. Eclaircissez-les, et voyez si je suis bien informé. Il y a environ douze jours que *Desfontaines* rencontra *Jore* dans un café borgne, et qu'il l'excita à vous faire un procès sur une prétendue dette. Il lui donna le projet d'un factum contre vous, dont ce procès serait le prétexte. Huit pages entières contenaient ce projet de factum. Ils riaient en le lisant, et mon nom, comme vous croyez bien, n'y était pas épargné. Ils nommèrent le procureur qui devait agir contre vous. Depuis ce temps *Jore* a revu deux fois *Desfontaines*, et probablement vous avez reçu une assignation devant le lieutenant civil. Je n'en fais pas davantage; c'est à vous à m'apprendre la suite de cette affaire. *Desfontaines*, qui n'est capable que de crimes, se servit, il y a quelques années, contre moi d'un aussi lâche artifice, et *Jore* eut l'impudence de dire à *M. d'Argental*: „ Je fais bien que *M. de Voltaire* ne me doit rien; mais j'aurai le plaisir de regagner, par un factum contre lui, l'argent qu'il devait me faire gagner d'ailleurs „ *M. d'Argental* me conseilla de n'être pas assez faible pour acheter le silence d'un scélérat, et je vous conseille aujourd'hui la même chose. Il y a trop de honte à céder aux méchants.

Vous n'êtes point surpris, fans doute, de la conduite de *Desfontaines*, et vous devez vous apercevoir qu'on ne peut réprimer ses iniquités que par l'autorité. Tous vos ménagemens n'ont jamais servi qu'à nourrir ses poisons et son insolence. Vous savez que depuis douze ans il a mis au nombre de ses perfidies celle de vouloir nous diviser; et ce qu'il y a eu d'horrible, c'est qu'il a réuffi à le faire croire à quelques personnes, et presque à me le faire craindre.

Je comptais vivre heureux. L'amitié inaltérable de la femme du monde la plus respectable et la plus éclairée, m'assurait mon bonheur à Cirey; et la fureté d'avoir en vous un ami intime à Paris, un correspondant fait pour mon esprit et pour mon cœur, me consolait de la rage de l'envie et des taches dont l'imposture noircit toujours les talens. J'avoue que j'eus le cœur percé quand vous me mandâtes que les injures infames dont l'abbé *Desfontaines* vous avait autrefois harcelé, n'étaient pas de lui; moi qui fais aussi-bien que vous qu'il en était l'auteur, je fus au désespoir de voir que vous ménagiez ce monstre. Je fus d'ailleurs qu'il vous avait montré ses mauvaises remarques contre l'abbé *Olivet*, et que vous l'aviez proposé à *Algarotti* pour traduire le *Newtonisme des dames*. Vous voilà bien payé. Vous

— auriez bien dû sentir qu'il y a certaines ames
1739. féroces, incapables du moindre bien, et dont
il faut s'éloigner pour jamais avec horreur ;
mais aussi il y en a d'autres qui méritent un
attachement sans variation et sans faiblesse.

Je vous prie de me mander comment vous
vous portez, et de compter toujours sur des
sentimens inébranlables de ma part. Le même
caractère qui m'a rendu inflexible pour les
cœurs mal faits, me rend tendre pour les ames
sensibles auxquelles il ne manque qu'un peu
de fermeté.

Avez-vous enfin donné le commencement
de mon essai à M. d'Argental ?

Qu'est-ce que Mahomet (*) ? *Quid novi?*

(*) Mahomet II, tragédie de la Noue.

LETTRE

L E T T R E C L I.

1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, 7 mars.

QUE direz-vous de moi, Monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante; vous ne semblez me laisser de sentimens que ceux de la reconnaissance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh, oh, dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc: écrivez-lui en ma faveur. — Mais, Monsieur, considérez que j'abuserais... — Eh bien, abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade: je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin, donnez-moi une lettre pour lui. Moi qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. — Je verrai M. d'Argenson! — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

Corresp. générale. Tome II. * K k

— 1739. J'ai donc, Monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit : J'en retiens part.

S'il arrivait en effet que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice malgré lui. Son père, congréganiste de la congrégation des *messieurs* (13) (vous connaissez cela), voulait en faire un saint de la compagnie de *Jésus*; mais il vaut mieux vivre à votre suite que dans cette compagnie.

Pour moi je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

(13) Les jésuites avaient deux congrégations dans leurs collèges; celle des écoliers, et celle des fots du quartier, qu'on appelait congrégation des Messieurs.

L E T T R E C L I I.

1739.

A M. HELVETIUS, à Paris.

A Cirey, ce 14 mars.

Vous êtes une bien aimable créature; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mande que vous venez bientôt à Cirey. Je remets à ce temps-là à vous parler des deux leçons de votre belle Epître sur l'étude. Vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau, avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle ame de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes pensent que vous vous devez tout à l'amour, la poésie vous revendique, la géométrie vous offre des *xx*, l'amitié veut tout votre cœur, et messieurs des fermes voudraient aussi que vous ne fussiez qu'à eux; mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez-moi toujours, mon cher ami, au nombre des choses que vous aimez; et dans votre immensité, n'oubliez point Cirey qui ne vous oubliera jamais. Est-il possible que vous ayez daigné aller chez *Saint-Hyacinthe*? Vous profanez vos bontés. Je ne fais comment vous remercier.

1739.

L E T T R E C L I I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 24 mars.

J'ENVOIE, Monsieur, sous le couvert de monsieur votre frère, le commencement de l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Elle ne sera pas plus honorée de la cire d'un privilège que les deux épîtres ; mais si elle vous plaît, c'est-là le plus beau des privilèges. Or, j'ai grande envie de vous plaire ; et vous verrez que si je n'en viens pas à bout, ce ne sera pas faute de travailler dans les genres que vous aimez. Laissez-moi faire, et vous serez au moins content de mes efforts.

Hélas ! Monsieur, est-il possible que le prix de tant de travaux soit la persécution ? Eh, quelle persécution encore ! la plus acharnée et la plus longue. Il paraît que mon affaire contre *Desfontaines* prend un fort méchant train. N'importe, j'ai la gloire que vous avez daigné vous y intéresser : c'est la plus belle des réparations. Vous m'aimez, *Desfontaines* est assez puni.

Voilà comme la vengeance est douce. Mon cœur est pénétré de vos bontés pour jamais.

A M. T H I R I O T.

Le 24 mars.

UN des meilleurs géomètres de l'univers (*), et sans contredit aussi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris; et *c'est la seule faute où tomba ce grand-homme*. Il vous rapporte le s'Gravefende en maroquin, appartenant à *Louis XV*, les Satires de *Pope* qui persécute ses ennemis autant que je suis persécuté des miens, et le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans sa solitude, et qui compte toujours sur votre amitié, malgré les injustices qu'il essuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer le *Langage des bêtes* (**). Je ne fais si c'est un bon livre; mais c'est un sujet charmant. J'envie aux bêtes deux choses, leur ignorance du mal à venir, et de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choses; elles ont même des amis, et par là je me console avec elles, car j'en ai aussi, et je compte sur vous.

(*) M. Clairaut.

(**) Du père Bougeant, jésuite; sa compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage, le condamna à ne plus faire que des catéchismes.

1739.

L E T T R E C L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 avril.

MON respectable ami, j'aime mieux encore succomber sous le libelle de *Desfontaines*, que de signer un compromis qui me couvrirait de honte. Je suis plus indigné de la proposition que du libelle.

Tout ce mal-entendu vient de ce que *M. Hérault*, qui a tant d'autres affaires plus importantes, n'a pas eu le temps de voir ce que c'est que ce Préfervatif qu'on veut que je défavoue comme un libelle, purement et simplement.

Ce Préfervatif, publié par le chevalier de *Mouhi*, contient une lettre de moi, qui fait l'unique fondement de tout le procès. Cette lettre authentique articule tous les faits qui démontrent mes services et l'ingratitude du scélérat qui me persécute. Défavouer un écrit qui contient cette lettre, c'est signer mon déshonneur, c'est mentir lâchement et inutilement. L'affaire, ce me semble, consiste à savoir si *Desfontaines* m'a calomnié ou non. Si je défavoue ma lettre dans laquelle je

l'accuse , c'est moi qui me déclare calomniateur. Tout ceci ne peut-il finir qu'en me chargeant de l'infamie de ce malheureux ? Comment veut-on que je défavoue , que je condamne la seule chose qui me justifie , et que je mente pour me déshonorer ?

M. de *Meynières* ne pourrait-il pas faire à M. *Hérault* ces justes représentations ? Qu'il promette une obéissance entière à ses ordres ; mais qu'il obtienne des ordres plus doux ; qu'il ait la bonté de faire considérer à M. *Hérault* que pendant dix années l'abbé *Desfontaines* m'a persécuté moi et tant de gens de lettres par mille libelles ; que j'ai été plus sensible qu'un autre , parce qu'il a joint la plus noire ingratitude aux plus atroces calomnies envers moi. Il a fait entendre à M. *Hérault* que j'ai rendu outrage pour outrage , que j'ai fait graver une estampe , dans laquelle il est représenté à bicêtre ; mais l'estampe a été dessinée à Vérone , gravée à Paris , et l'inscription est à peine française : m'en accuser , c'est une nouvelle calomnie.

Enfin , mon cher ange gardien , je suis persuadé qu'une représentation forte de M. de *Meynières* , jointe à la vivacité de M. d'*Argenson* qui ne démord pas , emportera la place. C'est une réparation authentique , non un compromis.

—
1739 Si vous pouviez faire dire un petit mot à M. *Hérault* par M. de *Maurepas*, l'affaire n'en irait pas plus mal. Ah, mon cher et respectable ami, que de persécutions, que de temps perdu ! *Eripe me à dentibus eorum.*

Mon autre ange, celui de *Cirey* vous écrit ; ainsi je quitte la plume ; je m'en rapporte à tout ce qu'elle vous dit. L'auteur de *Mahomet II* m'a envoyé sa pièce ; elle est pleine de vers étincelans ; le sujet était bien difficile à traiter. Que diriez-vous si je vous envoyais bientôt *Mahomet I* ? Pareffeux que vous êtes ! j'ai plutôt fait une tragédie que vous n'avez critiqué *Zulime*.

Ah ! mettez mon ame en repos, et que tous mes travaux vous soient consacrés.

Faites lire à vos amis l'Essai sur *Louis XIV* ; je voudrais savoir si on le goûtera, s'il paraîtra vrai et sage.

Adieu, mon cher ange gardien ; mille respects à madame d'*Argental*.

A M. HELVETIUS.

Ce 2 avril.

M O N cher confrère en *Apollon*, mon maître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey et votre tendre ami? Ne manquez pas, je vous prie, d'apporter votre dernière épître. Madame *du Châtelet* dit que c'est moi qui l'ai perdue; moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que *Bernoulli* l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré, mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très-sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons, mais consolez-nous. Ce grand garçon d'*Arnaud* veut vous suivre dans vos royaumes de Champagne; il veut venir à Cirey. J'en ai demandé la permission à madame la Marquise, elle le veut bien; présenté par vous, il ne peut être que bien venu.

Je ferai charmé qu'il s'attache à vous. Je suis le plus trompé du monde, s'il n'est né avec du génie et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les lettres à votre âge avec tant d'ardeur, et d'encourager encore les autres. On ne peut trop

— vous aimer. Amenez donc ce grand garçon.
 1739. Madame du Châtelet et madame de Champbonin
 vous font mille complimens.
 Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.

L E T T R E C L V I I .

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 3 avril.

P L U S de Langage des bêtes, je vous prie; je viens de le lire: c'est un ouvrage dont le fond chimérique n'est pas assez orné par les détails. Il n'y a rien de ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni esprit, ni bonne plaisanterie. Si un autre qu'un jésuite en était l'auteur, on n'en parlerait pas.

Au lieu de cela, Cirey vous demande un Démosthènes grec et latin, un Euclide grec et latin, et le Démosthènes de *Tourel*.

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé *Silhon* (*). J'ai envie d'avoir quelque chose de ce bavard qui a eu part, dit-on, au testament prétendu du cardinal de *Richelieu*.

Comment vous portez-vous? Je travaille toujours, mais je me meurs.

(*) Conseiller d'Etat ordinaire, l'un des premiers académiciens de l'académie française, et auteur d'un *Traité de l'immortalité de l'ame*.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey , le 3 avril.

MoN cher ami , je vous remercie d'un des plus grands plaisirs que j'aye goûtés depuis long-temps. Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie pleine de génie , et où les ressources sont aussi grandes que le sujet était ingrat. Mon cher *Pollion* , ami des arts , qui vous connaissez si bien en vers , qui en faites de si aimables , je vous adresse mes sincères remerciemens pour M. de *la Noue*. Si vous trouviez que mes petites idées valussent la peine de paraître à la queue de sa pièce , je m'en tiendrais honoré. Dites , je vous prie , à l'auteur que je suis à jamais son partisan et son ami. Vous savez , mon cher *Cideville* , si mon cœur est capable de jalousie , si les arts ne me sont pas plus chers que mes vers. Je ressens vivement les injures , mais je suis encore plus sensible à tout ce qui est bon. Les gens de lettres devraient être tous frères ; et ils ne sont presque tous que des faux frères. J'espère de la pièce de *Linant*. Elle n'est pas au point où je la voudrais , mais il y a des beautés. Elle peut être jouée , et il en a besoin.

— 1739. Adieu , mon très-cher ami. Madame du Châtelet vous fait mille complimens ; vous lui êtes présent , quoiqu'elle ne vous ait jamais vu. Adieu.

L E T T R E C L I X.

A M. D E L A N O U E ,

Auteur de la tragédie de Mahomet II.

3 avril.

VOTRE tragédie , Monsieur , est arrivée à Cirey , comme les *Koënic* , les *Bernoulli* en portaient. Les grandes vérités nous quittent ; mais à leur place les grands sentimens et de beaux vers , qui valent bien des vérités , nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique ; car *Latuillerie* , qui donna Hercule et Soliman sous son nom , n'en était pas l'auteur ; et d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avaient point été. Connaissez-vous l'épithaphe de ce *Latuillerie* ?

Ci gît un fiacre nommé Jean ,
Qui croyait avoir fait Hercule et Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) 1739.
 peintre et tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser et honorer tous les talens, que nous n'estimons et n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie et de traits d'imagination : c'est presque un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais aussi les Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides ? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce ; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime : *major è longinquo*. J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images, dans la bouche de *Mahomet II*, comme dans *Mahomet le prophète*. Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères : c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venait de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du persan *Sadi* : *Le palais impérial est tombé ; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.*

— 1739. On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques, ceux qui parlent ainsi ne savent pas que *Sophocle* et *Euripide* ont imité le style d'*Homère*. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poésie un peu trop profaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre *Racine*? qui les fait plus par cœur? Mais ferais-je fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — Eh bien.

.

Tout cela finirait par une perfidie.

J'épouserais! et qui, s'il faut que je le die?

Une esclave attachée à ses seuls intérêts. —

Si votre cœur était moins plein de son amour. . . .

Je vous verrais, sans doute, en rougir la première;

Et pour vous épargner une injuste prière,

Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas,

Et je vous quitte. — Et moi je ne vous quitte pas.

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant ?

O ciel ! de ce discours quel est le fondement ?

Qui peut vous avoir fait ce récit infidelle ?

Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment

Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.

Madame, finissons et mon trouble et le vôtre ;

Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.

Roxane n'est pas loin, &c.

 1739.

Je vous demande, Monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un français qui appelle sa turque Madame, et qui s'exprime avec élégance et avec douceur ? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre *Roxane* et l'empire, entre *Atalide* et la mort ? C'est à peu-près ce que *Pierre Corneille* disait à la première représentation de *Bajazet* à un vieillard qui me l'a raconté : Cela est tendre, touchant, bien écrit, mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de *Racine*. Ceux qui délirent un peu plus de coloris à *Raphaël* et au *Poussin* ne les admirent pas moins. Peut être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de

— 1739 grandes idées , est un peu la fuite de la gêne de nos phrases et de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse , et nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre* , vous êtes sûr de voir *la guerre* à la fin de l'autre : cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère* ? prononce-t-on *sang* autrement que *camp* ! Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles ? On doit songer , ce me semble , que l'oreille n'est juge que des sons et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité , car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères et non un vil esclavage. Les Anglais pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas davantage sur le style ; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en fais point qui fût plus difficile à manier ; il n'était conforme ni à l'histoire ni à la nature.

Un moine nommé *Bandelli* s'est avisé de défigurer l'histoire du grand *Mahomet II* par plusieurs contes incroyables ; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irène* , et vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais *Mahomet* n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'*Irène* ; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui , ni pour sa femme ,

ni

ni pour aucun autre fujet ; et que ce prince ,
 auffi prudent , auffi favant et auffi politique 1739.
 qu'il était intrépide , était incapable de com-
 mettre cette action d'un imbécille forcené que
 nos hiftoires lui reprochent fi ridiculement.
 Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze
 icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir
 le ventre pour favoir qui d'eux avait mangé
 fes figues ou fes melons. Les nations subjuguées
 imputent toujours des chofes horribles
 et abfurdes à leurs vainqueurs : c'est la ven-
 geance des fots et des efclaves.

L'Hiftoire de *Charles XII* m'a mis dans la
 néceffité de lire quelques ouvrages hiftoriques
 concernant les Turcs. J'ai lu entre autres
 depuis peu l'Hiftoire ottomane du prince
Cantimir , vaivode de Moldavie , écrite à
 Conftantinople. Il ne daigne ni lui , ni aucun
 auteur turc ou arabe , parler feulement de la
 fable d'*Irène* : il fe contente de repréfenter
Mahomet comme le plus grand-homme et le
 plus fage de fon temps. Il fait voir que *Mahomet* ,
 ayant pris d'affaut par un mal-entendu la
 moitié de Conftantinople , et ayant reçu l'autre
 à compofition , observa religieufement le
 traité , et conferva même la plupart des églifes
 de cette autre partie de la ville , lesquelles
 fubfiftèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu époufer une chrétienne ,

— 1739. qu'il l'eût égorgée, &c., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis en historien, non en poète. Je suis très-loin de vous condamner. Vous avez suivi le préjugé reçu, et un préjugé suffit pour un peintre et pour un poète. Où en seraient *Virgile* et *Homère*, si on les avait chicanés sur les faits? Une fausseté qui produit au théâtre une belle situation, est préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers, &c.

L E T T R E C L X.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 13 avril.

MA fanté est toujours bien mauvaise, quoi qu'en dise madame *du Châtelet*; mais ce n'est que demi-mal, puisque la vôtre va mieux. Madame la Marquise vous a demandé le Coup d'Etat, que je crois de *Bourzéis*, et l'Homme du pape et du roi, que je crois du bavard *Silhon*. Nous attendons aussi le *Démophilènes* grec et l'*Euclide*. Il est triste de quitter ces lectures et Cirey pour des procès et pour les Pays-Bas. Je vous demande instamment de remercier pour moi *Varron-Dubos*; je voudrais être à portée de le consulter. Cet homme-là

a tous les petits événemens présens à l'esprit
 comme les plus grands. Il faut avoir une
 mémoire bien vaste et bien exacte pour se
 souvenir que M. de *Charnassé* commandait un
 régiment français au service des Etats. La
 mémoire n'est pas son seul partage. Il y a
 long-temps que je le regarde comme un des
 écrivains les plus judicieux que la France ait
 produits.

J'ai écrit à M. *le Franc*. Il y a de très-belles
 choses dans son épître, et il paraît qu'il y en
 a de fort bonnes dans son cœur. Je vous prie
 de m'envoyer une lettre qui paraît sur l'ou-
 vrage du père *Bougeant*, et une lettre sur le
 vide, dont vous m'avez déjà parlé.

Mille respects, je vous prie, à tous ceux
 qui veulent bien se souvenir de moi. *Vale.*

L E T T R E C L X I.

A M. LE FRANC.

A Cirey, le 14 avril.

Vous me fessiez des faveurs, Monsieur,
 quand je vous payais des tributs. Votre épître
 sur les gens qu'on respecte trop dans ce
 monde, venait à Cirey quand mes rêveries
 sur l'homme et sur le monde allaient vous

— trouver à Montauban. J'avoue fans peine que
1739. mon petit tribut ne vaut pas vos présens.

Quid verum atque decens curas, atque omnis in hoc es.

Vous montrez avec plus de liberté encore
qu'*Horace*

Quo pacto tandem deceat majoribus uti ;

et c'est à vous, Monsieur, qu'il faut dire :

*Si bene te novi, metuis, liberrime le Franc,
Scurrantis speciem præbere, professus amicum.*

J'ignore quel est le duc assez heureux pour
mériter de si belles épîtres. Quel qu'il soit, je
le félicite de ce qu'on lui adresse ce vers
admirable :

Vertueux sans effort, et sage sans système.

Votre épître, écrite d'un style élégant et
facile, a beaucoup de ces vers frappés fans
lesquels l'élégance ne ferait plus que de l'uni-
formité.

Que je suis bien de votre avis, surtout
quand vous dites :

*Malheureux les Etats où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires.*

J'ai été inspiré un peu de votre génie, il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de Brutus, qu'on s'avise de réimprimer; car je passe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à peu-près la même pensée que vous. Je fais parler le vieux président *Brutus* comme vous l'allez voir: 1739.

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge, &c. ()*

Plût à Dieu, Monsieur, qu'on pensât comme *Brutus* et comme vous! Il y a un pays, dit l'abbé de *Saint-Pierre*, où l'on achète le droit d'entrer au conseil, et ce pays c'est la France. Il y a un pays où certains honneurs sont héréditaires, et ce pays c'est encore la France. Vous voyez bien que nous réunissons les extrêmes.

Que reste-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent mille francs d'argent comptant pour être maîtres des requêtes, ou qui n'ont pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes? Il leur reste d'être heureux, et de ne pas s'imaginer seulement que cent mille francs et un manteau d'hermine soient quelque chose.

Vous dites en beaux vers, Monsieur:

*Ce qu'on appelle un grand, pour le bien définir,
Ne cherche, ne connaît, n'aime que le plaisir.*

(*) Voyez la tragédie de *Brutus*, acte II, scène II.

— Mais, sauf votre respect, je connais force
1739. petits qui en usent ainsi. Ce serait alors, ma
foi, que les grands auraient un terrible avan-
tage s'ils avaient ce privilège exclusif.

Je vous le dis du fond de mon cœur, Mon-
sieur, votre prose et vos vers m'attachent à
vous pour jamais. Ce n'est pas des écussons
de trois fleurs de lis qu'il me faut, ni des
masses de chanceliers, mais un homme comme
vous à qui je puisse dire :

*Le Franc, nostrarum nugarum candidè judex,
Quid voveat dulci nutricula majus alumno
Quàm sapere, et fari ut possit quæ sentiat, et cui
Gratia, fama, valetudo contingat abundè.*

Je me flatte que nous ne ferons pas toujours
à six ou sept degrés l'un de l'autre, et qu'enfin
je pourrai jouir d'une société que vos lettres
me rendent déjà chère. J'espère aller dans
quelques années à Paris. Madame la marquise
du Châtelet vient de s'assurer une autre retraite
délicieuse, c'est la maison du président *Lambert*.
Il faudra être philosophe pour venir là. Nos
petits-mâtres ne sont point gens à souper à la
pointe de l'île, mais *M. le Franc* y viendra.

J'entends dire que Paris a besoin plus que
jamais de votre présence. Le bon goût n'y est
presque plus connu ; la mauvaise plaisanterie

a pris sa place. Il y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de Mahomet II. L'auteur a du génie; il y a des étincelles d'imagination; mais cela n'est pas écrit avec l'élégance continue de votre Didon. Il corrige à présent le style. Je m'intéresse fort à son succès, car en vérité tout homme de lettres qui n'est pas un fripon est mon frère. J'ai la passion des beaux arts, j'en suis fou. Voilà pourquoi j'ai été si affligé quand des gens de lettres m'ont persécuté; c'est que je suis un citoyen qui déteste la guerre civile, et qui ne la fais qu'à mon corps défendant.

Adieu, Monsieur; madame *du Châtelet* vous fait les plus sincères complimens. Elle pense comme moi sur vous, et c'est une dame d'un mérite unique. Les *Bernoulli* et les *Maupertuis*, qui sont venus à Cirey, en sont bien surpris. Si vous la connaissiez, vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'*Alzire*. C'est dans de tels lieux qu'il faudrait que des philosophes comme vous véussent; pourquoi sommes-nous si éloignés?

1739.

L E T T R E C L X I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

J'APPRENDS avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aye à Paris, celui qui m'encourage davantage, et à qui je suis le plus redevable, va faire les affaires du roi très-chrétien dans la triste cour du Portugal, et contre-miner les Anglais au lieu de me défendre contre l'abbé *Desfontaines*. Mon protecteur, mon ancien camarade de collège, monsieur l'ambassadeur, je suis au désespoir que vous partiez. Ma lettre, pour un homme dont je n'ai nul sujet de me louer, vous a donc paru bien; et vous me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce serait furement auprès de ce prince que j'en briguerais une.

Vous avez lu, Monsieur, une de ses lettres; vous avez été sensiblement touché d'un mérite si rare. Connaissez-le donc encore plus à fond: en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier; vous verrez à quel point ce prince est homme. Mais malgré l'excès de ses bontés

et

et de son mérite , je ne quitterais pas un ———
moment les personnes à qui je suis attaché , 1739.
pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire :
Emilie ma souveraine, que le roi mon maître.

Si jamais il est roi , et que M. *du Châtelet*
puisse être envoyé auprès de lui avec un titre
honorabile et convenable , à la bonne heure.
En ce cas , je verrai le modèle des rois ; mais ,
en attendant , je resterai avec le modèle des
femmes.

Je n'osais vous envoyer le Mémoire que j'ai
composé depuis peu , parce que je craignais
de vous commettre ; mais il me paraît si
mesuré , que je crois que je vous l'enverrais ,
suffiez-vous M. *Hérault*. Enfin , vous me l'or-
donnez par votre lettre à M. *du Châtelet* , et
j'obéis. Daignez en juger : *quidquid ligaveris et
ego ligabo.*

Maintenant , Monsieur , prenez , s'il vous
plaît , des arrangemens pour que je puisse vous
amuser un peu à Lisbonne. Je veux payer vos
bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai
des chapitres de *Louis XIV*, des tragédies , &c.
Je suis à vous en vers et en prose , et c'est à
vous que je dois dire :

O toi , mon support et ma gloire ,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits ,

Corresp. générale. Tome II. * M m

 1739.

Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude
 Se fait une farouche étude
 De l'oubli honteux des bienfaits !

C'est le commencement d'une ode ; mais peut-être n'aimez-vous pas les odes.

Aimez du moins les sentimens de reconnaissance qui m'attachent à vous depuis si long-temps , et dites à ce chancelier , qui devrait être le seul chancelier , qu'il doit bien m'aimer aussi un peu ; quoiqu'il n'écrive guère , et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que son aîné.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens ; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'est pas par Cirey.

Adieu , Monsieur ; ne doutez pas de ma tendre et respectueuse reconnaissance.

L E T T R E C L X I I I. 1739.

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 23 avril.

JE reçois le 21 une lettre de vous du 12 ; cela n'est pas extraordinaire si vous êtes négligent à envoyer à la poste, ou bien s'il y a des gens à la poste très-diligens à s'informer des secrets de leurs chers concitoyens.

Je vous prie de faire une petite réflexion avec moi : qui pourrait faire des épigrammes contre *Danchet* et contre l'abbé d'*Olivet*, si ce n'est l'abbé *Desfontaines*? Croyez-vous que s'il y en a contre vous, elles partent d'une autre source? L'abbé *Desfontaines* fait plus de vers qu'on ne pense; il en a fait *incognito* toute sa vie, et je fais qu'il est l'auteur de l'épigramme ancienne contre le cardinal de *Fleuri*, dans laquelle il y a un bon vers qu'on m'a fait le cruel honneur de m'imputer.

Fourbe dans le petit et dupe dans le grand.

C'est un monstre comme le sphinx; il joint la fureur à l'adresse, mais il pourra enfin succomber sous ses méchancetés.

M m 2

— 1739. Envoyez à l'abbé *Mouffinot* l'Euclide seulement et le Brémont; mais envoyez vite, car nous partons. Jamais madame d'*Aiguillon* n'a eu l'Epître sur l'homme, dont je ne suis pas encore content.

Pour celle du *plaisir*, je l'avais envoyée en Languedoc, mais M. le duc de *Richelieu* l'avait trouvée extrêmement mauvaise. Au reste, vous me ferez plaisir de me dire ce qu'on reprend dans celle de l'*homme*. Je crois savoir distinguer les bonnes critiques des mauvaises. Surtout dites-moi si l'on n'a pas tâché d'empoisonner ces ouvrages innocens. Je crains toujours, comme le lièvre, qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes.

A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de *Samson*, je veuille en faire un autre. Les premières couches m'ont trop blessé.

L E T T R E C L X I V.

1739.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 25 avril.

NE parlons plus de *Desfontaines* ; je suis mal vengé , mais je le suis (14) : je regrette le temps que j'ai perdu à obtenir justice. Je dois oublier cet homme-là , et songer à réparer le temps perdu. Madame la marquise du *Châtelet* et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent ; en avons-nous beaucoup ? Je vous prie de donner deux cents francs à madame de *Champonin* , et cela , avec la meilleure grâce du monde. Plus , cent francs au chevalier de *Mouhi* , en lui disant que vous n'en avez pas davantage. Plus , cent francs à

(14) L'abbé *Desfontaines* avait donné à M. *Hérault* , lieutenant général de police , ce dévouement : „ Je déclare que je ne „ suis point l'auteur d'un libelle imprimé qui a pour titre la „ *Voltaire* , et que je le dévoue en son entier , regardant comme calomnieux tous les faits qui sont imputés à „ M. de *Voltaire* dans ce libelle ; et que je me croirais dés-honoré si j'avais eu la moindre part à cet écrit , ayant pour „ lui tous les sentimens d'estime dus à ses talens , et que le „ public lui accorde si justement. Fait à Paris , ce 4 avril „ 1739. Signé , *Desfontaines* „. Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics , à l'insçu de M. de *Voltaire*. Voyez la lettre au marquis d'*Argenson* , du 4 juin 1739.

— ce même chevalier, pour une planche d'est-
 1739. tampe qu'il promettra livrer, et qu'il ne livrera
 peut-être pas. Plus, au même, dix écus pour
 les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux
 cents francs par an? Volontiers, promettez-
 les-lui de nouveau; mais à condition d'être
 un correspondant véridique et infiniment
 secret. J'aurais mieux aimé mon d'*Arnaud*,
 mais il n'a pas voulu seulement apprendre à
 former ses lettres; donnez-lui vingt-quatre
 livres ou dix écus, et *nos ama*.

L E T T R E C L X V.

A M. H E L V E T I U S.

Ce 29 avril.

MON cher ami, j'ai reçu de vous une lettre
 sans date, qui me vient par Bar-sur-Aube,
 au lieu qu'elle devait arriver par Vassy. Vous
 m'y parlez d'une nouvelle épître. Vraiment
 vous me donnez de violens desirs; mais songez
 à la correction, aux liaisons, à l'élégance
 continue; en un mot, évitez tous mes défauts.
 Vous me parlez de *Milton*; votre imagination
 fera peut-être aussi féconde que la sienne; je
 n'en doute même pas; mais elle fera aussi

plus agréable et plus réglée. Je suis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuse traduction de mon essai anglais. La dernière édition de la Henriade, qu'on trouve chez Prault, vaut bien mieux; et je ferais fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de Milton dans l'essai qui est à la suite du poëme. 1739.

You learn english : for ought j know. Goon ; your lot is to be éloquent in every language, and master of every science ; j love , j esteem you , j am your's for ever.

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme qui me paraît avoir envie de s'attacher à vous. J'ai mille remercîmens à vous faire ; vous avez remis dans mon paradis les tièdes que j'avais de la peine à vomir de ma bouche. . . . Cette tiédeur m'était cent fois plus sensible que tout le reste. Il faut à un cœur comme le mien des sentimens vifs , ou rien du tout.

Tout Cirey est à vous.

1739.

L E T T R E C L X V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 2 de mai.

J E ne fais pas pourquoi j'ai toujours manqué, Monsieur, à vous appeler *excellence*, car vous êtes assurément et un excellent négociateur, et un excellent consolateur des affligés, et un excellent juge; mais j'étais si plein des choses que vous avez bien voulu faire pour moi, que j'ai oublié les titres, comme vous les oubliez vous-même. Quand j'ai parlé de chanceliers, je n'ai fait que jouer sur le mot, (*) car vous avez chez moi tous les droits d'aînesse.

Vous êtes un homme admirable (chargé d'affaires comme vous l'êtes) de vouloir bien encore vous charger de mes misères. Vous êtes donc *magnus in magnis et in minimis*.

Vous pouvez garder le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous faire tenir, et de soumettre à votre jugement; car si vous en êtes un peu content, il faut qu'il ait place au moins dans le fottifier. Je garde copie de tout;

(*) Lettre du 16 avril.

et s'il est imprimable, il paraîtra avec quelques autres guenilles littéraires. —
1739.

Vous aimez donc aussi les odes, Monsieur. Eh bien, en voici une qui me paraît convenable à un ministre de paix tel que vous êtes.

A l'égard de M. de *Valori*, cet autre ministre fait pour dîner avec le roi de Prusse, et pour souper avec le Prince royal, je vous prie de me recommander à lui auprès de cet aimable prince; et moi je me vanterai auprès de son Altesse royale de devoir les bontés de M. de *Valori* à celles dont vous m'honorez. Ainsi toute justice sera accomplie.

Il y a près d'un an que j'ai dit en vers au Prince royal ce que vous me dites en prose, et que je lui ai cité *la reine Jacques* (*regina Jacobus*), qui dédiait ses ouvrages à l'enfant *Jésus*, et qui n'osait secourir le Palatin, son gendre. Mon prince me paraît d'une autre espèce: il ne tremble point à la vue d'une épée, comme *Jacques*, et il pense comme il le doit sur la théologie. Il est capable d'imiter *Trajan* dans ses conquêtes, comme il l'imite dans ses vertus. Si j'étais plus jeune, je lui conseillerais de songer à l'Empire, et à le rendre au moins alternatif entre les protestans et les catholiques. Il se trouvera, à la mort de son père, le plus riche monarque de la

— 1739. chrétienté, en argent comptant ; mais je suis trop vieux, ou trop raisonnable, pour lui conseiller de mettre son argent à autre chose qu'à rendre ses sujets et lui les plus heureux qu'il pourra, et à faire fleurir les arts. C'est, ce me semble, sa façon de penser. Il me paraît qu'il n'a point l'ambition d'être le roi le plus puissant, mais le plus humain et le plus aimé.

Adieu, Monsieur ; quand vous voudrez quelques amusemens en prose ou en vers, j'ai un gros porte-feuille à votre service. Je voudrais vous témoigner autrement ma respectueuse reconnaissance, mais *parvi, parva damus*.

A jamais à vous *ex toto corde meo, &c.*

LET T R E C L X V I I .

A M. T H I R I O T.

A Cirey, le 7 mai.

JE pars demain ou après-demain pour les Pays-Bas, et je ne fais quand je reviendrai dans ma charmante solitude. Je pars malade, et ne reviendrai peut-être point : je compte sur votre amitié, quand je serais encore plus éloigné et plus malade. Je renvoie à monsieur *Moussinot* les livres de la bibliothèque du roi.

Je vous prie de vouloir bien présenter mes remercîmens à l'abbé *Salier*.

 1739.

Le *Démôsthènes* grec est venu, et je l'emporte, quoique je ne l'entende guère. J'entends *Euclide* plus couramment, parce qu'il n'y a guère que des présens et des participes, et que d'ailleurs le sens de la proposition est toujours un dictionnaire infallible.

Pour égayer la tristesse de ces études (si cependant il y a quelque étude triste), je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer le *Janus* de *M. le Franc* : il m'a donné avis qu'il doit arriver par votre canal.

Je vous prie de me conserver dans les bonnes grâces de MM. *Desalleurs*, *Dubos*, *Mairan*, et du petit nombre d'êtres pensans qui ne blasphèment point contre la philosophie, et qui veulent bien penser à moi.

L E T T R E C L X V I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 mai, en partant.

LA Providence m'a fait rester, Monsieur, un jour de plus que nous ne pensions, pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aye reçue depuis que madame *du Châtelet* ne m'écrit

— plus. Je viens de lui lire l'extrait que vous
1739. voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire , à plus juste titre que de *Télémaque* , que le bonheur du genre-humain naîtrait de ce livre , si un livre pouvait le faire naître.

En mon particulier , jugez où vous poussez ma vanité : je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage (*). Ce ne font point ici seulement les rêves d'un homme de bien , comme les chimériques projets du bon abbé de *Saint-Pierre* qui croit qu'on lui doit des statues , parce qu'il a proposé que l'empereur gardât Naples , et qu'on lui ôtât le Mantouan , tandis qu'on lui a laissé le Mantouan , et qu'on lui a ôté Naples. Ce n'est pas ici un projet de paix perpétuelle qu'*Henri IV* n'a jamais eu ; ce n'est point un sermon contre *Jules-César* qui , selon le bon abbé , n'était qu'un sot , parce qu'il n'entendait pas assez *la méthode de perfectionner le scrutin* ; ce n'est pas non plus la colonie de Salente , où M. de *Fénélon* veut qu'il n'y ait point de pâtisseries , et qu'il y ait sept façons de s'habiller : c'est ici quelque chose de plus réel , et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car , si vous en exceptez le pouvoir monarchique , auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut souhaiter qu'un pouvoir immense , aux

(*) *Confidérations sur les vrais principes du gouvernement.*

bornes près , dis-je , de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous , l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées ? Le roi avec son parlement est législateur , comme il l'est ici avec son conseil. Tout le reste de la nation se gouverne selon des lois municipales , aussi sacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi est devenu une passion dans le peuple , parce que chacun est intéressé à l'observation de cette loi. Tous les grands chemins sont réparés , les hôpitaux fondés et entretenus , le commerce florissant , sans qu'il faille un arrêt du conseil. Cette idée est d'autant plus admirable dans vous , que vous êtes vous-même de ce conseil , et que l'amour du bien public l'emporte dans votre ame sur l'amour de votre autorité.

Madame *du Châtelet* qui , en vérité , est la femme en qui j'ai vu l'esprit le plus universel et la plus belle ame , est enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir à Bruxelles. Je vous avertis que nous sommes les plus honnêtes gens du monde , et que nous le renverrons incessamment à l'adresse que vous ordonnerez , sans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de trente années , et par ceux de la reconnaissance ; voici l'admiration qui s'y joint.

1739. Je reçois, cet ordinaire, une lettre d'un prince dont vous feriez le premier ministre, si vous étiez né dans son pays : il a pris tant de pitié des vexations que j'essuie, qu'il a écrit à M. de *la Chétardie* en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement ; mais il ne me mande point à qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait, et je connais seulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous êtes du nombre, *et in capite libri*. Je vous supplie donc de vouloir bien parler à M. de *la Chétardie*, et de lui dire ce qui conviendra, car vous le savez mieux que moi.

A l'égard de M. *Hérault*, c'est M. de *Meynières*, son beau-frère, qui avait depuis long-temps la bonté de le presser pour moi, et il y était engagé par M. d'*Argental*, mon ancien ami de collège : car j'ai de nouveaux ennemis et d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles ; mais depuis votre dernière lettre, je n'ai plus besoin d'en recevoir de personne.

M. et madame *du Châtelet* vous font les plus tendres complimens. Je suis à vous pour jamais, avec la reconnaissance la plus respectueuse, avec tous les sentimens d'estime et d'amitié.

L E T T R E C L X I X.

1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Béringhen , ce 4 juin.

JE reçois la lettre dont votre excellence m'honore , du 28 mai. Je ne savais pas un mot de ce que vous avez vu dans la gazette d'Amsterdam (*). Nous sommes ici, Monsieur, dans un pays barbare, ou du moins qui l'a toujours été jusqu'à ce qu'*Emilie* en soit devenue la souveraine. La gazette de Hollande n'y est pas même connue.

Si vous pouviez donc, Monsieur, faire entendre à M. *Hérault* que je n'ai aucune part à la publication du défaveu, que je m'en suis toujours tenu à ses bontés, que j'ai supprimé même tout ce que j'avais fait en ma défense, et que j'espère encore plus que jamais qu'il forcera l'abbé *Desfontaines* à publier son défaveu dans ses Observations, vous achèveriez bien dignement cette négociation.

Il est vrai que *Rousseau* ayant fait le 10 mai un voyage à Amsterdam, exprès pour y faire imprimer le libelle de *Desfontaines*, le gazetier

(*) Le défaveu de l'abbé *Desfontaines*. Voyez la lettre à l'abbé *Mouffinot*, du 25 avril 1739.

— de Hollande m'a rendu un très-grand service
1739. en donnant ce contre-poison ; mais , encore
une fois , je n'ai appris ce service que par
vous.

Puisque vous aimez les odes , ô *et præsidium
et dulce decus meum !* vous en aurez donc.
Mandez-moi seulement si vous avez l'ode sur
la superstition , celle sur l'ingratitude , celle
sur le voyage des académiciens. Mais , je vous
en prie , n'allez pas préférer une déclamation
vague d'une centaine de vers , à une tragédie
dans laquelle il faut créer , conduire , intriguer
et dénouer une action intéressante : ouvrage
d'autant plus difficile que les sujets sont plus
rares , et qu'il demande une plus grande con-
naissance du cœur humain. Il est vrai que ,
puisque ce spectacle est représenté et vu par
des hommes et par des femmes , il faut abso-
lument de l'amour. On peut s'en sauver triste-
ment une ou deux fois , mais *naturam expellas
farcâ , tamen ipsa redibit*. Que diront de jeunes
actrices , qu'entendront de jeunes femmes ,
s'il n'est pas question d'amour ? On joue
souvent Zaire , parce qu'elle est tendre ; on
ne joue point Brutus , parce que cette pièce
n'est que forte.

Ne croyez pas que ce soit Racine qui ait
introduit cette passion au théâtre : c'est lui
qui l'a le mieux traitée , mais c'est Corneille

qui

qui en a toujours défiguré ses ouvrages. Il n'a presque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et *Racine* en a parlé en homme. 1739.

Promettez-moi un secret de ministre, et j'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie, à condition que vous leur donnerez la préférence sur les odes.

Nous n'avons point encore reçu l'Essai politique dont vous nous favorisez. Il faut le faire adresser à Bruxelles, et il nous sera fidèlement rendu chez nos algonquins.

Vous avez grande raison, Monsieur, sur notre récitatif. On peut faire de la symphonie italienne, on le doit même; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français, et le récitatif est une déclamation. C'est presque toujours, au reste, la faute du poëte, quand le récitatif ne vaut rien: car peut-on bien déclamer de mauvaises paroles?

J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour *Rameau*, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands ministres avoir le défaut de mêler le sacré avec le profane: j'ose croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de *Rameau*. Il y avait surtout un certain contraste de guerriers qui venaient présenter des armes à *Samson*, et de p... qui le retenaient, lequel faisait un

— 1739. effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore cette guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le porte-feuille d'un de vos amis, je puis vous assurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui soit de bon aloi; et si vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, et j'y mettrai ce qui vous manque, afin que vous ayez mes impertinences complètes.

Il y a trois mois que l'auteur de *Mahomet II* m'envoya son manuscrit: je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain si aride et si ingrat. La prétendue barbarie de *Mahomet II*, accusé d'avoir tué sa maîtresse pour plaire à ses janissaires, est un conte des plus absurdes et des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette sottise, et toutes celles qu'on a débitées sur *Mahomet II*, sont le fruit de la cervelle d'un moine nommé *Bandelli*. Ces gens-là ne sont bons qu'à tout gâter.

Adieu, Monsieur, bon voyage: puisse-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour. N'allez pas vieillir en Portugal. Madame *du Châtelet*, entourée de barbares, va bientôt avoir la consolation de vous écrire, et moi je ne cesserai en aucun instant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 21 juin.

J E reçois, mon cher ami, dans une ville voisine de votre habitation, une de vos très-aimables et très-rares lettres, adressée à Cirey, J'espère que je converserai avec vous incessamment, autrement que par lettres.

En attendant, voici, mon cher ami, de quoi vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame *du Châtelet*. Vous pouvez inférer sous mon nom ce petit mémoire que je vous envoie; je n'y parle que de sa dissertation. Il faut que ma petite planète disparaisse entièrement devant son soleil.

Nous avons travaillé tous deux pour les prix de l'académie des sciences: les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces; celle de madame *du Châtelet* est le n° VI, et la mienne était le n° VII. M. de *Maupertuis*, si fameux par sa mesure de la terre, et par son voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au n° VII; mais les autres académiciens, qui malheureusement ne font pas du sentiment de *s'Gravesende* et

— 1739. de *Boërhaave*, ne furent pas de son avis. Au reste, on ne soupçonna jamais que le n° VI fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'est point matière, cette dame méritait le prix. Mais le prix véritable, qui est l'estime de l'Europe savante, est bien dû à une personne de son sexe, de son âge et de son rang, qui a le courage, et la force, et le temps de faire de si bons et de si pénibles ouvrages, au milieu des plaisirs et des affaires.

Savez-vous bien que pendant quelques jours nous avons séjourné dans une terre qui n'est qu'à huit lieues de Maëstricht? mais la multitude prodigieuse des affaires qui accablait notre héroïne, nous a empêché de profiter du voisinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir; mais ce qui est différé est-il perdu?

Parmi les fausses nouvelles dont on est inondé, il faut ranger la prétendue impression de ma prétendue histoire littéraire du siècle de *Louis XIV*. La vérité est que j'ai commencé, il y a plusieurs années, une histoire de ce siècle, qui doit être le modèle des âges suivans. Mais mon projet embrasse tout ce qui s'est fait de grand et d'utile: c'est un tableau de tout le siècle, et non pas d'une partie.

Je vous enverrai le commencement, et vous jugerez du plan de mon ouvrage; mais

il faut des années pour qu'il soit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette histoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour *Bayle* et *Descartes*; je ferais trop méprisable. 1739.

J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais physiciens, sans exception, avec les *Newton*, les *Halley*, les *Keil*, les *s'Gravesende*, les *Musschembroëk*, les *Boërhaave*, &c. que la véritable philosophie expérimentale et celle de calcul, ont absolument manqué à *Descartes*. Lisez sur cela une petite lettre que j'ai écrite à M. de *Maupertuis*, et que du *Sauzet* a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme et celui de ses ouvrages. *Descartes* était infiniment supérieur à son siècle, j'entends au siècle de France; car il n'était pas supérieur aux *Galilée*, aux *Kepler*. Ce siècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à *Descartes*, laisse la faible aurore de ce grand-homme absorbée dans le jour que les *Newton* et d'autres ont fait luire. En un mot, estimons la personne de *Descartes*, cela est juste, mais ne le lisons point; il nous égagerait en tout. Tous ses calculs sont faux, tout est faux chez lui, hors la sublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie.

A l'égard de *Bayle*, ce serait une grande

— erreur de penser que je voulusse le rabaisser.
 1739. On fait assez en France comment je pense sur ce génie facile, sur ce savant universel, sur ce dialecticien aussi profond qu'ingénieux.

Par le fougueux Jurieu, Bayle persécuté
 Sera des bons esprits à jamais respecté :
 Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
 N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Voilà ce que j'en ai dit dans une épître sur l'Envie, que je vous enverrai si vous voulez.

Quel a donc été mon but, en réduisant en un seul tome le bel esprit de *Bayle* ? De faire sentir ce qu'il pensait lui-même, ce qu'il a dit et écrit à monsieur *Desmaiseaux*, ce que j'ai vu de sa main : qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de son temps. En effet, quand il s'agit simplement de goût, il faut écarter tout ce qui est inutile, écrit lâchement et d'une manière vague.

Il ne s'agit pas d'examiner si les articles de deux cents professeurs plaisent aux gens du monde ou non, mais de voir que *Bayle*, écrivant si rapidement sur tant d'objets différents, n'a jamais châtié son style. Il faut qu'un écrivain tel que lui se garde du style étudié et trop peigné; mais une négligence continuelle n'est pas tolérable dans des ouvrages

férieux. Il faut écrire dans le goût de *Cicéron*, qui n'aurait jamais dit qu'*Abélard s'amusait à tâtonner Héloïse en lui apprenant le latin*. De pareilles choses sont du ressort du goût, et *Bayle* est trop souvent répréhensible en cela, quoiqu'admirable d'ailleurs. Nul homme n'est sans défaut; le dieu du goût remarque jusqu'aux petites fautes échappées à *Racine*, et c'est cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands-hommes. Ce ne sont pas les grandes fautes des *Boyer*, des *Danchet*, des *Pellegrin*, ces fautes ignorées, qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains; car ils sont nos modèles, et il faut craindre de ne leur ressembler que par leurs mauvais côtés.

Je vais chercher ici vos Mémoires de la république des lettres, et tous vos ouvrages. Les cérémonies par lesquelles on passe en France avant de pouvoir avoir dans sa bibliothèque un livre de Hollande, sont terribles: il est aussi difficile de faire venir certains bons livres, que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris avec approbation et privilège.

On m'a mandé qu'un jésuite, nommé *Brumoi*, a fait imprimer un certain *Tamerlan*, d'un certain jésuite nommé *Marga*. L'auteur est mort, et l'éditeur exilé, à ce qu'on dit,

— 1739. parce que ce Tamerlan est , dit - on , plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu monsieur le duc d'Orléans , régent du royaume.

Je connais l'ouvrage fanatique du petit jésuite (le père *le Fèvre*) contre *Bayle*. Vous faites très-bien de le réfuter, et de confondre les bavards syllogismes d'un autre vieux pédant. Il est bon de faire voir que les honnêtes gens ne sont pas gouvernés par ces pédagogues raisonneurs , éternels ennemis de la raison. Mais je vous prie de bien distinguer entre les disciples d'un grand-homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment , et des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philosophe et la bonne philosophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que *Raphaël* manque de coloris , et celui qui brûle ses tableaux.

Ce mot *brûler* me rappelle toujours *Desfontaines*. Vous savez peut-être que , par surcroît de reconnaissance , il avait fait contre moi , ou plutôt contre lui , un libelle affreux , il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle jusqu'à l'obligation qu'il m'a de n'avoir pas été brûlé vif , et il y ajoutait les plus infames calomnies. Tout le public , révolté contre ce misérable , voulait que je le poursuivisse en justice ; mais je n'ai pas voulu perdre mon repos , et quitter

mes

mes amis pour faire punir un coquin. Monsieur *Hérault* a pris ma défense que j'abandon-
 nais, l'a fait comparaître à la police, et, après
 l'avoir menacé du cachot, lui a fait signer la
 rétractation que vous avez pu voir dans les
 papiers publics. 1739.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse
 avec le plaisir d'un homme qui voit d'aussi
 beaux talens que les vôtres consacrés aux
 belles-lettres, et avec l'espérance que les
 petites fautes de la jeunesse ne vous empê-
 cheront point de jouir du fort heureux que
 vous méritez.

L E T T R E C L X X I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 21 juin.

J E viens, Monsieur, de lire un ouvrage qui
 m'a consolé de la foule des mauvais dont on
 nous inonde. Vous m'avez fait bien des plaisirs;
 mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il
 ne s'agit pas ici de vous louer, je suis trop
 pénétré pour y songer. Je ne crains que d'être
 trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je
 retrouve la plupart de mes idées. Vous m'avez
 défendu de vous donner des louanges, mais

Corresp. générale. Tome II. * O o

— vous ne m'avez pas défendu de m'en donner.
 1739. Je vais donc me donner , à moi , de grands coups d'encensoir ; je vais me féliciter d'avoir toujours pensé que le gouvernement féodal était un gouvernement de barbares et de sauvages un peu à leur aise : encore les sauvages aiment-ils l'égalité.

Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement sont riches, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je suis fâché de ne pouvoir me louer sur les pensionnaires perpétuels ; mais , en vérité, cette idée m'a charmé, comme si elle était de moi. Il me semble que vous avez éclairci, dans un système très-bien suivi, les idées confuses et les souhaits sincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choses que vous dites sur la vénalité des charges. Malheureuse invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, et qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône !

Comme j'avais peu de bien quand j'entraï dans le monde, j'eus l'insolence de penser que j'aurais eu une charge comme un autre, s'il avait fallu l'acquérir par le travail et par la bonne volonté : je me jetai du côté des beaux arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'avilissement, attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, et qu'ils ne

font point un homme conseiller du roi en ses
 conseils. On est maître des requêtes avec de
 l'argent , mais avec de l'argent on ne fait pas
 un poëme épique ; et j'en fis un. 1739.

Grand merci encore de ce que l'indigne
 éloge donné à cette vénalité , dans le Testa-
 ment politique attribué au cardinal de *Richelieu*,
 vous a fait penser que ce testament n'était point
 de ce ministre. Je crois, en dépit de toute
 l'académie française, que cet ouvrage fut fait
 par l'abbé de *Bourzéis*, dont j'ai cru reconnaître
 le style.

Il y a de plus des contradictions évidentes
 dans ce livre , lesquelles ne peuvent être
 attribuées au cardinal de *Richelieu* , des idées,
 des projets , des expressions indignes , ce me
 semble , d'un ministre. Croira - t - on que le
 cardinal de *Richelieu* ait appelé la dame d'hon-
 neur de la reine , *la Dufargis* , en parlant au
 roi ? qu'il ait appelé le duc de Savoie , *ce pauvre*
prince ? qu'il ait , dans un tel ouvrage , parlé
 à un roi de quarante-deux ans , comme on
 apprend le catéchisme à un enfant ? qu'un
 ministre ait nommé les rentes à sept pour
 cent , *les rentes au denier sept*.

Tout l'écrit fourmille de ces manques de
 bienfiance, ou de fautes grossières. On trouve ,
 dans un chapitre, que le roi n'avait que trente-
 trois millions de revenu ; on trouve tout autre

— chose dans un autre. Je devais remarquer
 1739. d'abord qu'il est question , dès le commence-
 ment , d'une paix générale qui n'a jamais été
 faite , et que le cardinal n'avait nulle envie
 ni nul intérêt de faire. C'est une preuve assez
 forte , à mon sens , que tout cela fut écrit
 par un homme savant et oisif , qui comptait
 qu'on allait faire la paix. Songeons encore que
 ce testament , autant qu'il m'en souvient , com-
 mence par faire ressouvenir le roi que le cardi-
 nal , *en entrant au conseil* , promet à *Louis XIII*
 d'abaisser les grands , les huguenots et la mai-
 son d'Autriche : je soutiens , moi , qu'un tel
 projet , en entrant au conseil , est d'un fanfaron ,
 peu fait pour l'exécuter. Et j'ajoute qu'en 1624 ,
 quand *Richelieu* entra au conseil par la faveur
 de la reine-mère , il était fort loin encore
 d'être premier ministre.

Je me suis un peu étendu sur cet article :
 le temps qui presse m'empêche de suivre en
 détail votre ouvrage d'*Aristide* ; madame du
Châtelet le lit à présent. Nous vous en parle-
 rons plus au long , si vous le permettez ; mais
 tout se réduira à regarder l'auteur comme un
 excellent serviteur du roi , et comme l'ami de
 tous les citoyens.

Comment avez-vous eu le courage , vous
 qui êtes d'une aussi ancienne maison que mon-
 sieur de *Boulainvilliers* , de vous déclarer si

généreusement contre lui et contre les fiefs ?
 J'en reviens toujours là : vous vous êtes
 dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes,
 en faveur du bien public. 1739.

Nous résistons à l'envie la plus forte de faire une copie de ce bel ouvrage ; nous sommes aussi honnêtes gens que vous , dignes de votre confiance ; et nous ne ferons pas transcrire un mot sans votre permission. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au Prince royal de Prusse , si vous étiez disposé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince , ce ferait lui rendre un très-grand service. Je m'imagine que je contribuerais par là au bonheur de tout un peuple.

On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé *Desfontaines* a eu la permission de désavouer son désaveu même , qu'il a assuré , dans une de ses feuilles , que ce prétendu désaveu était une pièce supposée. Cette nouvelle , qui me vient de la Hollande , m'a l'air d'être très-fausse ; du moins je le souhaite. (*)

Comment *Desfontaines* aurait-il eu l'insolence de nier un désaveu minuté de votre main , écrit et signé de la sienne , et déposé au greffe de la police ? comment oserait-il

(*) Cette nouvelle était fautive en effet ; son désaveu existe , et nous l'avons en original.

— 1739. s'avouer, dans ses feuilles, auteur d'un libelle infame ? et si en effet il est capable d'une pareille turpitude, comment pourrait-il débêir aux ordres de M. *Hérault*, et nier dans ses feuilles un défaveu que M. *Hérault* lui ordonnait d'y inférer ?

Si vous êtes encore à Paris, Monsieur, j'ose vous supplier d'en dire un mot.

Je me fers de l'adresse que vous m'avez donnée, dans l'incertitude où je suis de votre départ. Madame *du Châtelet*, entourée de devoirs, de procès, et de tout ce qui accompagne un établissement, a bien du regret de ne pouvoir vous écrire aujourd'hui, et vous marquer elle-même ce qu'elle pense de l'ouvrage et de l'auteur.

Adieu, Monsieur ; allez faire aimer les Français en Portugal, et laissez-moi l'espérance de revoir un homme qui fait tant d'honneur à la France. Un anglais fit mettre sur son tombeau : *Ci-gît l'ami de Philippe Sidnei* ; permettez que mon épitaphe soit : *Ci-gît l'ami du marquis d'Argenson*.

Voilà une charge qu'on n'a point avec de la finance, et que je mérite par le plus respectueux attachement et la plus haute estime.

A M. HELVETIUS.

A Enguien , ce 6 juillet.

J E vois , mon charmant ami , que je vous avais écrit d'assez mauvais vers , et qu'*Apollon* n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Charleville , où vous deviez être , et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille , afin que la lettre vous fût rendue en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu ; mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente. Je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends , mon bel *Apollon* , votre ouvrage , avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande , mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles , et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande , qui sont des corsaires mal - adroits , ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition , et craignent que je ne la voye assez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit

1739. — que dans quinze jours. Je suis actuellement avec madame *du Châtelet* à Enguien, chez M. le duc d'*Aremberg*, à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaisir. C'est ainsi que vous en usez, et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre.

Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'*Utopie* de *Thomas Morus*; cependant je m'avifai de donner une fête, il y a quelques jours, dans Bruxelles, sous le nom de l'envoyé d'*Utopie*. La fête était pour madame *du Châtelet*, comme de raison; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire *utopie*. Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus, et je ne peux pas concevoir comment *Rousseau* a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médifans, qui a perdu depuis long-temps l'art de médire, et qui n'en a conservé que la rage, est ici aussi inconnu que les belles-lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame *du Châtelet* et moi nous avons apportés; mais, en récompense, il y a des jardins plus beaux que ceux de *Chantilly*, et on y mène cette vie

douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres ; je crois que nous allons y jouer la comédie ; on y lira du moins les rôles des acteurs. 1739.

J'ai bien un autre projet en tête ; j'ai fini ce Mahomet dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau et si hasardé réussirait chez nos galans Français ; je voudrais faire jouer la pièce, et laisser ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous ? N'avez-vous pas en main cet ami de Paris, qui vous doit tout et qui aime tant les vers ? Ne pourriez-vous pas la lui envoyer ? ne pourrait-il pas la lire aux comédiens ? mais lit-il bien ? car une belle prononciation et une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez, mon cher ami ; donnez-moi sur cela vos réflexions.

Quelle est donc cette madame *Lambert* à qui je dois des complimens ? Vous me faites des amis des gens qui vous aiment ; je ferai bientôt aimé de tout le monde.

Adieu. Madame *du Châtelet* vous estime, vous aime ; vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour jamais ; elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu ; je vous embrasse du meilleur de mon ame.

1739.

L E T T R E C L X X I I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, ce 18 juillet.

ETES-VOUS parti ? pour moi je pars dans la minute. Mes complimens, mon cher ami, au révérend père *Janssens* jésuite (*) de Bruxelles, lequel a persuadé à la pauvre madame *Viana* que son mari était mort hérétique, et que par conséquent elle ne pouvait en conscience garder de l'argent chez elle, et qu'il fallait remettre tout entre les mains de son confesseur. La dame *Viana*, pleine de componction, lui a confié tout son argent. Le cocher qui a aidé le révérend père à porter les sacs, dépose juridiquement contre le révérend père. Le bon homme dit qu'il ne fait ce que c'est, et prie DIEU pour eux. Le peuple cependant veut lapider le saint. On va juger l'affaire. Il faut ou le pendre ou le canoniser ; et peut-être fera-t-il l'un et l'autre. (**)

Adieu, mon ami ; ne soyons ni l'un ni l'autre.

(*) Ou *Yancin*.(**) Voyez, sur cette affaire, l'Essai sur les probabilités en fait de justice, parmi les pièces relatives au procès du comte de *Morangiés* : Politique et législation, tome IV.

LETTRE CLXXIV.

1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles , 28 juillet.

MONSIEUR ,

UN fuisse , passant par Bruxelles pour aller à Paris , était désigné pour être dépositaire du plus instructif et du meilleur ouvrage que j'aye lu depuis vingt ans ; mais la crainte de tous les accidens qui peuvent arriver à un étranger inconnu , m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé *Moussinot* , qui aura l'honneur de vous le rendre.

On m'affure que l'auteur de cet ouvrage unique ne va point enterrer à Lisbonne les talens qu'il a pour conduire les hommes et pour les rendre heureux. Puisse-t-il rester à Paris , et puisse-je le retrouver dans un de ces postes où l'on a fait jusqu'ici tant de mal et si peu de bien ! Si je suivais mon goût , je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que quand je verrais M. d'*Argenson* à la place de son père , et à la tête des belles-lettres.

La décadence du bon goût , le brigandage de la littérature , me font sentir que je suis né

1739. — citoyen ; je suis au désespoir de voir une nation si aimable , si prodigieusement gâtée. Figurez-vous , Monsieur , que M. de *Richelieu* inspira au roi , il y a quatre ans , l'envie de voir la comédie de l'Héritier ridicule , et cela , sur une prétendue anecdote de la cour de *Louis XIV*. On prétendait que le roi et Monsieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je suis bien éloigné de croire ce fait ; mais ce que je fais bien , c'est que cette malheureuse comédie est un des plus plats et des plus impertinens ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que *Louis XV* la leur demandât , qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin *Louis XV* a obtenu cette belle représentation des bateleurs de Compiègne : lui et les siens s'y sont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là ? Que le roi , sur la foi de M. de *Richelieu* , croira que cette pièce est le chef-d'œuvre du théâtre , et que par conséquent le théâtre est la chose la plus méprisable.

Encore passe, si les gens qui se sont consacrés à l'étude n'étaient pas persécutés ; mais il est bien douloureux de se voir maîtrisé, foulé aux pieds par des hommes sans esprit , qui ne sont pas nés assurément pour commander , et qui se trouvent dans de très-belles places qu'ils déshonorent.

Heureusement il y a encore quelques ames comme la vôtre ; mais c'est bien rarement dans ce petit nombre qu'on choisit les dispensateurs de l'autorité royale, et les chefs de la nation. Un fripon de la lie du peuple et de la lie des êtres pensans, qui n'a d'esprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues subalternes, et pour obtenir des lettres de cachet, ignorant et haïssant les lois, patelin et fourbe ; voilà celui qui réussit, parce qu'il entre par la chaudière : et l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles.

1739.

Ce n'était pas à Bruxelles, c'était à Compiègne qu'il fallait que votre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette seule définition-ci, elle suffirait à un roi : *Un parfait gouvernement est celui où toutes les parties sont également protégées.* Que j'aime cela ! *Les savantes recherches sur le droit public ne sont que l'histoire des anciens abus.* Que cela est vrai ! Eh, qu'importe à notre bonheur de savoir les capitulaires de Charlemagne ? Pour moi, ce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on voulut charger ma cervelle. *Au fait*, est ma devise.

Que ce que vous dites sur la Pologne me plaît encore ! J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau sujet de harangue, et comme un gouvernement misérable ; car, avec tous

— 1739. les beaux privilèges , qu'est-ce qu'un pays où les nobles sont sans discipline , le roi un zéro , le peuple abruti par l'esclavage ? et où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre sa voix ? Je vous ai déjà parlé , je crois , de la vieille barbarie du gouvernement féodal.

Votre article sur la Toscane : *Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands , &c.* , est bien d'un homme amoureux du bonheur public ; et je dirai avec vous , *barbarus has segetes , &c.*

Je suis fâché de ne pouvoir relire tout le livre , pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé , indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite.

Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir , c'est que les nouvelles rentes ne furent pas proposées par M. Colbert. J'ai toujours ouï dire que ce fut lui-même qui les proposa , étant à bout de ses ressources : et je ne crois pas que Louis XIV consultât d'autres que lui. (15)

Avant de finir ma lettre , j'ai voulu avoir encore le plaisir de relire le chap. VI et la fin du précédent : *Un monarque qui n'a plus à songer*

(15) Elles furent proposées à Colbert par des membres du parlement , et il les adopta par faiblesse , et malgré lui.

qu'à gouverner , gouverne toujours bien. Cette admirable maxime se trouve à la suite de choses très-édifiantes. Mais , pour Dieu , que ce monarque songe donc à gouverner !

Je ne fais si on songe assez à une chose dont j'ai cru m'apercevoir. J'ai manqué souvent d'ouvriers à la campagne ; j'ai vu que les sujets manquaient pour la milice ; je me suis informé en plusieurs endroits s'il en était de même ; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait presque partout , et j'ai conclu de là que les moines et les religieuses ne font pas tant d'enfans qu'on le dit , et que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de Vauban nous étions dix - huit millions : combien sommes - nous à présent ? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Voilà l'abbé *Mouffinot* qui va monter en chaise, et moi je vais fermer votre livre ; mais je ferai avec lui comme avec vous , je l'aimerai toute ma vie.

On me mande que *Prault* vient d'imprimer une petite histoire de *Molière* et de ses ouvrages, de ma façon. Voici le fait : M. *Pallu* me pria d'y travailler lorsqu'on imprimait le *Molière* in-4°. ; j'y donnai mes petits soins ; et quand j'eus fini, M. de *Chauvelin* donna la préférence à M. de *la Serre* : *Sic vos non vobis*. Ce n'est

— pas d'aujourd'hui que *Midas* a des oreilles
1739. d'âne. Mon manuscrit est enfin tombé à *Prault*,
qui l'a imprimé, dit-on, et défiguré; mais
l'auteur vous est toujours attaché avec la plus
respectueuse estime et le plus tendre dévouement.

Madame du *Châtelet*, aussi enchantée que moi,
vous louera bien mieux.

L E T T R E C L X X V.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Paris, le 5 septembre.

MON cher ami, je suis bien coupable; mais
comptez que quand on ne vous écrit point,
et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles, on
est bien puni de sa faute. La première chose
que je fais en arrivant à Paris, c'est de vous
dire combien j'ai tort. Cependant, si je voulais,
je trouverais bien de quoi m'excuser; je vous
dirais que j'ai mené une vie errante, et que,
dans les momens de repos que j'ai eus, j'ai
travaillé dans l'intention de vous plaire. Quoi-
que l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation
d'inspirer de bons vers, je n'ai pas laissé de
reprendre ma lime et mon rabot; et ne me
sentant pas encore tout-à-fait apoplectique,
j'ai

j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bien encore laisser à mon imagination. 1739.

J'étais en beau train, quand un maudit cartésien, nommé *Jean Bannières*, m'est venu harceler par un gros livre contre *Newton*. Adieu les vers : il faut répondre aux hérétiques, et soutenir la cause de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon étui, et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces tristes discussions, que la divine *Emilie* s'est trouvée dans la nécessité de partir pour Paris, et me voilà.

J'ai appris, quelques jours avant mon arrivée en cette bruyante ville, que notre *Linant* avait gagné le prix de l'académie française. Je lui en ai fait mon compliment, et je m'en réjouis avec vous. C'est vous qui l'avez fait poëte, et la moitié du prix vous appartient. J'espère que cet honneur éveillera sa paresse et fortifiera son génie. Il m'a envoyé son discours dans lequel j'ai trouvé de très-bonnes choses, et surtout ce qui caractérise l'écrivain d'un esprit au-dessus du commun, image et précision. Je lui souhaite de la gloire et de la fortune. J'espère qu'on jouera sa tragédie cet hiver; on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en fais rien, je ne l'ai point encore vu; je n'ai vu personne. Tout ce que je fais, c'est que s'il travaille et s'il est honnête homme, je lui rends toute mon amitié.

— 1739. Je vais chercher *Formont* dans le palais de *Plutus* ; je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tournée, comme l'ont tous les gens de ce pays-ci, qui ne parlent que de feux d'artifice et de fusées volantes, et d'une *Madame* et d'un *Infant* qu'ils ne verront jamais. Les hommes sont de grands imbécilles ! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie ; mais il faut leur pardonner.

Depuis que le père de la mariée est amoureux, on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir, même à Versailles.

Cimon aima, puis devint galant homme.

Bonjour, mon ancien ami ; je vais courir par cette grande ville, et chercher pour un mois quelque gîte tranquille où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de *Voltaire* qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris ? Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement.

L E T T R E C L X X V I.

1739.

A M. H E L V E T I U S.

11 septembre.

MON aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage, *macte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers; elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? C'était un poète manqué, et vous êtes né poète. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles vous feront faire de nouveaux efforts; c'est à cette ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être. J'aime d'autant plus ce genre métaphysique, que c'est un champ tout nouveau que vous défricherez. *Omnia jam vulgata.*

Vous dites avec *Virgile* :

Tentanda via est quâ me quoque possim

Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

Oui, *volitabis per ora*; mais vous ferez toujours dans le cœur des habitans de Cirey.

— 1739. Vous avez raison assurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de *Locke* de la puissance ou de la liberté. Il avouait lui-même qu'il était là comme le diable de *Milton* pataugeant dans le chaos.

Au reste, je ne vois pas que son sage système, qu'il n'y a point d'idées innées, soit plus contraire qu'un autre à cette liberté si désirable, si contestée, et peut-être si incompréhensible. Il me semble que, dans tous les systèmes, DIEU peut avoir accordé à l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des idées, de quelque nature que soient ces idées. Je vous avouerai enfin, qu'après avoir erré bien long-temps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille fois mon fil, j'en suis revenu à dire que le bien de la société exige que l'homme se croye libre. Nous nous conduisons tous suivant ce principe, et il me paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans la spéculation. Je commence, mon cher ami, à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité; et si malheureusement le fatalisme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité si cruelle. Pourquoi l'Être souverain, qui m'a donné un entendement qui ne peut se comprendre, ne m'aurait-il pas donné aussi un peu de liberté? Nous nous sentons tous libres. DIEU nous aurait-il

trompés tous ? Voilà des argumens de bonne femme. Je suis revenu au sentiment, après m'être égaré dans le raisonnement. — 1739.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde, dont *Locke* tire une preuve de l'existence de DIEU, je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout hasard je crois concevoir votre difficulté ; et sur cela, sans plus de détail, voici mon idée que je vous soumets.

Je crois que la matière aurait, indépendamment de DIEU, des rapports nécessaires à l'infini ; j'appelle ces rapports aveugles, comme rapports de lieu, de distance, de figure, &c. ; mais pour des rapports de dessein, je vous demande pardon. Il me semble qu'un mâle et une femelle, un brin d'herbe et sa semence, sont des démonstrations d'un Etre intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or, de ces rapports de dessein, il y en a à l'infini.

Pour moi, je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre esprit, et ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. Je suis trop de vos amis pour vous faire des complimens.

Madame du Châtelet a la même opinion de vous que moi ; mais vous n'en devez aucun remerciement ni à l'un ni à l'autre.

1739.

L E T T R E C L X X V I I .

A M. H E L V E T I U S .

A Paris, 3 octobre.

MON jeune *Apollon*, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame *du Châtelet*, je voudrais être à Montbard. Je ne fais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de *Buffon* est le chef, et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième épître sur la *Modération*; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poésie. Le P. *Mallebranche* était quelquefois poète en prose; mais vous, vous savez l'être en vers.

Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps. —
 Madame *du Châtelet* a amené avec elle à Paris 1739.
 son *Koënic* qui n'a de l'imagination en aucun
 sens, mais qui, comme vous savez, est ce
 qu'on appelle grand métaphysicien. Il fait
 à point nommé de quoi la matière est com-
 posée, et il jure d'après *Leibnitz*, qu'il est
 démontré que l'étendue est composée de mona-
 des non étendues, et la matière impénétrable
 composée de petites monades pénétrables. Il
 croit que chaque monade est un miroir de son
 univers. Quand on croit tout cela, on mérite
 de croire aux miracles de *S^t Paris*. D'ailleurs
 il est très-bon géomètre, comme vous savez,
 et, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. Nous
 irons bientôt philosopher à Bruxelles ensem-
 ble, car on n'a point sa raison à Paris. Le
 tourbillon du monde est cent fois plus perni-
 cieux que ceux de *Descartes*. Je n'ai encore
 eu ni le temps de penser, ni celui de vous
 écrire. Pour madame *du Châtelet*, elle est toute
 différente, elle pense toujours, elle a toujours
 son esprit; et si elle ne vous a pas écrit, elle
 a tort. Elle vous fait mille complimens, et en
 dit autant à M. de *Buffon*.

Le d'*Arnaud* espère que vous ferez un jour
 quelque chose pour lui, après *Montmirel* s'en-
 tend; car il faut que chaque chose soit à sa
 place.

—
1739. Si je savais où loge votre aimable *Montmirel*, si j'avais achevé Mahomet, je me confierais à lui *in nomine tuo* ; mais je ne suis pas encore prêt ; et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami ; envoyez-moi donc de ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de *Buffon* ; il me plaît tant, que je voudrais bien lui plaire. Adieu ; je suis à vous pour le reste de ma vie.

L E T T R E C L X X V I I I.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

Qui lui avait envoyé une traduction en vers de la septième élégie d'Ovide.

Le

LES personnes qui ont l'honneur de vous connaître, Monsieur, vous rendront la justice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'*Ovide*, que les amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait

à

à se plaindre de vous , elle ferait discrète ; et vous pourriez vous vanter de vos exploits , sans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes qui ont perdu partie , revanche et le tout , sans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là , et je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi , qui ne joue point , je vous souhaite d'aussi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaisirs , et chantez-les.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Fin du tome second.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES. *Sur le mémoire de Desfontaines.* Page 366

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I.	32
LETTRE II.	69
LETTRE III.	74
LETTRE IV.	84
LETTRE V.	88
LETTRE VI.	113
LETTRE VII.	293
LETTRE VIII.	427
LETTRE IX.	442

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I.	385
LETTRE II.	388
LETTRE III.	408
LETTRE IV.	416

TABLE ALPHABETIQUE. 459

LETTRE V.	419
LETTRE VI.	423
LETTRE VII.	433
LETTRE VIII.	443

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	4
LETTRE II.	54
LETTRE III.	76
LETTRE IV.	97
LETTRE V.	176
LETTRE VI.	194
LETTRE VII.	215
LETTRE VIII.	254
LETTRE IX.	276
LETTRE X.	300
LETTRE XI.	311
LETTRE XII.	326
LETTRE XIII.	337
LETTRE XIV.	342
LETTRE XV.	345
LETTRE XVI.	349
LETTRE XVII.	353
LETTRE XVIII.	357
LETTRE XIX.	372
LETTRE XX.	390

B.

BERGER. (M.)

LETTRE I.	10
LETTRE II.	12
LETTRE III.	26
LETTRE IV.	31
LETTRE V.	38
LETTRE VI.	53
LETTRE VII.	70
LETTRE VIII.	150
LETTRE IX.	181
LETTRE X.	217
LETTRE XI.	305
LETTRE XII.	364

BURIGNY, (M. de) <i>de l'académie des inscriptions.</i>	243
---	-----

C.

CHAMPBONIN. (Madame de)	79
-------------------------	----

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	7
LETTRE II.	9
LETTRE III.	21
LETTRE IV.	61

ALPHABETIQUE. 461

LETTRE V.	94
LETTRE VI.	256
LETTRE VII.	273
LETTRE VIII.	395
LETTRE IX.	448

D.

DEMOULIN. (Madame)	291
DESALLEURS. (M. le comte)	263
DUBOS. (M. l'abbé)	250

F.

FORMONT. (M. de)	287
------------------	-----

G.

GUISE. (M. le prince de)	168
--------------------------	-----

H.

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I.	225
LETTRE II.	280
LETTRE III.	300
LETTRE IV.	340
LETTRE V.	348

LETTRE VI.	369
LETTRE VII.	376
LETTRE VIII.	387
LETTRE IX.	393
LETTRE X.	414
LETTRE XI.	439
LETTRE XII.	451
LETTRE XIII.	454

L.

LA CHAUSSÉE. (M. de)	3
LA FAYE, (M. de) <i>secrétaire du cabinet du roi.</i>	19
LA NOUE, (M. de) <i>auteur de la tragédie de Mahomet II.</i>	396
LE FRANC. (M.)	
LETTRE I.	245
LETTRE II.	403

M.

MAIRAN. (M. de)	
LETTRE I.	40
LETTRE II.	56
LETTRE III.	226

ALPHABETIQUE. 463

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I. 138

LETTRE II. 195

MOUSSINOT. (M. l'abbé)

LETTRE I. 23

LETTRE II. 24

LETTRE III. 44

LETTRE IV. 47

LETTRE V. 73

LETTRE VI. 98

LETTRE VII. 100

LETTRE VIII. 101

LETTRE IX. 103

LETTRE X. 116

LETTRE XI. 121

LETTRE XII. 129

LETTRE XIII. 131

LETTRE XIV. 132

LETTRE XV. 137

LETTRE XVI. 166

LETTRE XVII. 191

LETTRE XVIII. 192

LETTRE XIX. 214

LETTRE XX. 238

LETTRE XXI. 239

LETTRE XXII.	299
LETTRE XXIII.	363
LETTRE XXIV.	374
LETTRE XXV.	413

P.

PITOT, (M.) *de l'académie des sciences.*

LETTRE I.	106
LETTRE II.	110
LETTRE III.	220

PONT-DE-VESLE, (M. de) *lecteur du roi.*

LETTRE I.	35
LETTRE II.	179

PORÉE, (Au père) *jésuite.* 325

POUILLY. (M. de) 378

PRAULT, (M.) *libraire.*

LETTRE I.	149
LETTRE II.	285

PREVOÏT. (M. l'abbé) *Sur les Elémens de
Newton.* 198

R.

RAMEAU. (M.) *Sur le père Castel et son
clavecin oculaire.* 160

ALPHABETIQUE.	465
RICHELIEU. (M. le duc de)	318

S.

S'GRAVESENDE, (M. de) *professeur de mathématiques.*

LETTRE I.	80
LETTRE II.	185

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	14
LETTRE II.	17
LETTRE III.	29
LETTRE IV.	36
LETTRE V.	45
LETTRE VI.	48
LETTRE VII.	51
LETTRE VIII.	81
LETTRE IX.	86
LETTRE X.	90
LETTRE XI.	93
LETTRE XII.	117
LETTRE XIII.	124
LETTRE XIV.	133
LETTRE XV.	135

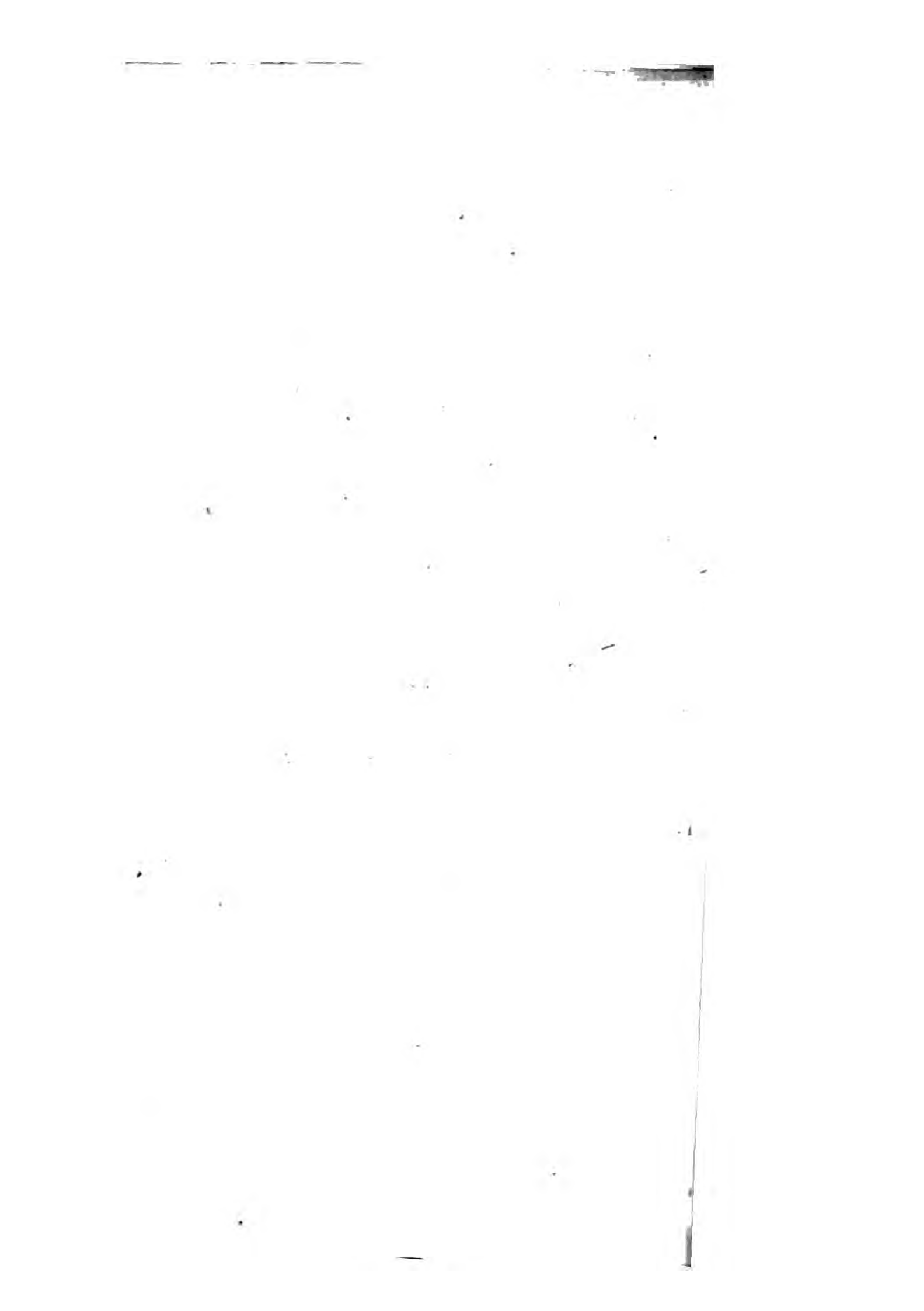
LETTRE XVI.	142
LETTRE XVII.	146
LETTRE XVIII.	152
LETTRE XIX.	155
LETTRE XX.	157
LETTRE XXI.	170
LETTRE XXII.	173
LETTRE XXIII.	177
LETTRE XXIV.	208
LETTRE XXV.	211
LETTRE XXVI.	223
LETTRE XXVII.	240
LETTRE XXVIII.	258
LETTRE XXIX.	261
LETTRE XXX.	270
LETTRE XXXI.	274
LETTRE XXXII.	276
LETTRE XXXIII.	283
LETTRE XXXIV.	289
LETTRE XXXV.	295
LETTRE XXXVI.	303
LETTRE XXXVII.	308
LETTRE XXXVIII.	314
LETTRE XXXIX.	327
LETTRE XL.	332

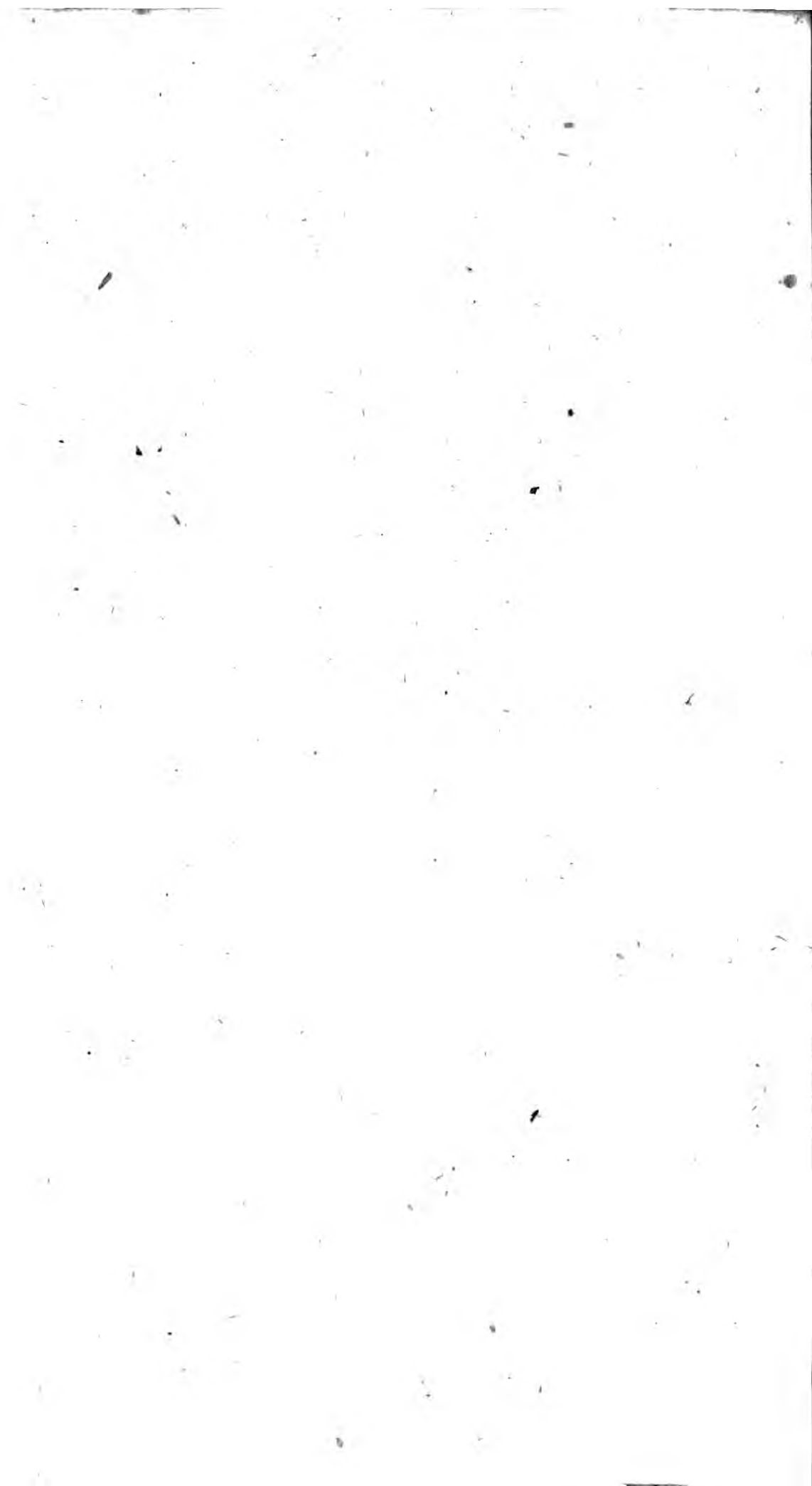
ALPHABETIQUE.	467
LETTRE XLI.	339
LETTRE XLII.	359
LETTRE XLIII.	381
LETTRE XLIV.	389
LETTRE XLV.	394
LETTRE XLVI.	402
LETTRE XLVII.	411
LETTRE XLVIII.	418
TRESSAN. (M. le comte de)	65

X.

XIMÈNES, (M. le marquis de) <i>qui lui avait envoyé une traduction en vers de la septième élégie d'Ovide.</i>	456
---	-----

Fin de la Table du tome second.





11



12

13

